

COURS

ÉLÉMENTAIRE

D'EDUCATION

DES SOURDS ET MUETS.

COURS
ÉLÉMENTAIRE
D'ÉDUCATION
DES SOURDS ET MUETS,

Par M. l'Abbé DESCHAMPS, *Chapelain de l'Eglise d'Orléans.*

SUIVI d'une Dissertation sur la Parole, traduite du latin de JEAN-CONRAD AMMAN, Médecin d'Amsterdam.

Par M. BEAUVAIS DE PRÉAU, *Docteur en Médecine à Orléans.*

Labor improbus omnia vincit. VIRG.



A PARIS,
Chez les freres DEBURE, Libraires, Quay des Augustins.

M. DCC. LXXIX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

1779


WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE



A

SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLÉANS,

PREMIER PRINCE DU SANG.

MONSEIGNEUR,

Nous n'avons entrepris les Ouvrages que nous prenons la liberté d'offrir à VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME, *que dans la vue de concourir au bonheur de l'hu-*

manité. Sous quels auſpices plus favorables pourrions-nous les faire paroître, MONSEIGNEUR, *que ſous ceux d'un Prince ami des hommes, & célebre à jamais par ſa bienfaiſance? Nous oſons ſupplier* VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME, *de les recevoir avec bonté. Trop heureux, s'ils peuvent répondre au zèle & au très-profond reſpect avec leſquels nous ſommes,*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Les très-humbles & très-obéiſſans Serviteurs,

DESCHAMPS, *Chapelain de l'Egliſe d'Orléans.*

BEAUVAIS DE PRÉAU, *D. M.*

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit intitulé : *Cours Elémentaire d'Education des Sourds & Muets, par M. l'Abbé Deſchamps ;* & je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impreſſion. A Orléans le 5 Novembre 1778.

DE REYRAC.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : à nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé le Sieur Abbé DESCHAMPS, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de ſa compoſition, intitulé : *Cours Elémentaire d'Education des Sourds & Muets ;* s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége à ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre par-tout notre Royaume. Voulons qu'il jouiſſe de l'effet du préſent Privilége, pour lui & ſes hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocede à perſonne ; & ſi cependant il jugeoit à propos d'en faire une ceſſion, l'Acte qui la contiendra ſera enregiſtré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilége que de la ceſſion ; & alors par le fait ſeul de la ceſſion enregiſtrée, la durée du préſent Privilége ſera réduite à celle de la vie de l'Expoſant, ou à celle de dix années à compter de ce jour, ſi l'Expoſant décede avant l'expiration deſdites dix années. Le tout conformément aux Articles IV & V de l'Arrêt du Conſeil du trente Août 1777, portant Réglement ſur la durée des Priviléges en

Librairie. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres Personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de saisie & de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille liv. d'amende, qui ne pourra être modérée pour la premiere fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilége; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMENIL; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sr. DE MAUPEOU; & un dans celle du Sieur HUE DE MIROMENIL. Le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses hoirs, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. DONNÉ à Versailles, le treiziéme jour de Décembre, l'an de grace mil sept cent soixante-dix-huit, & de notre Régne le cinquiéme. Par le Roi, en son Conseil. *Signé* LE BEGUE.

AVIS.

AVIS.

M. l'Abbé Deschamps *offre ses services au Public pour l'Institution des Sourds & Muets. Il donne des Leçons gratuites aux Pauvres de l'un & l'autre sexe : il se chargera volontiers de prendre en pension les jeunes Gens qu'on voudra bien lui confier. Outre les connoissances directes au but qu'il se propose, qui est de faire parler les Sourds & Muets, il en ajoutera d'autres, à la volonté des Parens, comme* la Langue Latine, la Philosophie, l'Histoire, &c. *Il se charge même de trouver à ses Eleves des Maîtres-d'Armes, d'Equitation, de*

Dessein, &c. si on le juge convenable.

Sa demeure est à ORLÉANS, *rue de Gourville, près la Croix-Rouge : il recevra toutes les lettres qu'on lui adressera franches de port.*





LETTRE

*A M. DE S***,*

CAPITAINE DE CAVALERIE,

Pour servir de Préface.

On ne cesse, MONSIEUR, de calomnier notre siécle. Des déclamateurs injustes lui font les reproches les plus graves. Sont-ils bien mérités? Cette frivolité, que l'on veut être son caractere distinctif, s'étend-elle à tous les objets? La matiere dont je me propose de vous entretenir, & que votre amour pour l'humanité vous fait desirer de connoître, doit décider la question. Je veux parler de l'éducation des Sourds & Muets. Parmi les connoissances utiles à l'humanité, celles qui tendent à l'instruction de ces êtres infortunés, retranchés en quelque sorte de la société des hommes, tiennent sans doute un des premiers rangs. Leur état, qui a tou-

jours intéreſſé les ames ſenſibles, n'excite plus ſeulement notre commiſération, il réveille notre induſtrie. On oſe aujourd'hui tenter avec confiance ce dont on n'eût pas même jadis ſoupçonné la poſſibilité. Des hommes doués d'une ſagacité rare & d'une patience à l'épreuve, (*a*) entreprennent de donner aux Sourds & Muets une partie de ce que la nature avare leur a refuſé. S'il eſt beau de prêter une main ſecourable aux malheureux, de concourir au bien-être de ſes ſemblables, quels applaudiſſemens mérite celui qui conſacre ſes veilles & ſes talens à une occupation ſi noble, mais ſi pénible ?

Je me ſuis propoſé, MONSIEUR, de parcourir cette carriere : j'y ai déja fait quelques pas : je n'y ſuis entré qu'en tremblant : je n'ai été ſoutenu que par mon zèle & ma ſenſibilité. Ces deux ſeuls motifs m'ont enhardi à travailler à rendre ces hommes à la Religion, à l'Etat : ce ſont eux qui vous animent, & tel eſt ſûrement le principe de votre louable curioſité; je me hâte de la ſatisfaire. La vie eſt un bienfait, la rai-

(*a*) MM. de Lépée & Pereire.

ſon nous l'apprend, la Religion cherche tous les jours à nous en convaincre; mais les Sourds & Muets n'en goûtent pas toute la plénitude. Privés du ſens de l'ouie & de l'organe de la parole, ils ſont dès-lors incapables de profiter du commerce des hommes : ils manquent de la faculté d'exprimer diſtinctement leurs penſées : ils ſe trouvent placés dans le monde ſans connoître pourquoi ils y ſont, comment ils y ſont, ſans prévoir leur deſtination. Cette demeure qu'ils habitent, eſt pour eux une terre étrangere dont ils ignorent les avenues & les iſſues. C'eſt un déſert où tout ſe tait autour d'eux, & où ils ne peuvent interroger perſonne. Ils voyent bien des Êtres qui ont les mêmes traits, qui paroiſſent avoir les mêmes deſirs; mais une foule d'idées contradictoires viennent croiſer ces rapports foiblement apperçus, & les jettent dans l'incertitude. Que de queſtions intéreſſantes à former, dont l'impuiſſance de les rendre écarte la ſolution! Nés pour connoître, leur avidité d'acquérir de nouvelles lumieres ſe développe & s'éteint à chaque inſtant, & ſucceſſivement. Nos mœurs, nos uſa-

ges ſont une énigme pour eux. Il eſt mille objets qui affectent, il eſt vrai, quelques-uns de leurs ſens, mais qui n'en ſont pas moins à leurs yeux un myſtere inexplicable. Sans doute qu'ils réfléchiſſent quelquefois ſur eux-mêmes, & ſe comparent avec nous : c'eſt alors qu'ils apperçoivent une différence dans l'explication des beſoins les plus néceſſaires à la vie; différence qui met entr'eux & nous un ſi grand intervalle, & qui eſt toute à leur déſavantage. *Pourquoi*, doivent-ils ſe dire à eux-mêmes, *les autres hommes ſe communiquent-ils ſi facilement, par le mouvement des levres, leurs beſoins, leurs penſées; tandis que, forcés de recourir à la plus grande application, pour nous faire entendre par des ſignes, nous ne réuſſiſſons ſouvent qu'avec difficulté?* Leur malheur eſt alors en raiſon de leur dégré d'intelligence. C'eſt donc à les tirer de cet état violent, que doivent ſe diriger tous nos efforts; mais quelle eſt la voie qu'il faut ſuivre? C'eſt ce que nous allons diſcuter.

Pluſieurs moyens ſe préſentent : le plus court, ſans doute, ſeroit de guérir la ſurdité; malheureuſement il eſt im-

poſſible. On ne connoît point la cauſe de cet état primitif dans les Sourds & Muets. On a dit qu'elle venoit en général, ou d'une obſtruction ou compreſſion de nerf acouſtique, ou de quelqu'amas de matiere dans la cavité interne de l'oreille, ou de ce que le conduit auditif étoit bouché, ſoit que ce fût par des excroiſſances, ou par le gonflement de quelques glandes, ou enfin par un corps étranger. Peut-être, ajoute-t-on, le nerf, organe immédiat du ſens de l'ouie, eſt-il étroitement enveloppé de quelques membranes hétérogenes; peut-être même, ſans ton, & ſans reſſort, eſt-il tout-à-fait paralytique; peut-être.... Vaines & chimériques ſuppoſitions, qu'on ne doit qu'à la manie ſi commune & ſi dangereuſe de vouloir tout expliquer! De quelle utilité peut être ici cette théorie vague? Quelle eſt celle de ces cauſes ſi variées qu'il faut adopter? Paſſons à quelque choſe de plus certain.

Croire que les Sourds & Muets n'entendent abſolument rien, ce ſeroit ſe tromper. Ils ont communément une perception du ſon: (quelques-uns d'eux m'ont fait connoître qu'ils étoient affec-

tés d'un bourdonnement plus ou moins fort, en raiſon du bruit qui le faiſoit naître) mais cette perception eſt ſi confuſe, ſi imparfaite, qu'elle n'eſt pour eux d'aucune utilité. Cependant ce principe reconnu nous donne la ſolution de pluſieurs phénomenes, qui ſemblent inexpliquables au premier coup d'œil. Si on ſe place derriere un Muet, qu'on l'appelle fortement, il ſe retourne, & ſemble vous entendre. Il ſe fait alors chez lui une impreſſion quelconque, qui l'avertit du bruit, mais d'une maniere foible & obſcure, qui ne lui permet pas de diſtinguer les ſons. Cette impreſſion eſt, ou un bourdonnement qui ſe propage par les voies ordinaires, juſqu'à l'organe immédiat de l'ouie, ou un effet de la preſſion de l'air ſur toute la ſurface du corps; preſſion qui produit une ſenſation intérieure, à peu-près ſemblable à celle que nous éprouvons au bruit du tonnerre, du canon, &c. Quoi qu'il en ſoit de ces deux manieres, dont les Sourds & Muets ont la perception du bruit, il eſt certain qu'ils n'entendent point, à proprement parler, puiſqu'ils ne peuvent diſtinguer les ſons, & que conſéquemment ils ne

peuvent les imiter. Telle est, je crois, l'idée qu'on doit se former de leur surdité : aussi les Sourds de naissance sont-ils Muets ordinairement, par la seule incapacité d'apprendre à parler. Mais pourquoi les yeux n'aideroient-ils pas les oreilles, ou, pour mieux dire, ne les suppléeroient-ils pas ? Les Sourds & Muets ne peuvent-ils, à la rigueur, entendre ce qu'on dit, en observant le mouvement des levres & de la bouche ? Qui les empêche même de s'accoutumer à faire des mouvemens semblables, &, par ce moyen, d'apprendre à parler ; les obstacles qui pourroient s'y opposer, ne sont pas invincibles. L'art si curieux & si utile, d'apprendre à parler aux Muets, se présente à leur secours : art important, & dont la postérité enviera peut-être à ces derniers siécles la découverte.

L'époque où il commença à être cultivé n'est pas encore bien reculée. VALLIS, en Angleterre ; AMMAN, en Hollande, l'ont pratiqué avec un succès admirable dans le siécle dernier. Les Ouvrages de ces deux Sçavans sont entre les mains de tout le monde. Il paroît, par leur témoignage, qu'un certain Re-

ligieux s'y étoit exercé avant eux. EMMANUEL RAMIREZ DE CORTONE, & PIERRE DE CASTRO, Espagnols, avoient aussi travaillé sur cette matiere plusieurs années auparavant : peut-être, & nous n'en doutons point, d'autres Auteurs ont-ils écrit & publié des méthodes qui ne sont pas venues jusqu'à nous. Quoi qu'il en soit, il est vraisemblable que c'est le P. PONCE, Espagnol, mort en 1584, qui a inventé le premier l'art de donner la parole aux Muets ; mais il ne nous a point transmis sa Méthode. De nos jours, M. PEREIRE, né en Espagne, doit la sienne à son génie: on peut voir ses succès dans l'Histoire de l'Académie des Sciences. M. l'Abbé DE LÉPÉE, son digne émule, s'est également frayé la route qu'il suit dans l'Institution des Sourds & Muets : il en a donné une idée au Public, dans un Ouvrage imprimé à Paris en 1776, sous le titre d'*Institution des Sourds & Muets, par la voie des signes méthodiques.* Notre siécle est trop éclairé, pour qu'il reste des incredules sur la possibilité de l'existence de l'Art important qui nous occupe. Qui oseroit aujourd'hui révoquer en doute les faits suivans ?

Le Docteur VALLIS parle de deux jeunes gens qui étoient Sourds & Muets de naiſſance, & qui ne laiſſoient pas d'entendre ce qu'on leur diſoit, & de répondre pertinemment. Le Chevalier DIGBY nous dit avoir vu un autre exemple de la même choſe.

M. VALLER, Secrétaire de la Société Royale de Londres, donne dans ſes Tranſactions Philoſophiques, N°. 313, l'hiſtoire d'un frere & d'une ſœur, âgés l'un & l'autre de 50 ans, & nés dans la même Ville que lui, qui tous deux étoient entiérement ſourds, & qui cependant connoiſſoient tout ce que l'on leur diſoit, en examinant ſeulement le mouvement des levres, & y répondoient ſur le champ. Tous deux avoient joui du ſens de l'ouie, étant enfans; mais ils l'avoient perdu dans la ſuite, & n'en avoient conſervé qu'un langage barbare qui pouvoit devenir intelligible à ceux qui les voyoient fréquemment.

L'Évêque BURNET rapporte un exemple preſque ſemblable dans l'Hiſtoire de la fille de M. GODDY, Miniſtre de Saint Gervais, à Geneve. Cette fille devint ſourde & muette à l'âge de deux ans. Depuis ce temps, elle n'en-

tendit plus que le grand bruit, mais rien de ce qu'on lui disoit : cependant, en observant le mouvement des levres de ceux qui lui parloient, elle apprit un certain nombre de mots, dont elle se composa une espece de jargon, au moyen duquel elle pouvoit converser avec ceux qu'une longue habitude mettoit dans le cas d'entendre son langage. Elle ne pouvoit rien sçavoir de ce qu'on lui disoit, à moins qu'elle ne vît le mouvement des levres de la personne qui lui parloit. Pendant la nuit, on ne pouvoit causer avec elle sans lumiere : ce qui semble extraordinaire, c'est que cette fille avoit une sœur, avec laquelle elle conversoit plus aisément qu'avec personne, même durant l'obscurité : il lui suffisoit alors de mettre sa main sur la bouche de sa sœur, pour sçavoir ce qu'elle lui disoit, & pour pouvoir y répondre. (*Burn. Lett.* 4, *pag.* 248.) Je viens de dire que ce fait semble extraordinaire ; il ne l'est, MONSIEUR, que pour les personnes qui ne sont point au fait de cette sorte d'éducation. Rien de si facile à concevoir en effet ; il ne vient que de ce que la sœur de Mademoiselle GODDY articuloit avec précision,

& qu'elle prononçoit un peu lentement.

Quelques hommes, touchés ſenſiblement du malheur des Sourds & Muets, ont tâché de les inſtruire : ils ont d'abord eu recours à la voie des ſignes. Cette tentative a réuſſi, il eſt vrai ; mais elle n'eſt pas ſuffiſante. Le peu de fondement qu'on peut faire ſur eux, leur ſignification équivoque & arbitraire, l'obligation de les connoître, tant de la part de ceux qui les voient, que de ceux qui les font, ſont autant de raiſons qui doivent nous porter à les rejetter. Je ne prétends point confondre dans ces ſignes ceux qui regardent les beſoins phyſiques : ces derniers ſont dans la nature de l'homme. Il n'eſt perſonne qui, dans un Pays étranger, ſe laiſſât manquer des choſes néceſſaires, faute de pouvoir ſe faire entendre par ſignes, au défaut de la connoiſſance de la langue des habitans : mais doit-on borner toutes ſes inſtructions, relativement aux Sourds & Muets, à leur donner la connoiſſance des ſignes ? C'eſt ce que je ne peux me perſuader. On a cru long-tems qu'il étoit impoſſible de leur apprendre à parler, parce que la parole n'étant qu'une ſuite de ſons, il falloit s'entendre

ſoi-même, & que les Sourds & Muets, faute d'organe qui leur rendît compte de ces ſons articulés, ne pourroient jamais parvenir à les former. Ce raiſonnement avoit toute l'apparence de la vérité; on ne conſidéroit alors l'effet de la parole, que comme des ſons qui repréſentoient nos idées: c'étoit à ſon méchaniſme qu'il falloit s'attacher, je veux dire à ce qui s'exécute dans l'organe qui la forme. Mais cette découverte, l'Anatomie ſeule pouvoit nous la faire appercevoir.

Cette Science, comme un flambeau, a porté la lumiere dans les eſprits; elle a diſſipé les ténebres des préjugés; elle nous a montré le méchaniſme de la parole; elle a rendu les ſons tributaires de la vue; ils ſont devenus palpables. Déja on étoit parvenu à donner du corps aux penſées, à peindre la parole: maintenant on l'a rendu ſenſible avec le ſouffle & le mouvement des levres. On parle aux doigts; on ſe fait entendre aux yeux; & le viſage d'un homme qui articule des mots, eſt un livre ouvert, où peut lire celui qui l'écoute. En un mot, nous ſuppléons au défaut de l'ouie, dans les Sourds & Muets, par la vue & le toucher.

Les Sourds & Muets ne parlent pas, parce qu'ils n'entendent point. Vérité inconteſtable ! Si nous pouvons ſuppléer à la faculté d'entendre, nous levons l'obſtacle qui paroiſſoit inſurmontable. Alors les effets que la ſurdité occaſionnoit, ne peuvent plus ſubſiſter, & l'uſage de la parole peut leur devenir facile. L'expérience le démontre de maniere à ne laiſſer aucun doute.

La voix peut être conſidérée, ou comme ſon ſimplement pris comme tel, ou comme ſon articulé : dans l'une & l'autre ſuppoſition, elle eſt toujours l'effet des organes qui lui ſont propres. Or l'Anatomie n'a jamais reconnu aucune différence dans les organes des Sourds & Muets, & dans ceux des autres hommes : ils ſont ſemblables dans les uns & dans les autres. Examinons-en la ſtructure.

La partie ſupérieure de la trachée-artere eſt la plus groſſe & la plus conſidérable : on la nomme larynx ; elle eſt compoſée de pluſieurs cartilages, qui tirent leur nom de leur figure, ou de leur uſage. On les appelle thyroïde, cricoïdes, aritenoïdes, épiglotte. Ces piéces ſont unies par des muſcles, des ligamens, des membranes, & forment

un tuyau mobile qui peut ſe reſſerrer & s'élargir à volonté. On peut le regarder comme une eſpece de flûte inimitable. Au haut eſt une fente qu'on nomme la glotte, dont le diametre change, ſelon les inflexions qu'on donne à ſa voix : ſon uſage eſt de la former, & de la modifier. Phénomene admirable ! & dont l'utilité ſurpaſſe encore les merveilles. Développons ceci.

Le ſon n'eſt probablement produit que par une compreſſion ſubite des parties de l'air. Cette compreſſion ſe fait par des corps, dont les molécules intégrantes venant à être reſſerrées tout-à-coup, ſe rétabliſſent d'abord, & obligent l'air à ſe replier ſur lui-même. Dans la formation de la voix, c'eſt l'air même qui, allant heurter contre les bords de la glotte, ſe briſe, & fait pluſieurs vibrations qui forment le ſon.

Selon quelques Auteurs, lorſque les parois de la glotte ſont plus ou moins longues, tendues, écartées, les vibrations qu'elles communiquent à l'air ſont tout-à-fait différentes ; mais le ſeul reſſerrement de la glotte doit varier les ſons. L'air qui vient d'un lieu fort large, paſſe rapidement dans le larynx ; cette

rapidité avec laquelle il va heurter contre la glotte, y cause des vibrations. Plus l'ouverture de la glotte est étroite, plus l'air y passe avec rapidité, plus le son est aigu; & au contraire, ceux qui élargissent trop l'ouverture de la glotte, ne rendent aucun son. La bouche & les narines ne contribuent en rien à la parole qui se forme dans l'ouverture de la glotte; mais elles la modifient.

Il est certain que la différence de la prononciation des lettres *a* & *b*, prononcées sur le même ton, ne vient pas du plus ou du moins de mouvement, puisqu'on peut les prononcer avec la même force sur *sol* ou *fa*; mais il est évident que l'air, diversement réfléchi, doit varier le même ton : ce sont les modifications que la bouche & la langue donnent à l'air qui font cette différence dans la prononciation des voyelles.

Il y a plusieurs instrumens qui servent à la parole : la langue est le principal; les levres, les dents y contribuent aussi.

Pour que la voix se forme aisément, il faut 1°. de la souplesse dans les muscles qui ouvrent & resserrent la glotte. 2°. Il faut que les ligamens, qui unissent les piéces du larynx, obéissent faci-

lement. 3°. Il faut une liqueur qui humecte continuellement le larynx. 4°. Il faut que le thorax puiſſe avoir une dilatation conſidérable : car ſi les poumons ne peuvent pas bien s'étendre, on ſera forcé de prendre haleine à chaque moment ; & ſi la prononciation de nos Sourds & Muets eſt longue, ce n'eſt point parce que les poumons reſpirent avec peine, c'eſt par le peu d'habitude qu'ils ont à prononcer. En parlant de leur prononciation, nous ferons voir qu'il eſt poſſible d'y remédier par la ſuite. Le premier ſon, formé par le ſeul organe de la voix, eſt informe, ſans aucune modulation, ſans aucune variation. Tel eſt celui que rendent nos Sourds & Muets lorſqu'ils ne ſont pas inſtruits : tel ſeroit également celui que rendroit tout homme élevé hors du commerce des autres, quand même il ne ſeroit ni Sourd, ni Muet.

L'Homme enfant, qui n'eſt point privé de l'ouie, entend les autres hommes parler entr'eux, ſe demander leurs beſoins, ſe communiquer leurs idées, & cela, par des ſons qu'il veut également imiter : il s'étudie à les rendre ; il commence par les balbutier, il en appro-

che ; il vient enfin à les imiter parfaitement. Dans cet intervalle, on le voit avoir recours aux ſignes ; il en ſent bientôt de lui-même toute la foibleſſe & l'impuiſſance. Il n'a pas beſoin de Maître pour s'appercevoir qu'il ne s'énonce pas comme le reſte des hommes ; qu'il manque ſouvent d'expreſſions & de ſignes pour tranſmettre au dehors ſes idées. Ses paſſions naiſſantes lui inſpirent des deſirs multipliés : nouveau ſujet d'aiguillon pour lui. Les femmes qui le ſoignent ſe font un plaiſir de lui apprendre quelques mots uſités, de lui faire connoître par ſignes, ou de lui montrer l'objet de la ſignification du mot. La joie & les ris accompagnent toujours ces leçons, qui ne ſont, à proprement parler, que des amuſemens & des jeux pour les Eleves & pour les Maîtreſſes. Il s'exerce donc, par un mouvement purement naturel, par un inſtinct, pour ainſi dire, machinal, à ouvrir la bouche, à trouver à la langue, aux levres, une poſition convenable pour l'expreſſion : aidé d'ailleurs par la vue de ces organes dans le viſage de ceux qui lui donnent ſes leçons, il eſt un ſpectateur attentif, qui veut, ſans le ſçavoir, apprendre

des choſes dont il ignore la néceſſité & l'uſage. Il eſt ſi vrai, qu'il fait attention aux levres de ceux qui lui parlent, qu'il prononce beaucoup mieux quand on le tourne vers ſoi & qu'il vous voit, que lorſqu'il ne vous apperçoit point: auſſi les nourrices ont-elles grand ſoin de donner aux enfans cette poſition. J'avoue qu'elles le font ſans en connoître la cauſe ; mais ce fait n'en eſt pas moins conſtant, & prouvé par une expérience journaliere.

On ne ſçauroit donc diſconvenir que ce premier ſon informe & inarticulé ne ſoit dans tous les hommes, tant dans les Sourds & Muets, que dans ceux qui ne le ſont pas, le principe & la ſource des paroles articulées. Par une conſéquence néceſſaire, l'articulation réelle & formée ne vient que de la poſition locale de la langue & des levres. La preuve en eſt dans tous les hommes, & chacun peut ſe convaincre ſoi-même de cette vérité. Qu'on eſſaye à prononcer la lettre *a* avec une poſition contraire à celle qui eſt néceſſaire pour la prononciation de cette lettre, on verra évidemment que la prononciation dépend de la poſition méthodique de ces

organes, puiſque cette prononciation ne ſera pas celle de l'*a*, mais de la lettre qu'exigera la ſituation de la langue & des levres qu'on aura priſe. Si cette poſition étoit celle de la lettre *e*, elle donneroit la prononciation de cette lettre, & ainſi des autres. Delà il s'enſuit également que ſi cette ſituation étoit forcée, elle donneroit une articulation fauſſe, plus ou moins éloignée de la vraie prononciation, à proportion que la diſpoſition des organes ſe trouveroit plus ou moins éloignée d'une vraie poſition quelconque. En donnant aux Sourds & Muets cette vraie diſpoſition des organes, nous leur rendons effectivement & réellement la parole : ils s'en ſervent ſans avoir d'idée des ſons. Pour les autres, ce ſont des ſons articulés, des paroles; pour eux, ce ſont des ſignes muets, qu'ils rendent par l'organe de la voix, auxquels ils attachent des idées. Ce ſont des paroles pour les autres, puiſque ce ſont des ſons articulés, images de nos penſées : ce ſont des ſignes muets pour eux, puiſqu'ils ne les entendent point.

On diviſe les lettres en voyelles & conſonnes. Celles-là forment des ſons

ſimples, qui n'ont beſoin d'aucune autre lettre pour pouvoir être prononcées ; c'eſt pourquoi on les appelle voyelles. Les conſonnes, au contraire, ne peuvent être prononcées que par le ſecours des voyelles. Il ne faut, pour prononcer les premieres, que la ſeule ouverture de la bouche ; & elles ſe diverſifient par les différentes diſpoſitions du paſſage de la voix. La jonction de ces voyelles, ou ſons ſimples, forment des diphtongues : dans cette union, aucune des deux lettres n'a le ſon qui lui eſt propre.

C'eſt pourquoi nous nous attachons d'abord à la prononciation des cinq voyelles, parce qu'il eſt clair que, pour pouvoir modifier une choſe, il faut commencer par la connoître. Parvenu à la prononciation des voyelles & des ſyllabes, on commence à jouir du fruit de ſes travaux. Toutes ne préſentent pas la même facilité à prononcer : il y en a quelques-unes qui ſont d'une difficulté, pour ainſi dire, capable de décourager. C'eſt au temps, à la patience, à l'application à lever ces obſtacles.

Il eſt impoſſible de fixer un temps

pour ces articulations. Je conçois aiſément que ſi on ſe contente d'un ſon approchant plus ou moins du véritable, il ne faut ni une longue étude, ni une application fort grande : alors on n'atteint point le véritable but qu'on doit chercher. L'objet qu'on ſe propoſe eſt en effet de donner aux Sourds & Muets une prononciation bien formée, pour qu'ils puiſſent ſe faire entendre facilement; autrement leurs organes ne rendroient que des ſons mal articulés : ce ſeroient plutôt des cris que des paroles. La facilité, ou la difficulté que les Muets ont à trouver une juſte poſition des levres, des dents & de la langue, abrege le travail, ou contribue à le rendre plus long. Lorſque les Sourds & Muets ſont parvenus à bien prononcer les voyelles & les ſyllabes, tant à l'inſpection des levres, qu'à la vue des lettres, ſoit imprimées, ſoit écrites, le Maître peut ſe flatter de la réuſſite. Qu'il ne ſe rebute point de la lenteur des progrès. Guidés dans toutes leurs opérations par les yeux & le tact, qui leur montrent la poſition des levres, de la langue & des dents, les Sourds & Muets ont beſoin de beaucoup de temps pour

s'inſtruire. Il faut d'abord qu'ils voient le caractere de la lettre; qu'ils regardent enſuite le viſage du Maître; qu'ils imitent la même poſition de ſes organes; qu'ils prononcent, & qu'ils réiterent la prononciation à l'aſpect ſeul de la lettre. Les autres enfans n'ont beſoin que d'une oreille attentive; ce qui abrege beaucoup le temps. Les ſyllabes bien prononcées conduiſent aux mots: ceux-ci ſont, ou monoſyllabes, ou compoſés de pluſieurs ſyllabes. S'ils ſont monoſyllabes, la prononciation en eſt ſimple & facile; s'ils ſont de pluſieurs ſyllabes, il ne s'agit que de les faire articuler chacune l'une après l'autre. Voici ma méthode, pour faire comprendre à mes Eleves qu'il les faut prononcer de ſuite: je commence à écrire ſéparément toutes les ſyllabes du mot que je veux qu'ils prononcent, & je les prononce à mon tour chacune ſéparément: je les leur fais articuler de même; enſuite je joins ces ſyllabes, en les écrivant à côté les unes des autres, comme elles doivent l'être; je les prononce alors, en les joignant les unes aux autres. Si cela ne ſuffit pas, pour leur faire connoître encore plus clairement

ment l'obligation de joindre ces ſyllabes enſemble, je prends autant de petits bouts de fil, qu'il y a de ſyllabes; je mets chaque bout de fil ſéparé ſous chaque ſyllabe ſéparée; je les prononce, & je les leur fais auſſi prononcer ſéparément, en levant chaque bout de fil de deſſous les ſyllabes. Je leur fais obſerver que le ſecond bout de fil eſt auſſitôt noué avec le premier, & que je prononce les ſyllabes qui y correſpondoient, en les joignant les unes aux autres; ce que je leur fais répéter : j'en fais de même pour les ſyllabes ſuivantes. Par-là, j'ai obvié à cette difficulté qui ſe préſente d'abord à l'eſprit, qui tendroit à faire craindre que cette prononciation fût ſi lente, qu'elle fût une articulation de ſyllabes, & non pas de mots. L'expérience démontre clairement que, quoique la prononciation ſoit lente, elle eſt cependant propre à faire ſentir les mots, qui ſont diſtingués les uns des autres; ce qui n'ôte rien de l'agrément de leur prononciation. Beaucoup de gens, qui ne ſont ni Sourds, ni Muets, en ont une bien plus déſagréable. Parvenu à faire prononcer des mots à mes Eleves, il leur ſera facile de pro-

noncer des phraſes, & de les comprendre. Cette vérité, MONSIEUR, vous paroîtra peut-être un paradoxe : je vais chercher à vous déſabuſer.

Pour montrer la vérité de mon ſentiment, qu'il me ſoit permis de mettre en parallele deux enfans, dont l'un ne ſera ni Sourd ni Muet, & l'autre le ſera. Dès l'enfance, j'accoutume le premier à attacher des idées aux ſons qui frappent l'oreille. Né avec la faculté de concevoir & de raiſonner, il eſt par ces ſons inſtruit des vérités, tant phyſiques que morales : il attache aux paroles qu'il entend des idées conformes aux choſes. Ainſi il s'accoutume inſenſiblement à raiſonner, à parler d'après ſa façon de penſer : on voit croître avec ſon âge l'agrandiſſement de ſes idées. Le Sourd & Muet ſera dans le même cas : les ſons, il eſt vrai, ne frappent point ſon organe de l'ouie, puiſqu'il eſt privé de la faculté de s'en ſervir ; mais ſes yeux ſont habitués à lire les paroles que les autres entendent. D'après cette lecture, il raiſonnera, il concevra, il ſera inſtruit des vérités qu'il lui importe de connoître : il attachera à la lecture des ſons, des idées conformes aux choſes que repré-

ſentent ces ſons. On le verra, comme l'autre, s'accoutumer à raiſonner, à analyſer; il donnera de vive voix ſon ſentiment : comme les autres, on le verra, avec le temps, accroître la ſomme de ſes idées, les rectifier, les combiner. Pour peu qu'on réfléchiſſe ſur la cauſe du développement des idées, on ne ſera point étonné de ce que j'avance. Ce ne ſont point dans les autres hommes les ſons qu'ils entendent qui leur donnent la faculté de concevoir, c'eſt cette faculté qui leur fait appliquer aux ſons des idées convenables. Dans les Muets, ce ne ſera point la lecture ſur les levres qui leur donnera la faculté de concevoir, ce ſera cette faculté qui leur fera appliquer à cette lecture les idées convenables. Dans le premier cas, la parole, par rapport à l'ouie, eſt un livre toujours ouvert aux oreilles : dans la ſeconde hypothèſe, la parole eſt un livre toujours ouvert aux yeux. Le tems & l'éducation forment les uns & les autres : c'eſt donc de ces deux ſources que dépend la réuſſite. Il faut convenir cependant que la maniere de donner l'éducation doit être différente pour les Sourds & Muets que pour les autres; 1°. parce

que, par rapport aux uns, l'usage seul fait tout l'ouvrage dans les choses nécessaires à la vie, comme dans les idées générales de la politesse, & de la connoissance générale des Sciences. Par rapport aux autres, c'est à l'art & au discernement à développer toutes ces idées par une méthode sûre; 2°. parce que les Sourds & Muets ne nous sont confiés qu'à un certain âge; ce qui ne se peut faire plutôt, parce qu'il faut qu'ils aient de l'intelligence, pour qu'ils puissent comprendre nos principes de prononciation.

Je viens de vous dire, MONSIEUR, que je commençois par leur donner la prononciation, parce que c'est par la parole que nous énonçons nos idées, que nous comprenons celles des autres. J'y joins la lecture à la voix haute, & l'écriture : ce sont les seuls moyens que nous ayons pour cette instruction.

Pour guider l'art & le jugement dans l'instruction des Sourds & Muets, il faut imiter la marche que la nature tient dans l'instruction momentanée des autres enfans. Quoiqu'ordinairement sortis de l'enfance, on peut considérer les Sourds & Muets qu'on nous confie,

comme tenant à cet âge, par le peu de connoiſſance qu'ils ont, ou qu'ils paroiſſent avoir. On ſçait qu'à cette époque de la vie, la nature ne va que très-lentement dans ſes opérations. Nous voyons les enfans commencer par dire quelques mots qu'ils eſtropient; ils les prononcent d'abord iſolés & ſans ſuite; ils commencent par connoître l'expreſſion de leurs beſoins phyſiques, & ſouvent on les entend répéter l'interrogation, au lieu d'y répondre. Peu-à-peu ils ajoutent à leurs expreſſions de nouvelles dénominations, pour diſtinguer les qualités bonnes ou mauvaiſes, pour témoigner leurs ſentimens de plaiſir & de douleur, leur amitié & leur averſion, leur eſpérance & leur crainte: ils s'accoutument inſenſiblement à raiſonner, à parler des choſes ſenſibles; delà ils paſſent aux objets qui ne tombent point ſous les ſens. Ce ſont ces mêmes opérations de la nature qui doivent guider nos Eleves.

Après avoir appris aux Sourds & Muets l'articulation des voyelles, je paſſe aux ſyllabes, & des ſyllabes aux mots. Je leur apprends le nom des choſes uſuelles, j'exige d'eux qu'ils les nom-

ment, pour les avoir & s'en ſervir. A cette connoiſſance, je joins un adjectif, pour leur faire connoître l'énoncé de la qualité : pour les accoutumer à répondre, je leur propoſe des queſtions conformes à leurs beſoins phyſiques, qu'ils n'obtiennent point, qu'autant qu'ils y répondent. Je ne manque jamais à leur faire joindre le ſigne de la choſe à l'expreſſion, pour la leur faire comprendre, lorſqu'elle n'eſt pas de ſa nature aſſez palpable. Ainſi, pour leur faire dire *pelle* & *pincette*, je ne me ſers d'aucuns ſignes, parce que la vue ſeule de ces objets ſuffit. La conjugaiſon des Verbes nous préſente une foule de choſes à expliquer; les perſonnes, le nombre, le temps, comme préſent, avenir & paſſé : elle me donne lieu de parler du commandement & de l'obéiſſance, de l'interrogation & de la réponſe. Il eſt vrai que, pour cela, j'ai recours aux ſignes pour me faire comprendre; mais alors je ne m'en ſers que pour aider la parole, par rapport à l'intellect : dans le temps même que je conjugue les Verbes, je m'occupe de la lecture. Pour que mes Eleves puiſſent comprendre facilement ce qu'ils liſent, j'ai ſoin de ne

leur préſenter des leçons qui ne regardent que des beſoins naturels, ou des choſes qu'ils connoiſſent, ou à la connoiſſance deſquelles ils peuvent être conduits par les précédentes. Je choiſis pour mes premieres leçons les notions préliminaires de la Religion & de la politeſſe, à quoi je fais ſuccéder des lectures ſuivies, priſes dans des livres propres à l'inſtruction : ainſi, peu-à-peu j'accoutume mes Eleves à parler & à écrire. Lorſqu'ils ſont parvenus à ce point, c'eſt à l'habitude à en donner le libre exercice.

Quand ils l'ont acquis, ils ſont ſuſceptibles, comme les autres hommes, de quelques progrès dans tous les genres de Science : ils ſont rendus alors à la Religion, à l'Etat.

Pour venir à ce dégré de perfection, il faut trouver dans les Eleves un grand deſir d'apprendre, de l'eſprit, de la mémoire & du jugement ; dans le Maître, une douceur, une complaiſance extrême : il faut qu'elle ſoit pouſſée juſqu'au période où elle ſe changeroit en foibleſſe. Il eſt impoſſible de donner une idée de la patience néceſſaire, ſur-

tout dans les commencemens de l'inſtruction.

Mais, MONSIEUR, que le but utile que l'on ſe propoſe, fait ſurmonter aiſément tous les dégoûts qui ſe préſentent!

J'ai l'honneur d'être, &c.





INTRODUCTION.

L'HOMME eſt né pour la ſociété. En recevant le jour il contracte des obligations envers ſes ſemblables. La Nature, dès-lors, lui impoſe la néceſſité de ſe rendre utile, de concourir au bien commun. La vie purement inactive & animale qu'il paſſeroit à ſatisfaire les beſoins phyſiques, ſeroit-elle digne de lui? Non, ſans doute; loin de mériter l'eſtime des autres, il ne pourroit qu'exciter leur mépris: il auroit perdu la plus belle prérogative de l'humanité, celle de faire des heureux. C'eſt le vœu de la Nature, puiſqu'elle ne nous place jamais dans des ſituations où la pratique du bien nous ſoit impoſſible : je dirai plus, où l'occaſion de le faire ne ſe préſente pas continuellement. C'eſt à l'homme vertueux, c'eſt au Citoyen à la ſaiſir. Que le mot de *Titus*, qui avoit paſſé une journée ſans la ſignaler par quelques bienfaits, eſt beau! *Mes amis, j'ai perdu un jour!* Perſuadé que le temps

n'étoit employé qu'autant qu'on avoit contribué au bonheur de quelqu'un, il regardoit comme perdu le moment où il n'avoit obligé personne. C'est en profitant ainsi de ce temps qui s'échappe, que l'on mérite le glorieux titre d'*ami des hommes*. Pénétré de la vérité de ces principes, j'ai cherché à les mettre en pratique. Je me suis dévoué à l'instruction des Sourds & Muets, que les circonstances m'ont fait rencontrer. Je fais plus aujourd'hui, je veux être utile à la totalité de ces êtres infortunés ; c'est dans ces vues que je publie le Cours élémentaire destiné à répandre les lumieres que ma pratique & mes réflexions m'ont fait acquérir sur ce genre d'étude.

Sensiblement touché du malheureux état des Sourds & Muets, j'ai fait mes efforts pour les en tirer. Ils sont privés de l'usage de la parole ; ils sont dans le monde & au milieu des hommes, comme n'y étant point. Réduits à ne pouvoir que foiblement énoncer quelques idées, & à deviner, à peine, les sentimens des autres, si ce n'est dans ce qui regarde les besoins physiques du corps, peuvent-ils être comptés au nom-

bre des Citoyens & des Chrétiens ? Ils ſont à charge aux autres & à eux-mêmes. Peu, parmi ceux à qui la fortune a refuſé ſes faveurs, ſont capables de ſe procurer les choſes néceſſaires à la vie : dans la Société ils ne jouiſſent d'aucun avantage ; ils n'ont, en quelque ſorte, aucune part à ce mutuel commerce, qui en lie les membres entre eux. Ignorans les devoirs établis entre les hommes, ils ne peuvent les remplir. Incapables également de connoître les vérités de la Religion, ils n'ont de Chrétien que le Baptême ; ils ne ſe connoiſſent point eux-mêmes ; ils ſçavent à peine qu'ils ont une ame ; réduits preſqu'entiérement à la vie animale, ils n'ont que leurs paſſions pour guide. Portés naturellement, comme tous les autres hommes, à mal faire, quel ſera le frein qui les retiendra ? Ce ne peut être que celui de la Religion, & ils ne la connoiſſent point, & ne peuvent point la connoître. Être Chrétien, c'eſt croire & mettre en pratique tout ce que l'Egliſe nous propoſe de croire & de pratiquer ; c'eſt aimer Dieu pardeſſus toutes choſes, ſon prochain comme ſoi-même ; & malheureuſement ils ſont dans la fatale néceſ-

ſité de ne pouvoir être inſtruits de ces vérités ſi conſolantes pour l'homme, ſi ſublimes en elles-mêmes, ſi néceſſaires pour l'éternité; ils végetent comme les animaux, ſans ſe douter de la nobleſſe de leur origine; ils ignorent que dans leur formation ils ſont l'ouvrage du Tout-puiſſant, que pour eux le Fils de Dieu a bien voulu prendre la forme d'un eſclave, & mourir ignominieuſement ſur la Croix. C'eſt pour les tirer de l'état d'ignorance dans lequel ils ſont enſevelis, éclairer leur eſprit, leur faire connoître à eux-mêmes ce qu'ils ſont, leur apprendre leurs devoirs, la fin qu'ils doivent eſpérer, le but qu'ils doivent ſe propoſer, la conduite qu'ils doivent tenir, que je travaille à leur rendre la parole.

Cette noble faculté de l'homme que nous avons reçue de Dieu, eſt pour nous comme la ſanté, nous n'en connoiſſons le prix, nous ne l'eſtimons, nous n'en ſentons la néceſſité, que quand nous l'avons perdue; c'eſt elle qui met le dégré diſtinctif entre l'homme & la bête, qui nous fait apprécier la raiſon, qui nous procure le moyen continuel de rectifier nos idées, de perfectionner nos

talens, de parvenir à des connoiſſances auſſi avantageuſes pour l'eſprit que pour le cœur; ſans elle, comme tous les autres animaux, nous n'aurions qu'un cri, celui de la joie & de la douleur. Avec ſon ſecours nous ſommes parvenus à peindre nos penſées, à les faire paſſer dans l'eſprit de nos ſemblables; l'habitude & l'uſage continuel que nous en faiſons, nous aveuglent, nous empêchent de faire réflexion ſur cette marque de notre dignité, ſur les avantages précieux qu'elle nous procure : c'eſt elle qui nous a fait parvenir à faire des ſociétés entre nous, qui nous a fait convenir des droits de chaque individu, ſtatuer des loix qui fixent à tous les membres de la ſociété leurs devoirs, leurs fonctions; elle a réglé l'ordre admirable qui regne dans le monde policé; c'eſt à elle enfin que nous ſommes redevables de la forme de nos gouvernemens. Cette faculté précieuſe nous a fait monter de connoiſſances en connoiſſances; elle nous fait voir qu'il eſt encore une vaſte carriere qui nous reſte à courir; elle nous montre un horiſon immenſe, bien au-delà du but où nous croyons avoir atteint; elle eſt d'autant

plus merveilleuſe, qu'elle eſt naturelle; elle ſe développe dans nous ſans que nous le ſçachions, ſans que nous connoiſſions ſon uſage, ſes propriétés. Dieu qui nous a donné cette faculté, nous a également donné celle de nous ſervir des organes néceſſaires à ſon développement; organes dont nous ignorons la ſtructure. Accoutumés à entendre prononcer des ſons, à en former nous-mêmes, à voir les autres y attacher un ſens, nous les avons imités ſans aucun travail, ſans la moindre peine; nous les avons combinés entre eux, nous les avons étendus à tous les objets qui répondoient aux différentes idées que nous voulions peindre. Nos premiers peres en ont joui dès le moment de leur création, (dit M. Gebelin, *Hiſtoire Naturelle de la Parole*, Chap. 5.) » Dès qu'il y eut » deux perſonnes ſur la terre, elles par- » lerent. L'homme entraîné par l'impé- » tuoſité du ſentiment, put à l'inſtant » dévoiler ſon ame à ſa compagne, lui » manifeſter les ſentimens qui l'agitoient, » qui le tranſportoient, ſon admiration, » ſa tendreſſe. Quel obſtacle l'auroit ar- » rêté? Le deſir de parler ne fait-il pas » partie de ſon eſſence, n'eſt-il pas pour

» lui un beſoin tel que ceux auxquels
» il eſt aſſujetti ? Eſt-il privé des orga-
» nes néceſſaires pour cet effet ? A-t-il
» beſoin de leçons pour les mettre en
» œuvre ? Demander quelle fut l'origine
» de la parole, c'eſt demander quand
» l'homme commença de voir, d'enten-
» dre, de marcher. La parole eſt une
» faculté auſſi ſimple que les autres, ſon
» exercice auſſi naturel; le beſoin en
» eſt auſſi grand, le Muet lui-même en
» éprouve la force. » Quelle douceur, quelle beauté, quelle mélodie dans cet organe ! Comme il ſurpaſſe en tout les inſtrumens, fruits de l'induſtrie de l'homme, peut-on lui comparer l'harmonie de la lyre, la douceur de la flûte ? Nous n'admirons les imitateurs, qu'autant qu'ils approchent de leur modèle, je veux dire la voix. On peut appliquer à la parole cette penſée d'Horace : *omne tulit punctum qui miſcuit utile dulci.* Ces deux caracteres d'utilité & d'agrément, marquent aſſez la grandeur & la puiſſance de celui qui l'a formée. Jamais l'homme n'en fut l'artiſan; il n'eût pas pu l'inventer, elle ſurpaſſe les forces de ſa nature : jamais nous n'aurions travaillés à la découvrir; il nous auroit

fallu la connoître, & cette connoiſſance ne pouvoit être l'effet que de ſon uſage; elle ne pouvoit être le fruit, ni de l'étude, ni de la réflexion, d'après ce principe, que tout le monde ſçait, *ignoti nulla cupido*, on ne peut deſirer ce qu'on ne connoît pas. Il eſt donc clair que la parole date ſon origine de la naiſſance du monde, que l'homme, au ſortir des mains du Créateur, mit en uſage cette faculté qu'il reçut de lui dès le moment de ſa formation. » S'il » avoit fallu pour parler, (conti- » nue le même Auteur, *Chap.* 5,) que » l'homme eût inventé la métaphyſique » du langage, qu'il eût deviné cet art, » nous ſerions encore muets, notre » cœur ſeroit encore à éprouver la vive » émotion d'un diſcours délicieux; ja- » mais nous n'aurions prêté l'oreille aux » accens enchanteurs des perſonnes » chéries; jamais les Poëtes n'auroient » chanté ſur leur lyre les beautés raviſ- » ſantes de la nature; jamais la raiſon & » l'eſprit ne nous auroient parlé dans » les ouvrages immortels de ces Ecri- » vains illuſtres qui font la gloire de » leur ſiécle, & les délices du genre- » humain; nous-mêmes nous ne ſerions

» pas dans le cas de rechercher quelle
» a été l'origine de la parole : les hom-
» mes s'entendent par le même prin-
» cipe que ceux des animaux qui s'a-
» vertiſſent par des cris, de leurs be-
» ſoins, de leurs ſenſations, de leurs
» deſirs. » Si l'utilité & le plaiſir ſont les ſuites de la parole, quel déſagrément, quelle douleur, ſi, pénétrés des plus vifs ſentimens, nous ne pouvions les tranſmettre au-dehors; ſi, preſſés par l'impérieux mouvement des beſoins, nous ne pouvions les communiquer aux autres. Telle eſt la ſituation violente d'un homme accablé d'un mal qui va bientôt le précipiter au tombeau, & déja privé de l'uſage de la parole : il voit tous ceux qui l'environnent fondre en larmes; il les entend gémir ſur ſa triſte ſituation, le plaindre de ce que, entre les bras de la mort, il combat ſi péniblement; il les voit attendre le moment fatal où il doit ſuccomber ſous ſes coups; chaque ſoupir qui parvient à ſon oreille, chaque larme qu'il voit répandre, vont rétentir au fond de ſon ame, & y multiplier les angoiſſes de la nature expirante. Témoin des tendres gémiſſemens de ſa compagne chérie,

de la douleur attendriſſante de ſes enfans qui redemandent inutilement un pere, du regard mélancolique de ſon fidèle ami; il lit au fond de tous les cœurs la triſteſſe & la compaſſion; il voudroit à tous témoigner ſa reconnoiſſance, leur peindre ſa douleur & ſa ſenſibilité. Inutiles efforts, vœux ſuperflus! la parole s'éteint ſur ſes levres livides, le ſilence le plus morne prononce éloquemment, & le néant de l'homme, & les regrets impuiſſans du mourant. Plus accablé du manque de parole que de la mort même, dont il ſent qu'il eſt la proie, à peine jette-t-il un regard preſqu'éteint; foible ſupplément des expreſſions tendres & douloureuſes qu'il voudroit énoncer. Tel eſt l'effet que produit dans les Sourds & Muets le défaut d'organiſation, qui les prive de l'uſage de la parole. Les arracher à cet état violent, voilà l'objet & le motif de nos travaux.

Nous regardons la parole comme l'organe le plus néceſſaire à l'homme, & c'eſt à elle que nous nous attachons principalement; nous nous occupons eſſentiellement à en rendre l'uſage à nos Eleves. On n'a été auſſi long-temps ſans ſonger à cette partie ſouffrante de l'hu-

manité, que parce que les hommes ſe ſont toujours imaginés qu'il n'y avoit aucun remede, & que plaindre les Sourds & Muets, & s'attendrir ſur leur ſort, étoit tout ce qu'on avoit à faire pour eux; il s'eſt paſſé bien des ſiécles ſans que perſonne ait oſé faire des tentatives: ce ne fut qu'à la longue que l'on commença ſérieuſement à y travailler. Les principes qui ont dirigé les premiers inventeurs de cet art, ſont néceſſairement ceux qui nous ſervent de regles. En effet, il eſt facile de remonter à la ſource de leur défaut de prononciation: c'eſt la privation de l'ouie qui leur manque; c'eſt à ce vice d'organiſation qu'il a fallu remédier, ſi ce n'eſt en le guériſſant, puiſqu'il eſt impoſſible, du moins en y ſuppléant. Dieu, en créant l'homme, lui a donné des ſens pour ſa conſervation & pour la perfection de ſon être; il les a tellement diſpoſé, que celui qui manque eſt ſuppléé par un autre, de quelque maniere que cela s'opere; la choſe eſt conſtante. » Soit que nos ſenſations ſe » faſſent par ces meſſagers ſubtils répan- » dus dans les fibres, que les Philoſo- » phes ont appellés eſprits animaux, qui

» portent au cerveau les nouvelles de » ce qui ſe paſſe aux extrémités des » fibres, & qui ſont envoyés du cer-» veau pour mouvoir les muſcles en » exécution des volontés de l'ame; ſoit » que tout cela ſe paſſe en nous de quel-» qu'autre maniere. » (*Traité de l'Opinion*, Tom. IV. *des Sens & de l'Imagination*, Paragraphe 22.) Quoiqu'il ne paroiſſe point y avoir une communication ſi exacte entre les ſens, il ne faut pas en conclure qu'elle ſoit impoſſible, & qu'elle n'exiſte point. La ſenſation du toucher ſupplée à la vue, quoique en apparence elle en ſoit éloignée & diſtincte. » Cette ſenſation eſt effective-» ment ſi parfaite, (dit M. le Cat, *pag.* » 221,) & ſi généralement utile, qu'on l'a » vue quelquefois faire, pour ainſi dire, » la fonction des yeux, & dédommager, » en quelque façon, des aveugles de la » perte de la vue. Un Organiſte d'Hol-» lande devenu aveugle, ne laiſſoit point » de faire parfaitement ſon métier; il ac-» quit de plus l'habitude de diſtinguer au » toucher les différentes eſpeces de mon-» noie, & même les couleurs; celle des » cartes à jouer n'avoit pas échappé à la

» finesse de ses doigts, & il devint par-là
» un joueur redoutable ; car en maniant
» les cartes, il connoissoit celles qu'il
» donnoit aux autres, comme celles
» qu'il avoit lui-même. Le Sculpteur
» Ganibusius, de Volterre, l'emportoit
» sur l'Organiste dont je viens de parler ;
» il suffisoit à cet aveugle d'avoir touché
» un objet, pour en faire ensuite une
» statue d'argille, qui étoit parfaitement
» ressemblante. » Un de mes parens me parlant sur cette matiere, m'assura avoir joué au piquet avec un aveugle qui le jouoit fort bien. Il m'expliqua ainsi la méthode dont cet homme se servoit. Son adversaire étoit obligé de lui déclarer la couleur & la qualité de la carte qu'il jouoit, & de celles qui lui donnoient le point ou qui lui formoient une quinte ou un quatorze. L'Aveugle distinguoit les siennes moyennant deux trous imperceptibles, pour ainsi dire, à la vue, dont l'un desquels lui faisoit connoître la couleur, & l'autre la qualité, selon l'endroit où ils étoient placés. Il falloit, sans doute, que cet aveugle eût le toucher bien délicat pour sentir cette petite marque, qui ne faisoit aucune

impreſſion aux autres. » On a vu à la » Cour du Grand Duc de Toſcane, un » homme qui, ayant les yeux bandés, » diſtinguoit les couleurs par l'attou- » chement. » (*Traité de l'Opinion*, Tom. IV. *des Sens & de l'Imagination*, Parag. 37.)

Pourquoi ne pourroit-on pas ſuppléer à l'ouie par la vue, comme on ſupplée à la vue par le toucher; ce premier ſens eſt-il moins délicat, moins vif dans ſes fonctions, moins fidèle dans ſes rapports? Certainement il eſt au moins auſſi propre à ces relations que les autres; on n'y a point fait une réflexion aſſez ſérieuſe. L'expérience, en effet, nous prouve qu'il ſuffit pour les Muets que les yeux puiſſent & doivent leur ſervir d'oreilles. Chaque lettre dans la prononciation portant un caractere diſtinct, comme dans l'écriture, elles peuvent être tributaires de la vue, conſidérées comme prononcées & comme écrites; par-là, on trouve moyen de tirer les Sourds & Muets de l'état fâcheux où ils étoient réduits par leur ſurdité. Nous ne concevons pas combien eſt précieuſe l'ouie, parce que nous en jouiſſons; il eſt donc néceſſaire de pou-

voir ſuppléer à ſon défaut, en donnant à un autre ſens une fonction qui répare celle-là ; que mon ame ſoit avertie de ce qui ſe paſſe, par les yeux ou par les oreilles, c'eſt la même choſe, pourvu qu'elle en ſoit inſtruite. La voie de l'inſtruction eſt indifférente, pourvu que l'inſtruction ait lieu; autrement cette privation, qui ne ſeroit réparée par rien, deviendroit une mort prématurée. » Il eſt conſtant, dit M.
» le Cat, (*Traité des Senſations*, Tom.
» I. pag. 295,) que la vue ſupplée à
» l'ouie. . . . . Le monde eſt plein de
» Sourds à qui on fait entendre ce qu'on
» veut. Il y avoit en 1700, une Mar-
» chande à Amiens qui comprenoit tout
» ce qu'on lui diſoit, en regardant ſeu-
» lement le mouvement des levres de ce-
» lui qui lui parloit : elle liſoit de cette
» façon les converſations les plus ſui-
» vies. Ces converſations étoient en-
» core moins fatigantes que les autres,
» car on pouvoit ſe diſpenſer d'articu-
» ler les ſons; il ſuffiſoit de remuer les
» levres, comme on le fait quand on
» parle. . . . . . Si vous lui parliez une
» langue étrangere, elle vous le diſoit

» d'abord. . . . . . On parvient à faire » écrire & lire un Sourd & Muet, & » même à le faire parler. » (*a*)

Nous ne croirions point avoir atteint le but de l'éducation des Sourds & Muets, ſi nous ne les mettions pas à peu-près dans la condition des autres hommes, & ſi nous ne les rendions pas propres à profiter de la converſation des autres, & à rectifier leurs idées en les articulant par la parole, & en les peignant par l'écriture : c'eſt le motif qui nous a engagé à leur reſtituer l'uſage de l'organe que la nature leur avoit rendu inutile. Nous tâchons que la parole leur devienne facile, enſuite familiere. Nous ne nous ſervons point de la voie des ſignes pour cette éducation, parce que nous craindrions qu'en les formant ainſi, ils ne fuſſent encore étrangers parmi les hommes qui ne s'entretiennent point par ſignes. Perſuadés de la clarté de nos

(*a*) Perſonne n'a pouſſé auſſi loin, que le célebre M. Pereire, l'art de corriger les défauts des Sourds & Muets de naiſſance : non-ſeulement il les fait lire & écrire, mais encore converſer, diſſerter avec une étendue de connoiſſances preſqu'égale à celles des autres hommes. (*Note de M. le Cat.*)

principes

principes, de la facilité avec laquelle ils peuvent être ſaiſis, nous nous y tenons. Ce point de vue ſous lequel nous conſidérons cette éducation, nous eſt commun avec pluſieurs grands Hommes, dont nous nous faiſons un devoir de rapporter les ſentimens. S'attendre que cette parole ſoit auſſi belle, auſſi gracieuſe, auſſi ſonore que celle des autres hommes; l'exiger, ce ſeroit demander l'impoſſible; nous ne pouvons pas d'avantage en déterminer pour eux l'uſage dans un temps fixe, parce que cela dépend des diſpoſitions des éleves, & des circonſtances qui les mettent à portée de recevoir des leçons fréquentes ou éloignées. Il ne dépend donc pas de nous d'aller plus ou moins vîte dans un terme marqué; il eſt vrai que les diſpoſitions du Maître contribuent beaucoup au progrès & à l'avancement des éleves; mais il s'en faut bien qu'elles faſſent tout; elles ne peuvent contribuer à la réuſſite, qu'en préparant les voies; elles ſont pour les éleves ce qu'eſt la culture à une terre que l'on veut enſemencer; ſans cette culture elle ne produiroit rien; ſans l'éducation, les Sourds & Muets ne ſortiroient jamais de leur

état de végétation où ils sont comm
forcés de rester; la culture ne met poi
les semences à l'abri des mauvaises i
fluences des saisons, & des injures d
l'air: l'éducation ne donne aux Sourds &
Muets ni l'aptitude, ni la bonne volont
nous entendons par aptitude, cette con
descendance à l'intention du Maître q
leur fait suivre attentivement la mar
che qu'il leur montre.

Nous espérons que l'exposition qu
nous ferons de notre méthode, pourr
exciter l'émulation des Sçavans & de
vrais amis de l'humanité: c'est une scienc
neuve, pour ainsi dire, quoique no
nouvelle: *multùm egerunt qui antè no*
fuerunt, sed non peregerunt: multùm adhu
restat operæ, multùmque restabit, nequ
ulli nato post mille secula præcidetur oc
casio aliquid adhuc adjiciendi. Nous n
pouvons que témoigner notre recon-
noissance à la bienveillance publique
qui a daigné déja applaudir au premie
Essai que nous avons osé mettre a
jour. Encouragés par les Sçavans à pu-
blier notre Cours entier, nous l'offron
comme la preuve de l'intérêt que nou
prenons aux maux de l'humanité; nou
serons assez récompensés, si ce foibl

Ouvrage de notre zèle peut procurer une autre méthode plus courte & plus facile.

Nous ſommes fâchés de nous voir obligés d'avouer que les agrémens de cet art utile ne ſont pas en raiſon de son utilité; ce ſeroit tromper les personnes qui ſe deſtineront par la ſuite au pénible emploi d'Inſtituteur des Sourds & Muets, que de ne pas leur faire connoître ces déſavantages que l'amour ſeul du bien peut faire vaincre. Le plaiſir n'accompagne point les leçons; loin delà, elles ſemblent avoir pour apanage l'ennui & le dégoût, elles ſont nuiſibles à la ſanté; la prononciation lente & fortement articulée, l'attention continuelle qu'il faut ſoutenir pour ne point varier dans ſa marche, pour prêter l'oreille aux ſons que rendent nos Sourds & Muets, la préſence d'eſprit néceſſaire, pour profiter du moment où ils ſont remplis de bonne volonté; tout cela contribue beaucoup au découragement du Maître: c'eſt principalement dans le commencement qu'il faut s'armer de patience & de force, pour attendre les progrès peu ſenſibles d'une éducation que le temps ſeuls & le travail peuvent

perfectioner ; soutenir le courage abatt
des disciples , lorsque le sien propr
est affoibli par des efforts superflu
Heureux, lorsque les plaisanteries mor
dantes des ignorans , toujours prêts
blâmer ce qu'ils ne connoissent poin
n'accroissent pas encore le nombre de
désagrémens attachés à cette fonction
A ces désagrémens , ajoutez le de
goût naturel que cette éducation en
traîne nécessairement après elle : celu
de vos éleves qui ne peut être que trè
grand & inévitable dans les commen
cèmens ; l'impatience réciproque d
Maître & des éleves, en voyant le pe
de progrès que produisent les effort
multipliés, l'attention la plus exacte, l
meilleure volonté. Le grand point alors
est de ranimer le courage : si on négli
geoit cette ressource, ce seroit le plu
grand des obstacles ; l'inapplication
l'inattention naîtroient infailliblemen
de ce découragement. Qui conçoit toute
ces difficultés, étrangeres à la vérité
cette éducation, a une idée assez just
du peu de contentement qu'elle procure
qu'on joigne à cela qu'elle ne conduit n
à la fortune, ni à la gloire. Il faut don
que le Maître qui s'y consacre, ait pa

lui-même dequoi vivre. En effet, ſi ces infortunés étoient plus nombreux, on pourroit eſpérer de trouver des gens riches qui dédommageroient des peines que l'on prend pour les pauvres. Elle ne vous ouvre pas d'avantage le chemin de la gloire, je veux dire de celle qui eſt ambitionnée par la plupart des hommes, de celle qui produit des marques d'honneur qui puiſſent vous diſtinguer du commun : c'eſt à celui que l'eſprit de patriotiſme éclaire, pour qui le bonheur de ſes ſemblables eſt une récompenſe, à courir cette carriere. Encore ſi tous les parens concouroient avec nous au bien de leurs enfans; mais qu'il s'en faut de beaucoup ! C'eſt défaut de bonne volonté, & non pas impuiſſance ; ils le pourroient facilement ; mais leur ignorance leur fait croire que ce doit être l'ouvrage de peu de mois.

Quelle ſera la récompenſe de ces travaux multipliés, & des dégoûts qui en ſont inſéparables. Le Gouvernement ſeul peut exciter l'émulation, en honorant de ſa protection les Inſtituteurs que le zèle ne cherche qu'à former. Quel ſiécle plus favorable que celui où nous vivous pour les établiſſemens de ce genre?

Les Princes ſenſibles au bonheur des peuples, ne ſe ſervent de leur puiſſance que pour donner des marques de leur amour pour les hommes. Dieu qui a placé ſur le Trône LOUIS LE BIENFAISANT, ſemble ne l'y avoir mis que pour nous offrir dans ce Monarque adoré une image vivante de ſa bonté. Tous les jours de ſon regne ſont déja marqués par des bienfaits, & ſemblent nous annoncer la renaiſſance du ſiécle d'or, pour les Etats qu'il gouverne.

Entrons dans le plan de cet Ouvrage. Après avoir expoſé les deux principaux ſyſtêmes connus, par rapport à cette éducation, nous donnerons les principes de celui que nous adoptons. Nous ſuivrons, autant qu'il nous ſera poſſible, l'ordre des regles. Nous terminerons le tout par les alphabets adoptés par les différens Inſtituteurs qui nous ont devancé dans la carriere.





COURS ELEMENTAIRE D'ÉDUCATION DES SOURDS ET MUETS.

PARTIE SYSTÉMATIQUE.

Syſtême d'Éducation des Sourds & Muets par la voie des ſignes méthodiques.

DEUX principaux objets peuvent partager l'attention de toute ame ſenſible pour le ſoulagement des Sourds & Muets ; l'un qui ſemble bien naturel, bien facile, celui des ſignes : il paroît même au premier coup d'œil qu'il réunit tous les avantages, & par conſéquent qu'il doit être préféré. L'uſage que tous les hommes en font naturelle

ment, le penchant commun à tous les Sourds & Muets à faire des ſignes, notre inclination à nous-mêmes qui nous porte à nous en ſervir, ſans que nous nous en appercevions, nous qui jouiſſons de la parole & de l'ouie; tout ſemble nous engager à applaudir à un tel ſyſtême, à nous le faire embraſſer avec le plus grand empreſſement.

L'autre ſyſtême eſt celui de la parole; il plaît moins d'abord, paroît en quelque ſorte impoſſible, & entraîner après lui une multitude de difficultés. On le croiroit moins propre à former le cœur & l'eſprit, moins facile à ſaiſir. Cependant c'eſt celui que nous eſtimons devoir réunir tous les ſuffrages. Nous le regardons comme le plus beau. Il eſt admirable par ſa ſimplicité, grand dans ſes effets. L'attention, la réflexion démontrent combien on en doit attendre d'utilité, d'avantages; & s'il eſt ſujet à quelques difficultés, celui des ſignes ne l'eſt pas moins. L'un & l'autre ont leurs inconvéniens; nous démontrerons même que le premier ne l'emporte pas ſur l'autre, qu'il n'eſt pas plus propre à l'avancement des éleves que celui de la parole, qu'il ne lui

doit point être préféré, n'y eût-il que le désagrément de n'être point à la portée de tout le monde ? On n'en peut bien juger qu'après avoir examiné la nature des ſignes pris en eux-mêmes, leur liaiſon, leur force dans tous les hommes. Les Muets ne ſont pas d'une autre nature que nous.

Les ſignes ſont naturels à l'homme, perſonne n'en diſconviendra ; mais auſſi perſonne, ſans doute, ne les regardera comme plus naturels que la parole ; autrement, pourquoi Dieu nous l'auroit-il donné préférablement aux ſignes ? Mais renfermons-les dans les bornes qui leur conviennent, & nous ſerons étonnés de l'utilité que nous en retirerons. Ils donnent de la force à l'expreſſion, préſentent avec énergie la vivacité des paſſions, peignent avec vérité l'émotion de nos cœurs. C'eſt à eux que la penſée eſt redevable de ſa vie, & l'expreſſion de ſon intérêt. La parole eſt comme un tableau, dont le ſigne eſt le coloris qui lui donne l'éclat, ſouvent ils font illuſion à l'eſprit. C'eſt pourquoi nous recherchons avec avidité les meilleurs Acteurs ſur le théâtre. Un Drame récité, ſans être accom-

pagné de geſtes ou de ſignes, nous plairoit moins qu'à la ſimple lecture. Le geſte donne un prix au débit, que l'on ne ſçauroit goûter ſans ce vernis qu'il en reçoit; mais leur difficulté eſt en raiſon de leur dégré de perfection. Si vous leur donnez trop de force, ils nous révoltent; ſi vous leur en donnez moins qu'ils n'en doivent avoir, loin d'être utiles, ils affoibliſſent, ils ôtent l'énergie à la penſée. Le Prédicateur qui n'animeroit d'aucun geſte la morale & le dogme qu'il nous annonce, ne toucheroit pas également les cœurs, il ne feroit ſur la plupart des hommes aucune impreſſion : *cet homme*, diroit-on, *eſt peu pénétré de ce qu'il avance; il eſt tout de glace, il n'a aucune vivacité dans le débit; il n'eſt point fait pour perſuader; il ne convaincra perſonne.* Pourquoi raiſonneroit-on ainſi? Parce que le geſte ajoute à l'expreſſion qu'il anime. Il faut donc convenir que le ſigne, accompagné de la parole, eſt un objet ſur lequel on peut & on doit même compter. Cette grande utilité que nous accordons aux ſignes, eſt-elle l'ouvrage de la nature, ou celui de l'éducation, ou bien encore celui de l'habitude journaliere? C'eſt le

point de la queſtion. S'ils étoient le vœu de la nature & ſon ouvrage, ils ſeroient dans tous les hommes, & nous voyons cependant qu'il en eſt peut-être dans les mœurs deſquels ils ne ſont point. On connoît la réponſe de ces peuples à qui un Miſſionnaire prêchoit les vérités de l'Evangile : animé par le zèle qui le conduiſoit, il faiſoit une multitude de geſtes pour donner plus d'énergie à ce qu'il annonçoit. Un des Sauvages, ſurpris de le voir ainſi déclamer en parlant, ſe leva en lui demandant pourquoi il ſe fâchoit, puiſque perſonne ne le contrediſoit. Ce fait prouve que l'habitude nous rend les ſignes beaucoup plus néceſſaires qu'ils ne ſont en eux-mêmes, que nous leur prêtons quelquefois une valeur qu'ils n'ont point. Un homme phlegmatique ne fait preſque point de geſtes en parlant, il ne ſe ſert, pour ainſi dire, d'aucun ſigne. Ennuie-t-il ? Non, s'il parle avec eſprit, & de maniere à intéreſſer ou à inſtruire. Prouve-t-il moins ? Non; ſon ſang froid intéreſſe. Peint-il moins vivement la force des paſſions qui l'agitent ? Non; ſes expreſſions ſont mieux choiſies ; nous les eſti-

mons leur juste valeur, parce que n'étant point fr ppés par les signes, nous ne songeons qu'à elles. Sénéque mourant tranquillement par les ordres du plus cruel des hommes, & entretenant ses disciples du mépris de la vie & de l'immortalité de l'ame, au moment même où il étoit la victime de la tyrannie; Guatimosin, que la barbare avarice des Espagnols avoit étendu sur un lit de feu pour lui faire avouer où étoient ses trésors, & adressant ces mots à un de ses courtisans qui se plaignoit, & *moi suis-je sur un lit de roses?* avoient-ils besoin de signes pour ajouter à leur discours. Ces traits, me dira-t-on, sont eux-mêmes des signes, & par-là vous prouvez ce que vous niez. Ce raisonnement seroit bon, & je mériterois le reproche, si véritablement toute action n'étoit pas un signe; le mouvement des levres d'un homme qui parle en est un; le repos d'un homme qui dort en est également un. Mais ce n'est pas de ces signes dont il s'agit.

Quand même les signes seroient nécessaires pour donner plus de force à nos idées, plus d'ame à nos discours, plus d'énergie à nos expressions, plus

de vivacité à notre débit, & qu'il les rendroit plus propres à fixer l'attention de l'Auditeur, à émouvoir les cœurs, s'ensuivroit-il que, seuls, ils font la même impression? Sont-ils de nature à nous donner cette foule de connoissances si nécessaires à l'homme même agreste & rustique? Sont-ils propres à développer dans nous le germe d'une infinité de vérités, qui seroient totalement ignorées, si nous étions privés de l'usage de l'ouie, conséquemment de la parole? Il nous seroit aisé d'en faire la preuve. Qu'on transporte un Sourd & Muet de naissance à nos Spectacles, à celui où le jeude l'Acteur semble le plus nécessaire, où il soit le mieux appliqué, au Théâtre François? Dans ces morceaux où le sentiment & la passion sont peints avec tant de vérité, que retiendra mon Sourd & Muet d'un pareil spectacle? Si ce n'est quelque émotion de l'ame, quelque sensation d'attendrissement & de plaisir, quelquefois de douleur, mais sans sçavoir au juste ce qui peut l'occasionner; quel en est le sujet. Sentira-t-il la beauté du rêve d'Athalie; la force & la vérité de la derniere Scene de Mérope; l'horreur du dénouement de Ro-

dogune & de ſes imprécations ? Non, le ſublime de ces morceaux qui brillent de toutes parts dans les chefs-d'œuvres des plus beaux génies, eſt perdu pour lui; le jeu de l'acteur eſt une ſuite de ſignes expreſſifs & naturels, qui augmentent, à la vérité, la force de l'expreſſion, mais qui n'y ſuppléent point.

Nous ſont-ils naturels, peuvent-ils être pour nous comme une langue qui puiſſe nous ſuffire ? Pouvons-nous, avec leur ſecours, énoncer le grand nombre de nos idées, peindre la multitude de nos penſées, développer en nous l'entendement, porter la lumiere dans les eſprits, adoucir les mœurs, détruire les préjugés. Si cela étoit, pourquoi ces Peuples qui n'ont qu'une langue extrêmement pauvre, dénuée d'expreſſions, & ſe bornant peut-être au cri de la douleur & du plaiſir, & au ſimple beſoin phyſique, pourquoi vivent-ils depuis tant de ſiécles dans une ſi grande ignorance, preſque ſans loi & ſans aucune commodité de la vie ? Malheureuſement preſque ſemblables aux animaux, auxquels il diſputent leur proie, ils n'en paroiſſent différer qu'à l'extérieur. Pourquoi leur raiſon eſt-elle ſi obſcurcie, ſi

ténébreuſe? Pourquoi ce flambleau céleſte, cette divine émanation du Tout-puiſſant, eſt-il comme éteint chez eux? Leur ame n'eſt pas d'une autre nature que la nôtre. Créés comme nous, ils portent glorieuſement l'image de la Divinité empreinte dans leurs traits, & principalement dans les perfections de leur ame. Pourquoi l'écoulement des ſiécles n'a-t-il pas produit dans la partie du monde qu'ils habitent, les mêmes effets qu'il a développés dans celle où nous vivons? Sortis tous de la même ſouche, nous avions tous les mêmes diſpoſitions, nos ames ne différoient point en facultés; ils ont été, ainſi que nous, les témoins de la maniere de vivre de nos premiers peres; pourquoi donc ſont-ils reſtés depuis ce temps dans une ignorance ſi profonde, tandis que peu-à-peu nous nous ſommes policés, que de moment à autre nous avons faits des découvertes? Semblables à ces inſectes étonnans, deſtinés par le Tout-puiſſant à vivre en ſociété ſous des loix communes, qui concouruſſent au bon ordre, par la ſageſſe du Roi qui eſt à la tête; ces Peuples dont nous parlons, vivent en rempliſſant, pour ainſi

dire la tâche prefcrite, & nul ne cherche à perfectionner, à améliorer. A quoi attribuerons-nous cette différence énorme qui les éloigne tant de nos mœurs? Ce ne peut être qu'à la pauvreté de leur langue. Mais d'où vient que des hommes qui n'ont rien de plus cher que le bonheur, rien de plus gracieux que la douce confolation de fe communiquer toutes leurs idées, de perfectionner leurs connoiffances, en éclairant leur efprit; d'où vient, dis-je, que leur langue, dans fa pauvreté, ne leur étant prefque d'aucun fecours, n'ont-ils pas recours aux fignes naturels à l'homme? Ils ne pouvoient leur manquer; ils font auffi diverfifiés que la parole, & à leur aide, ces peuples pouvoient, comme avec elle, peindre la penfée, la communiquer & la recevoir des autres. Je vais plus loin, & je dis que naturellement les fignes auroient dûs fe trouver parmi eux; il femble en effet qu'il foit plus aifé de faire des fignes, que de compofer une langue de mots, qu'il faut moins de combinaifons, moins d'efforts; cependant l'expérience y eft contraire. Ne voit-on pas les Miffionnaires s'inftruire avec beaucoup de pei-

nes des langues des pays où ils ſe deſtinent à annoncer les vérités de notre Religion ſainte; ils auroient bien plutôt fait d'écouter la nature, d'apprendre d'elle les ſignes, & de les faire ſervir à la réuſſite de leur entrepriſe; d'autant mieux que la prononciation défigure ſouvent le diſcours, & l'empêche d'être compris facilement. Ils ſentent donc qu'avec les ſignes ils ne ſeroient point entendus. La même raiſon ſubſiſte pour ces barbares, & par rapport à nous, ſans la parole notre ame eût été comme une terre qui, n'étant point cultivée, ne produiroit que des ronces & des épines; les connoiſſances de l'eſprit de l'homme ne ſe ſeroient pas perfectionnées; ſes idées ſont comme le diamant, elles ne ſe poliſſent qu'à la longue; notre eſprit ne ſe cultive, nos cœurs ne ſe rectifient, nos mœurs ne s'adouciſſent que par l'uſage de la parole; les ſignes ne peuvent y ſuppléer; ils ne ſont donc pas plus naturels que la parole.

Le penchant naturel que les Sourds & Muets ont à s'exprimer par ſignes, ne prouve pas que cette voie ſoit la meilleure pour leur éducation; pour

cela, il faudroit qu'ils leur fussent naturels, qu'ils n'y eussent point été accoutumés par les personnes avec lesquelles ils vivent; c'est à cette habitude qu'il faut remonter, pour nous décider dans ce choix. Si leurs parens leur eussent appris à demander, par de courtes expressions, les besoins physiques qu'ils demandent par les signes, nous aurions conclus, avec autant de raison, que la parole leur étoit aussi naturelle que les signes. Ainsi donc on ne peut tirer aucune preuve de ce penchant, puisqu'il n'est que l'effet de l'éducation, & non de la nature, l'un n'étoit pas plus impossible que l'autre; les parens auroient pu faire ce que nous faisons; mais ils n'en avoient ni la connoissance, ni la volonté. Les connoissances que les Sourds & Muets ont acquis par la voie des signes, sont extrêmement bornées; elles ne s'étendent qu'aux choses physiques; on n'en voit aucun qui, lorsqu'il nous est confié, ait la moindre idée ni de Dieu, ni de l'ame. S'ils sçavent les signes des besoins corporels, ce n'est que parce que l'on leur a fait voir le rapports qui est entre le signe & la chose: si de même on leur eût fait connoître

le rapport de la parole & du besoin, ils auroient eu les mêmes idées ; il étoit conséquemment indifférent de commencer ces premiers momens de l'éducation par l'une ou l'autre voie. Les signes ne sont donc pas plus le vœu de la nature, que l'usage de la parole ? Ils ne sont donc pas naturels, mais seulement l'effet de l'habitude. Dans la suite de leur éducation, l'une & l'autre voie souffre, à la vérité, des difficultés, est sujette à des inconvéniens ; mais le systême de la parole, qui paroît le moins aisé, le moins propre à leur avancement, est cependant, comme nous le ferons voir, celui qu'il faut admettre.

Les signes, dit-on, sont les seuls moyens de leur développer le jugement, de leur faire naître des idées, de leur apprendre leur devoir envers Dieu, envers les autres, envers eux-mêmes ; parce qu'ils portent avec eux la signification des choses qu'ils énoncent, au lieu que la parole ne la donne point. Le but que l'on doit se proposer dans leur éducation, est, sans contredit, la lumiere de leur esprit, ce qui ne peut arriver que par la connoissance que l'on leur donne des choses qu'on leur

apprend; delà il s'enſuit que, comme la parole ne donne point la connoiſſance de la choſe, mais ſeulement l'expreſſion qui la dénomme, & que les ſignes, au contraire, donnent l'intelligence des mots dont on ſe ſert; il eſt abſolument néceſſaire de ſe conduire par cette voie, & non point par la parole. Vos Sourds & Muets répéteront, ajoutent-ils dans le ſyſtême de la parole, les mêmes prononciations que les autres hommes, avec cette différence qu'ils n'y attacheront aucune idée; ce ſera alors une eſpece d'automate, au lieu que, conduits par les ſignes, ils ſentiront auſſitôt la liaiſon qui exiſte entre le ſigne & l'objet repréſenté. Pour qu'ils puiſſent comprendre le ſens de ce qu'ils énoncent, il faudroit qu'ils s'entendiſſent, & qu'ils entendiſſent les autres, ce qui ne peut être, vu la privation de l'organe de l'ouie; les yeux leur ſuffiſent pour juger des ſignes; ils les comprennent facilement, parce qu'ils ſentent la force qu'ils ont, & qu'ils peignent l'objet tel qu'il eſt : ce ſont pour eux comme des tableaux qui leur montrent l'objet ſous le vrai point de vue, de maniere que les choſes ſe gravent dans leur eſprit,

les attachent, frappent leur imagination, exercent les facultés de leur ame : c'eſt un flambeau qui les éclaire, avec le ſecours duquel ils étendent leurs connoiſſances ; ils peuvent, à l'aide des lumieres que les ſignes leur procurent, converſer, cauſer, raiſonner des matieres ſur leſquelles on les exerce ; c'eſt la langue qu'ils entendent, qu'ils font entendre aux autres, dans laquelle ils rendent leurs idées, leurs expreſſions ; c'eſt à la variation des ſignes qu'ils attachent des idées différentes, au lieu qu'à la variation des expreſſions de la parole, ils ne peuvent en attacher, parce qu'ils ne s'entendent point parler, ils ſont comme s'ils ne ſe parloient pas ; nous ne ſçavons que nous ne diſons en parlant que ce qu'il faut dire, que parce que nous nous entendons prononcer ; ſans cela, nous ſerions ſouvent dans le cas de dire tout ce que nous ne voudrions pas ; il nous arriveroit de tenir des propos ſans ſuite, de coudre des mots diſparates les uns aux autres, de ne prononcer que des ſyllabes entrecoupées, & qui ne formeroient aucun ſon. Telle eſt la ſituation des Sourds & Muets ; ils ne s'entendent point, ils ne

ſçavent point ce qu'ils diſent; les ſons pour eux doivent être regardés comme les articulations d'une langue qui nous ſeroit étrangere : nous entendrions bien parler; mais notre eſprit n'en ſeroit pas plus éclairé, par la raiſon que nous ignorerions le ſens des mots prononcés & articulés. Leur état de ſurdité emporte néceſſairement l'inutilité de la parole & la néceſſité des ſignes; ainſi on en conclura qu'ils n'auront qu'une connoiſſance des mots, & non du ſens des mots, en s'attachant dans leur éducation à la formation de la parole; qu'au contraire, en s'attachant aux ſignes, ils ſçauront, ils comprendront ce que l'on leur veut apprendre, que dans le premier cas, c'eſt s'éloigner de la nature, que dans le ſecond, au contraire, c'eſt s'en approcher & marcher par la route qu'elle nous preſcrit.

A ces objections, que l'on peut faire contre le ſyſtême qui dirige l'éducation des Sourds & Muets par la voie de la parole, nous allons tâcher de répondre, en démontrant d'abord que les ſignes ne ſont pas plus propres à donner une idée vraie des choſes que la parole; qu'ils doivent également atta-

cher à l'une & aux autres, des idées conformes à ce qui leur eſt expliqué & enſeigné ; que l'intelligence des mots n'eſt pas plus difficile à acquérir que celle des ſignes. Enſuite nous prouverons qu'ils doivent ſentir la liaiſon des mots, qui font un ſens, comme ils peuvent comprendre celle des ſignes, qui en font une entre eux ; delà nous conclurons qu'ils pourront également raiſonner, cauſer, s'entretenir par la voie de la parole comme par celle des ſignes, quoiqu'ils n'entendent pas le bruit de l'air frappé par les organes de la voix ; que les expreſſions, dont nous nous ſervons, ne ſeront point pour eux comme celles d'une langue étrangere par rapport à nous ; que les différentes expreſſions, dont nous faiſons uſage, leur donneront différentes idées, comme la différence des ſignes peut leur en donner ; que nous ne nous éloignons pas davantage de la nature, en ſuivant cette éducation, par la parole que par les ſignes, puiſque les difficultés d'une méthode ſont celles de l'autre.

Croire que les ſignes ſoient plus propres à donner des idées des choſes que la parole, ce ſeroit admettre que Dieu,

qui nous a donné la premiere, nous auroit fait une bien moindre grace, qu'en nous donnant les ſignes; ce ſeroit condamner le Tout-puiſſant lui-même, qui, lorſqu'il voulut manifeſter ſa volonté ſainte, ſe ſervit du langage des hommes, & non pas des ſignes. Cependant, Auteur de l'un & de l'autre, pourquoi & comment ne ſe fût-il pas ſervi de ce qu'il y avoit de plus noble, de plus expreſſif & de préférable ? Ce ſeroit condamner tous les Peuples qui, d'un conſentement unanime, ſe ſont continuellement & toujours attachés à cet organe, pour le commerce qu'ils ont entre eux; ce ſeroit renverſer toutes les idées reçues. Avancer un tel paradoxe, n'eſt-ce pas ſe faire illuſion ? Si toutes les choſes étoient phyſiques, matérielles, ſenſibles & préſentes, peut-être les ſignes pourroient-ils être à l'égal de la parole ? Réduiſons-les à leur juſte valeur. Dans les beſoins naturels ils peuvent peindre les idées ſenſibles, l'amour & la colere, en un mot, les paſſions & leurs effets : ſortis de cette ſphere bornée, quelles ſeront leurs fonctions, ſi vous les admettez pour exprimer le moral, le paſſé & l'avenir ? Pour l'expreſſion

preſſion d'une ſeule parole, il vous faudra une périphraſe de ſignes ; & peut-on regarder, comme richeſſe d'une langue, la néceſſité de recourir ſans ceſſe à des circonlocutions, pour ſuppléer à la dénomination ſimple d'une choſe ? Les divers ſens dans leſquels ils peuvent être pris, ne ſeront-ils pas toujours un obſtacle capable d'arrêter, de faire changer de marche ? Prenons pour exemple un de ces mots abſtraits, & dont la connoiſſance de la choſe qu'il détermine eſt eſſentielle. *Dieu* : par la parole, nous faiſons entendre aiſément que c'eſt l'Être par excellence, qui a fait toutes choſes, & qui réunit toutes les perfections. Par les ſignes, nous montrerons le Ciel, lieu que le Tout-puiſſant habite. Nous décrirons que tout ce que nous voyons ſort de ſes mains. Qui peut aſſurer que le Sourd & Muet ne prend pas le firmament pour Dieu même, qu'il ne lui adreſſera pas ſes prieres, comme au Dieu que l'on cherche à lui faire connoître, qu'il ne lui attribuera pas toutes les perfections de l'Éternel ? Mais, me dira-t-on, on lui apprendra par ſignes que ce n'eſt pas le firmament qu'il voit, qui eſt Dieu, mais que c'eſt Dieu qui l'a fait. Qui l'em-

pêchera de croire que c'eſt un autre ciel au-deſſus de celui qui frappe ſa vue, bien plus beau, qui lui eſt caché par celui qui eſt devant ſes yeux? Avec le ſecours de la parole, il apprendra que ce n'eſt ni le ciel qu'il voit, ni celui qu'il ne voit pas; il ſçaura ce que c'eſt que Dieu; c'eſt-à-dire, il ſçaura tout ce qu'il n'eſt pas, ſans ſçavoir ce qu'il eſt. Il ne le confondra ni avec le firmament qu'il voit, ni avec la terre qu'il habite, ni avec aucun autre être; il ſera au niveau de tous les hommes. On ſent, on aime, on deſire ſon exiſtence, ſes perfections; mais on n'en eſt pas plus inſtruit pour cela; on n'en comprend pas davantage ſa nature & ſa maniere d'être. Les ſignes, me répondra-t-on, joints les uns aux autres, forment des ſens complets; leur enchaînement leur prête un mutuel ſecours, & empêche qu'ils ne ſoient confondus avec d'autres objets; ils expliquent ainſi leur nature & leur propriété. La même raiſon qui me fera convenir de la vérité de ce principe, forcera auſſi nos adverſaires à convenir qu'il en ſera de même de la parole. Un mot iſolé n'aura aucun ſens, ne ſera pour nos Eleves d'aucune utilité;

mais joint avec d'autres, il leur donnera un ſens fixe & précis, qui empêchera les Eleves de les confondre avec toute autre choſe. C'eſt donc de l'enſemble des mots, comme des ſignes, que dépend le développement du jugement & de l'intellect, & non pas du ſigne en tant que ſigne, & de la parole en tant que parole; ce n'eſt donc pas de leur nature; l'un n'eſt donc pas plus propre que l'autre à faire diſtinguer l'objet qu'ils déterminent. Il n'eſt donc pas vrai que les ſignes ſoient plus propres à donner des idées claires des choſes, que la parole; ainſi l'un & l'autre ſont donc au moins de niveau.

Nous allons plus loin; nous avançons que le ſens des choſes n'eſt pas plus difficile à acquérir par la parole que par les ſignes. Qu'eſt-ce que la parole, par rapport aux Sourds & Muets? Sont-ce des ſons modifiés? Non, ce ſont des caracteres que les lettres prennent dans les traits du viſage de l'homme qui parle. C'eſt d'après cette idée qu'il faut raiſonner. Ainſi elle n'eſt pour eux qu'une eſpece d'écriture, & perſonne ne nie qu'ils ne puiſſent parvenir à écrire & à connoître ce qui eſt écrit. Ainſi la

conversation de deux personnes, dont l'une est sourde & muette, & l'autre pas, n'est qu'une lecture & une écriture continuelle. Cette vérité, toute certaine qu'elle est, pourroit peut-être avoir besoin de quelques explications. Il est aisé de la donner. Chaque lettre dans l'écriture se différencie entr'elles par son caractere. Un *a* n'est point de la même forme qu'un *e*, & ainsi des autres voyelles; il en est de même dans la prononciation, celle d'un *a* differe de celle d'un *e*; on peut en faire l'expérience par soi-même, en examinant, avec beaucoup d'attention, la prononciation de l'une & l'autre lettre, articulées devant son miroir. La même différence subsiste pour les consonnes; ainsi la parole est également tributaire de la vue & de l'ouie. Tombant donc dans la classe des choses visibles, elle est tout aussi commode que les signes. A la vérité, si elle n'étoit susceptible que de donner des sons, & non des caracteres, alors elle ne pourroit être à nos Eleves d'aucune utilité, par la raison qu'ils n'en seroient point, & qu'ils ne pourroient point en être informés; conséquemment qu'ils n'en auroient jamais aucune connois-

ſance; mais nous ſommes bien éloignés de la regarder comme telle, puiſqu'elle eſt véritablement, par rapport aux yeux, une écriture ſenſible, palpable, même au toucher. Suſceptible d'être vue comme les ſignes, elle eſt d'une reſſource égale, elle peut également donner des idées des choſes; car on ne préfere les ſignes, que parce que ſoumis à la vue ils lui appartiennent. On peut donc, pour inſtruire les Sourds & Muets, ſe ſervir de la parole, puiſqu'elle-même eſt du reſſort des yeux. Elle eſt elle-même un ſigne, & ce ſens exprimé par la parole ne ſera pas plus éloigné de la nature de la choſe prononcée, articulée, que par le ſigne. Puiſque pour faire comprendre les Sourds & Muets vous avez beſoin de joindre les ſignes enſemble pour les expliquer, de même par la parole vous aurez recours à d'autres expreſſions, qui ſe prêteront un mutuel ſecours. Par exemple, nous voulons faire comprendre à nos Eleves que le mot *aimant* eſt un participe, qu'il tient du verbe & du nom; nous avons d'abord beſoin du ſigne comme racine, qui eſt *aimer*, enſuite du ſigne qui faſſe connoître qu'il participe à ces deux ob-

jets, le nom & le verbe, & de celui qui désigne le temps présent où l'on aime: dans le système de la parole, je leur fais lire sur mes levres qu'*aimant* est une modification d'*aimer*, qu'il est nom, en ce sens qu'il se décline ; je leur en donne un exemple, *Dieu aimant*, *&c.* qu'il tient du verbe, parce qu'il est un temps compris dans la conjugaison des verbes. Je leur en donne de même l'exemple.

INFINITIF.

PRÉSENT, *aimer.*
PARFAIT, *avoir aimé.*
FUTUR, *qu'il aimera*, ou *qu'il aura aimé.*
PARTICIPE PRÉSENT, *aimant*, *&c.*

Qui ne sent pas que nos Eleves seront tout ainsi instruits par l'une de ces deux voies que nous voudrons choisir? Donc la parole est aussi propre à expliquer la nature des choses que l'on veut leur enseigner, que les signes; donc elle n'est pas moins convenable à leur ininfirmité, que les signes; donc en les mettant de niveau, nous ne faisons que leur rendre ce qui leur appartient.

D'après ce que nous venons d'avancer, il est certain qu'ils sentiront égale-

ment le ſens des phraſes formées par les paroles comme par les ſignes. Pour ſentir le ſens renfermé, contenu dans une phraſe, quelle qu'elle ſoit; c'eſt-à-dire, dans quelque langue qu'elle ſoit énoncée, il faut connoître le ſens de chaque expreſſion qui la compoſe; & qui peut procurer ces lumieres? C'eſt l'habitude, l'uſage & l'explication des mots. Une fois parvenu à ce point de perfection, l'ouvrage eſt fort avancé; le ſens de ce que l'on énonce eſt compris. Les Sourds & Muets, ayant acquis ces connoiſſances, ſont alors dans le cas de juger ſi le ſens eſt achevé, ou s'il exige encore quelque choſe. La différence de l'expreſſion ne change rien de ce qu'ils connoiſſent, dès qu'ils ont acquis la connoiſſance de chaque expreſſion propre à déterminer la force des idées qu'elles énoncent. C'eſt comme ſi on parloit Hébreux, Syriaque, Latin, &c. à un homme qui ſçauroit toutes ces langues; il comprendroit ce qu'on lui diroit. C'eſt donc l'enſemble de la connoiſſance de la relation que chaque expreſſion a avec les choſes qu'elle déſigne, d'où naît le jugement que nous portons de la force des idées

jointes enſemble, de quelque maniere qu'elles ſoient exprimées, repréſentées, que nous voyons ſi le ſens eſt complet, ou s'il deſire autre choſe.

Nous pouvons donc aſſurer qu'ils pourront cauſer, s'entretenir, raiſonner, juger par la voie de la parole, comme par celle des ſignes. Pour ces opérations de l'eſprit que faut-il ? Des idées, & la faculté de les mettre au jour. Pour les idées, leur origine ne dépendant pas la plupart du temps des Maîtres qui inſtruiſent, elles doivent leur naiſſance à mille circonſtances qui naiſſent à chaque inſtant, & qui nous font réfléchir aux lectures qui nous occupent, aux diſcours que nous entendons, aux actions que nous faiſons, & que nous voyons faire. Les organes plus ou moins délicats, une complexion plus ou moins forte ; l'arrangement des fibres du cerveau, la conſtitution du tempérament, la maniere de vivre, tout cela contribue beaucoup à l'éclairciſſement, ou aux ténébres des idées ; & aucune de ces cauſes ne dépend, ni du Maître, ni de l'Eleve. Dieu a mis une telle liaiſon entre notre corps & notre ame, qu'ils ſont dans une mutuelle dé-

pendance l'un de l'autre. Ils influent ſur eux-mêmes d'une maniere toute particuliere. C'eſt ce que l'expérience démontre tous les jours. Deux hommes également bien nourris, dans un embonpoint qui dénote le meilleur ordre, le plus exact équilibre dans les humeurs, la meilleure conſtitution; nourris des alimens de même nature, vivans tous deux dans la même aiſance, en un mot, ſemblables pour le phyſique autant qu'ils le peuvent être, ſont cependant bien différens au moral: l'un aura une imagination brillante, tandis que l'autre en ſera preſque totalement privé. Celui-ci jouira de la mémoire la plus heureuſe, & l'autre, au contraire, n'en aura aucune: le premier joindra au jugement ſolide le talent heureux de la facilité de concevoir, de prévoir les événemens, tandis que l'autre ſçaura à peine diſtinguer les objets, & ſera privé des connoiſſances même les plus communes. Leur éducation aura été ſemblable. L'homme en ſanté, l'homme malade penſent différemment; les idées ne ſont plus les mêmes. La même opération, celle du trépan, a quelquefois occaſionné la perte de la raiſon, quel-

quefois auſſi elle l'a rendu à ceux qui l'avoient perdue ; tel ne ſe développe qu'à trente ans, tandis que l'autre eſt un homme fait avant l'âge où l'on commence d'ordinaire à ſe connoître. La naiſſance des idées eſt donc indépendante en quelque ſorte du travail du Maître. Il ne faut donc plus que la faculté de les rendre : or cette faculté conſiſte à les faire paſſer dans l'eſprit des autres, par une voie quelconque. Si c'eſt par les ſignes, dès que les Eleves en ſçauront aſſez pour peindre les images des idées qu'ils auront formées au-dedans d'eux, ils ſe ſerviront de cette voie pour les faire connoître aux autres. Ils ſeront entendus, ſi ceux pour qui ils les font les comprennent, ſont au fait des mêmes ſignes. Ils en agiront de même par la parole, s'ils ſçavent l'expreſſion qui convient pour exprimer telles & telles idées, telles & telles ſenſations ; ils s'en ſerviront de même, une fois connue, la maniere de les faire paſſer au dehors, de les recevoir des autres ; il n'exiſte plus de difficulté pour la converſation ; il n'en ſubſiſte pas d'avantage pour le raiſonnement. Pour raiſonner, en effet, il faut concevoir l'enchaînement des

idées, les combiner entre elles, en tirer des conséquences; dès le moment qu'ils en auront formé, qu'ils auront une voie pour les fixer dans leur esprit, pour les peindre au dehors, ils pourront porter des jugemens, & raisonner sur les matieres qu'ils connoîtront, quelle que soit la maniere dont ils se servent, la voie dont ils feront usage, soit que ce soit celle des signes, soit que ce soit celle de la parole.

En vain, pour combattre notre façon de penser sur le Systême d'Éducation par la parole, dira-t-on que la parole ne peut & ne doit pas affecter les Sourds & Muets, puisqu'elle n'est autre chose que l'emploi des sons formés par l'air, frappé diversement par les organes qui les modifient; que, privés de l'usage de l'ouie, la parole seroit pour eux ce que seroit pour nous une langue étrangere. Aux raisons que nous avons déja données; sçavoir, que la parole ne doit point être regardée comme son pour les Sourds & Muets, mais comme écriture, tant dans les Muets qui parlent, que dans ceux qui leur énoncent leurs idées; nous ajoutons que ce n'est pas l'organe qui nous fait entendre,

qui dirige notre langue & les autres organes de la voix, mais l'intention que nous avons d'exprimer nos idées; c'eſt ce que l'expérience nous montre tous les jours. Nous voyons des perſonnes extrêmement ſourdes, cauſer, parler avec beaucoup de bon ſens; quoique privées totalement de l'organe de l'ouie, qu'on ne diſe pas que ces Sourds ont acquis cet uſage dans le temps où ils pouvoient entendre, qu'en ayant formé l'habitude, ils agiſſent par une ſuite de cette habitude. Je réponds que l'on ne peut rien conclure contre l'uſage de la parole pour nos Muets, par la raiſon que formés inſenſiblement, & par dégrés à la parole, ils s'accoutumeront à la poſition des organes, pour la prononciation de chaque lettre, de chaque ſyllabe; ils ſentiront donc cette poſition, & c'eſt d'elle que dépend leur connoiſſance de la prononciation. Ainſi les Sourds & Muets ont la perception de ce qu'ils diſent, non comme rendans des ſons, mais comme affectans telle ou telle poſition des organes; le dégré de ſouffle, l'ouverture de la bouche, la diſpoſition de la langue, l'air aſpiré avec plus ou moins de force, les levres plus

ou moins ſerrées, ſont des mouvemens phyſiques, qui ſont ſuffiſans pour leur faire connoître qu'ils parlent, & qu'ils parlent juſte; donc la parole peut leur devenir tout auſſi facile que les ſignes; elle n'eſt donc point pour eux comme une langue étrangere, mais comme une écriture dont ils peuvent connoître la force, l'expreſſion, & le rapport quelle a avec leurs idées; donc on ne s'éloigne pas plus de la nature en leur rendant la parole, en les formant par ſon moyen, que par les ſignes; donc l'une & l'autre voie ſont convenables, quoiqu'avec des avantages inégaux, & peuvent conduire au même but; c'eſt-à-dire, au développement de l'eſprit, à la facilité d'un entretien mutuel entre eux, comme avec les autres hommes.

Il n'y a pas plus de difficulté à croire que les paroles différentes donnent des idées différentes, que les ſignes en donnent, puiſque, comme nous l'avons remarqué, elles ont, ainſi que les ſignes, des caracteres qui leur ſont propres; les uns & les autres ſont de nature à ſe faire diſtinguer par eux-mêmes dans l'expreſſion variée des divers objets; ils ont beſoin, pour ſe faire comprendre,

de ſe ſecourir mutuellement ; ils peuvent l'un & l'autre être repetés ſans être entendus. Puiſque les ſignes, comme la parole, requierent du ſecours pour être compris , ainſi les difficultés des uns ſont celles des autres ; les raiſons qui combattent pour les ſignes , militent pour la parole , & réciproquement. Delà, j'en conclus qu'il eſt auſſi poſſible de former leur eſprit aux connoiſſances par une voie, comme par l'autre ; que l'habitude qu'ils en contractent, fait la facilité de leur inſtruction , quelque marche qu'on leur faſſe ſuivre.

Nous avons ſemblé juſqu'ici mettre les ſignes au même rang que la parole, & leur accorder le même uſage & la même efficacité ; cependant la voie de l'inſtruction par la parole, nous paroît préférable, à bien des égards. Les raiſons ſur leſquelles nous nous fondons, ſont la difficulté & la complication des principes que ſuppoſe la connoiſſance des ſignes ; l'étude à laquelle le Maître ſera obligé de ſe livrer avant de rien commencer dans cette carriere , eſt un nouvel obſtacle. Quel ſera l'homme aſſez ami de l'humanité, pour dévorer les dégoûts inſéparables de l'étude de la lan-

gue des ſignes? Ne ſera-t-il point effrayé de ſe voir obligé d'approfondir un ouvrage auſſi long que le ſeroit le Dictionnaire des Signes, s'il en exiſtoit un ; & ſans ce Dictionnaire, qu'on n'a point encore, on ne peut faire aucun pas dans cette carriere ; il faudra autant de juſteſſe dans les ſignes, qu'il y en a dans le ſens des mots & de leur modification. Qui pourra ſe flatter d'avoir aſſez de génie, pour ne point augmenter ou diminuer la force des ſignes décrits dans ce Dictionnaire, pour reſter dans le juſte milieu qui exprime le ſens ſans aucun changement ; de ſe tenir dans les bornes étroites de leur juſte valeur, d'appliquer poſitivement aux ſignes les variations qui déſignent les juſtes modifications des mots? L'étude qui ſera néceſſaire pour un ſemblable exercice, exige une tournure, une trempe d'eſprit que tout le monde n'a point. Les hommes ne ſe refuſeront-ils point à une méthode auſſi compliquée & auſſi longue ; par une ſuite néceſſaire de ſa longueur, de ſa multiplicité de principes, elle ſera moins facile à être ſaiſie, à être retenue. Les difficultés qui naîtront de cette méthode, ſeront d'autant plus réelles, que

les ſignes que l'on employera pour les idées métaphyſiques & abſtraites, ſeront pris dans un ſens par les uns, & dans un autre par d'autres; ils y feront peu-à-peu des changemens, & bientôt ce ne ſera plus la même méthode, mais diverſifiée d'après la maniere de voir, de ſentir, de juger de chaque Inſtituteur; & ſi tous ces changemens contribuent à ſimplifier l'inſtruction par ſignes, ce ne pourra être qu'à la ſuite d'un grand nombre d'années; il y a même lieu de craindre qu'ils ne deviennent très-embrouillés, ſi tout le monde s'ingere d'y faire des changemens; mais auſſi n'eſt-il point à craindre qu'on veuille difficilement s'aſtreindre à ſuivre pas à pas la route déja tracée.

De la part des Eleves, il n'y aura pas moins d'inconvéniens, & d'abord ils ne ſeront pas dans le cas d'être entendus de tout le monde. Perſonne ne doute que les ſignes ſoient fort ſignificatifs dans les choſes phyſiques, & dans celles qui y ont un rapport immédiat, & qu'un Sourd & Muet ne ſera jamais embarraſſé à demander, par cette voie, ſes beſoins, & à exprimer ſes volon-

tés, à entendre l'expreſſion des mêmes beſoins de la part des autres; qu'il ne ſera pas plus difficile d'exprimer & de comprendre les paſſions & leurs effets, parce qu'elles ſe caractériſent toutes ſous des points de vue phyſiques; c'eſt pourquoi il eſt clair que quiconque ſe trouvera tranſporté dans un pays dont la langue lui ſera parfaitement inconnue, pourroit entendre & être entendu, relativement à ce qui eſt renfermé dans ce genre; on ſuivra alors la voix de la nature, qui ne nous en a donné l'uſage que pour cela. Sortez delà pour entrer dans les choſes métaphyſiques & morales, vous y trouverez des difficultés ſans nombre, puiſque c'eſt le rapport du ſigne avec la nature de la choſe qu'il exprime, qu'il faudra faire entendre au Sourd & Muet, & qu'il faudra qu'il faſſe comprendre aux autres pour être entendu; il ne ſuffit pas qu'il s'entende lui-même & qu'il ſoit compris de ceux avec leſquels il a étudié, il faut qu'il ſe faſſe comprendre de tous les hommes, autrement il ne pourroit être mis hors de ſa ſociété ordinaire. Le voici dans un monde nouveau où il ne peut plus ni entendre, ni être entendu; il eſt donc, pour

ainſi dire, dans le même état où il étoit avant ſon éducation. Les parens ſeront toujours obligés d'avoir une plume ou un crayon à la main, pour écrire leur penſée. Que de circonſtances dans la vie, qui font rejetter cette incommodité ! Il faut, ou qu'ils ſouffrent cet inconvénient, ou qu'ils ſoient privés de leurs enfans, où bien encore qu'ils aillent eux-mêmes être les diſciples du Maître qui les éleve, & qu'ils en apprennent cette langue de ſignes. Le ſyſtême de la parole n'eſt pas ſujet au même inconvénient; il n'y a qu'à prononcer lentement pour être entendu; & ſi la réponſe des Muets n'eſt pas compriſe la premiere fois, elle le ſera une ſeconde; d'ailleurs, on ſuppléera bien plutôt au ſens de la parole, qu'à celui des ſignes, par l'habitude que nous avons de la premiere, & le peu de connoiſſance que nous avons des autres.

Quoi qu'il en ſoit de toutes ces réflexions que nous ſoumettons au jugement des perſonnes éclairées, & qui ſemblent prouver l'excellence de la parole, & ſa ſupériorité ſur les ſignes, nous pouvons aſſurer, dans la plus grande vérité, que notre intention n'a

jamais été de vouloir diminuer le mérite du travail de ceux qui s'appliquent à cette éducation par la voie des ſignes; mais ſeulement de nous diſculper de ce que nous ne ſuivions point la route qu'ils nous ont tracés, en tâchant de faire voir les raiſons qui nous en ont écartés. Ce n'eſt point pour les blâmer dans leurs vues bienfaiſantes, mais ſeulement pour nous juſtifier que nous avons ainſi montré les difficultés de l'uſage des ſignes. Il étoit néceſſaire d'en faire voir les inconvéniens, puiſque nous ne les embraſſions point. Nous ſerons toujours portés à publier, avec le plus grand plaiſir, les talens des hommes généreux qui paſſent leur temps à un emploi ſi utile. Eſt-il quelqu'un qui s'y conſacre avec plus de nobleſſe & de grandeur d'ame, que le reſpectable M. l'Abbé *de Lépée?* Qui ne rendra pas toute la juſtice dûe à ce grand homme? Il mérite, à tous égards, l'eſtime & la reconnoiſſance de ſon ſiécle & de la poſtérité. Pour peu qu'on y faſſe attention, on verra avec étonnement combien il lui a fallu de temps, de peines & de travaux pour ſe faire un ſyſtême auſſi beau, auſſi méthodique que le ſien; de quelle conſ-

tante application il a fait uſage pour trouver des ſignes comme racines, comme dérivés, comme modifiés. D'après la théorie des expreſſions qui renferme ces différentes claſſes de mots, il lui a fallu des ſignes généraux, particuliers, abſtraits & communs pour ces genres de mots, des déclinaiſons, des conjugaiſons dans les ſignes, comme nous en avons dans les langues. Par cette langue de ſignes, il a trouvé l'art de peindre toutes les idées, toutes les penſées, toutes les ſenſations. Il les a rendu ſuſceptibles d'autant de combinaiſons & de variations, que les langues dont nous nous ſervons habituellement pour peindre toutes les choſes, ſoit dans le moral, ſoit dans le phyſique. Les idées abſtraites, comme celles que nous formons par le ſecours des ſens, tout eſt du reſſort de la langue des ſignes. Pour créer une langue qui paroît à un ſi haut dégré de perfection, il a fallu la réflexion la plus profonde, le jugement le plus ſain, l'imagination la plus vive, unis à la connoiſſance la plus parfaite de la Grammaire. Il étoit réſervé à un génie auſſi vaſte que le ſien, d'inventer une langue de ſignes qui pût ſuppléer à l'uſage de la parole,

ſtre prompte dans ſon exécution, claire dans ſes principes, ſans trop de difficulté dans ſes opérations. Voilà ce que M. l'Abbé *de Lépée* a exécuté avec l'applaudiſſement général, & le plus mérité. Quelque belle que ſoit ſa méthode, nous ne la ſuivons cependant point, fondés ſur ce que nous croyons nos principes moins compliqués, plus faciles à être ſaiſis & à être expliqués, beaucoup moins multipliés que ceux des ſignes; perſuadés d'ailleurs que notre méthode, dans ſes effets, produit au moins autant d'avantages.



SYSTÊME

Sur l'Éducation des Sourds & Muets, par la voie de la Parole.

POUR ſentir la néceſſité de notre ſyſtême, par rapport à l'éducation des Sourds & Muets, qui nous fait préférer la voie de la parole aux ſignes, il faut avoir préſente devant les yeux leur infirmité, qui doit être la meſure de nos efforts pour les en guérir. Il faut ſe perſuader que la parole, par rapport à eux, ſoit qu'ils la voient dans les autres, ſoit qu'ils s'en ſervent eux-mêmes, n'eſt autre choſe qu'une écriture mutuelle, formée par des caracteres imprimés ſur les organes de la voix, & faire ici abſtraction des ſons que les autres hommes entendent; autrement il nous ſeroit impoſſible de nous faire comprendre dans le développement de notre méthode. Reprenons tous ces points de vue les uns après les autres.

Quelle autre différence peut-il y avoir entre les Sourds & Muets & nous,

que le défaut de l'ouie, qui entraîne néceſſairement celui de la parole; défaut incurable par malheur pour ces infortunés. D'après l'impoſſibilité reconnue de leur rendre jamais l'uſage de l'organe de l'ouie, il ſembleroit que l'on devroit renoncer entiérement à les voir jouir de celui de la parole; inſtrument merveilleux que Dieu a donné aux hommes pour ſe réunir, & lier un commerce réciproque qui les mît en état de cultiver les Arts & les Sciences. Pour parvenir à ce but, il a fallu que les hommes euſſent un moyen de ſe communiquer réciproquement leurs penſées, & ce moyen, c'eſt la parole. Les Sourds & Muets, par une ſuite de leur organiſation, ſemblent exclus de la jouiſſance de ces avantages. Cependant l'induſtrie eſt venue à leur ſecours. On a découvert une voie qui les conduit à ce but; c'eſt de faire ſuppléer les yeux aux oreilles, & l'expérience démontre que ceux-ci peuvent très-bien remplir les fonctions des autres. Que l'ame ſoit informée de la relation & du rapport des choſes entr'elles, par tels ou tels organes, cela eſt fort indifférent en ſoi-m me, pourvu qu'elle connoiſſe ce

rapport. Elle eſt éclairée, cela ſuffit ; puiſqu'elle peut, d'après cette connoiſſance, & raiſonner & juger. Il n'eſt donc queſtion que de bien habituer nos Eleves à lire ſur les lévres ; ils deviendront naturellement portés à rendre, par cette voie, des ſons par leſquels ils rendront compte de leurs idées. Ils verront les autres en faire autant ; ils chercheront bien certainement à les imiter, ſur-tout ſi des principes clairs peuvent aider chez eux la nature qui s'eſſaie, & qui deſire réuſſir. Les voici donc dans le cas de profiter des paroles des autres, & de communiquer avec eux, & d'être ainſi rendus à la Religion, à la Société. Par la parole, on les tire donc de cet état de malheur dans lequel ils ſont nés. Sans elle nous croirions ne leur donner que la connoiſſance de leur infirmité, en les mettant dans le cas de ne pouvoir ni entendre les autres, ni en être entendus ; ce qui ſeroit infailliblement inévitable, ſi au ſortir de nos inſtructions ils ne pouvoient jouir de la parole. Par elle ſeule nous les rendons à la ſociété, puiſque, pour qu'ils en ſoient membres, il faut qu'ils ſoient en communication

avec

avec ceux avec qui ils peuvent avoir des affaires, des relations de ſang ou d'amitié. La parole eſt la ſeule voie qui puiſſe leur faire participer au commerce établi parmi nous. C'eſt vers ce but que nous dirigeons tous nos efforts; & pour l'atteindre, nous nous livrons à un travail pénible, mais bien propre à animer le zèle du Chrétien & du Citoyen.

L'habitude où nous ſommes d'entendre dire que les Sourds & Muets ne peuvent point parler, parce qu'ils ne peuvent entendre; le temps immenſe qui s'eſt écoulé, ſans qu'on ait ſongé à leur donner une éducation qui fût pour eux un remede à leur maux, fait que ſouvent nous nous refuſons à croire les vérités qu'on nous annonce en ce genre. Cependant les prodiges étonnans qu'a opéré le célebre M. *Pereire* en font foi. Les Papiers publics retentiſſent, à juſte titre, de ſes éloges. L'Académie des Sciences, cette Société ſi connue par la vaſte étendue de ſes lumieres, trois fois a conſigné dans ſes Annales les juſtes tributs de louanges que méritoit cet illuſtre Inſtituteur. Le Sçavant Naturaliſte, M. de Buffon, répand ſur les travaux de M. Pereire la gloire qui lui eſt

dûe. M. le Cat, dans son *Traité des Sensations*, se joint à ces grands hommes pour applaudir aux succès, & transmettre à la postérité le talent supérieur du sçavant Portugais. La génération présente souscrit avec empressement à ces témoignages autentiques rendus au mérite, & les générations futures nous envîront le bonheur de l'avoir possédé. Son nom passera à la postérité la plus reculée ; l'immortalité lui est acquise. Quelques Eleves des autres Instituteurs, en prouvent aussi la vérité ; & le raisonnement seroit bientôt convaincu si on réfléchissoit que la parole peut être lue, comme elle est entendue ; qu'elle est susceptible de caracteres distinctifs, comme l'écriture ; que pour nos Muets c'en est une, soit qu'ils parlent, soit qu'ils lisent sur les levres des autres. Cette vérité ne devroit pourtant pas paroître si paradoxale, puisqu'il n'est pas si rare de trouver des personnes qui devenues sourdes par différens accidens lisent à merveille sur les levres, les discours que les autres hommes entendent. Ce principe est le fondement de notre éducation, le point d'où nous partons, celui qui sera absolument nécessaire à

tout homme qui voudra entreprendre de courir cette carriere. Il faut donc se convaincre que nous ne regardons la parole, par rapport aux Sourds & Muets, que comme caractere, figure, écriture même, & non pas comme son.

Si pour toutes les sciences il est nécessaire d'avoir recours à une marche méthodique pour les apprendre, comme pour les enseigner, c'est principalement dans l'art intéressant de donner la parole aux Muets ; & l'ordre que l'on doit garder, est celui qui approche le plus de la nature : comme elle produit les choses les plus merveilleuses, par des causes extrêmement simples, il faut donc aussi que nous cherchions des principes de la plus grande clarté, courts & faciles. De même qu'elle ne va que lentement dans toutes ses opérations, préférons l'utile lenteur à une apparence trompeuse de réussite trop prompte : *sat citò, si sat benè.* Ne cherchons point à vouloir surmonter les difficultés, qu'après avoir préparé le chemin, par la connoissance des choses les plus faciles, & qu'être monté ainsi de difficulté en difficulté. Il en est de la parole, ainsi que de la santé ; elle est bientôt perdue,

& on ne la recouvre qu'avec peine, & presque insensiblement. On ne conçoit pas, dira-t-on, comment on peut rendre la parole aux Sourds & Muets; mais conçoit-on davantage comment un enfant bien organisé peut apprendre à parler? Nous entendons par cette expression, avoir des idées & les peindre, & les communiquer mutuellement; il n'y a pas plus loin pour l'un & l'autre, de la connoissance de la chose que l'on nomme, que du rapport de la parole à l'idée que nous donne la prononciation. La distance est la même : c'est cependant ce que produit l'habitude dans tous les enfans, c'est ce qu'elle fera dans les Sourds & Muets. Il faut pourtant avouer que pour les premiers, aidés par la faculté d'entendre, l'ouvrage est à moitié fait; tandis que dans les autres, privés de cette faculté, le jugement ne peut se développer sans secours. L'habitude que les autres contractent, leur est impossible; il faut que l'art seconde la nature; il faut montrer aux Eleves la maniere de se servir de leurs yeux, comme les autres se servent de leurs oreilles; leur apprendre à lire les discours que les

autres entendent. L'habitude pour le commun des hommes, leur a fait attacher des idées aux mots qu'ils entendent : cette reſſource eſt interdite à nos Muets ; c'eſt à l'art à ſuppléer à l'uſage, & à produire, dans eux, l'effet que l'habitude produit dans les autres. De ces deux principes dérivent naturellement deux diviſions, *lecture* & *écriture* de la parole : ce ſont ces deux chefs principaux, ſous leſquels nous conſidérons cette éducation.

Nous ne concevons point comment un Auteur, d'ailleurs reſpectable, & ami de l'humanité, a pu avancer que l'éducation des Sourds & Muets, conſidérée ſous ce point de vue, loin de pouvoir faire l'occupation d'un homme de génie, ne pourroit que le rebuter, & être en quelque ſorte dangereux pour les Eleves. Il ajoute de plus, que c'eſt *ſe ravaler* juſqu'au niveau des Maîtres d'Ecole. De telles aſſertions ſemblent incroyables; on les trouve cependant conſignées dans un ouvrage connu & eſtimé. Le développement de notre méthode, prouvera ſi elle eſt contraire au bon ſens & à la ſaine raiſon, ſi elle eſt incompatible avec un génie tranſcendant; ſa facilité,

la clarté de ſes principes, ne peut que flatter beaucoup le Public; au moins nous oſons l'eſpérer, puiſque par-là, tout le monde ſera dans la poſition de concourir à l'inſtruction des Sourds & Muets. Pourquoi rechercher une méthode enveloppée d'une apparence de ſcience profonde & d'une longue haleine, tandis que, dégagée de toute eſpece de difficultés, elle peut être ſaiſie par tous les hommes qui voudront ſe livrer à cet art intéreſſant? Nous donnons notre Méthode au Public, comme le fruit de l'expérience & du raiſonnement, comme une preuve du deſir ſincere que nous avons de lui être utile, & de mériter ſon eſtime. Nous ſentons, il eſt vrai, que nos premiers exercices reſſemblent aſſez à ceux des Maîtres d'Ecole; mais ce n'eſt point s'avilir que de procéder pendant quelque temps comme eux, parce que l'état de ces hommes conſacrés à l'éducation de la jeuneſſe, eſt un état honnête, reſpectable par ſon utilité.



DE LA PAROLE,

Considérée comme lecture, par rapport à ceux qui écoutent; comme écriture, à l'égard de ceux qui parlent.

NOUS l'avons déja dit, & nous le répétons, la parole ne peut être considérée, à l'égard des Sourds & Muets, comme son, puisqu'ils sont dans l'impuissance de l'entendre ; il a donc fallu leur donner un moyen qu'ils pussent saisir pour la comprendre : ce ne pouvoit être que le caractere qu'elle prend dans la position des organes qui la forment : pour cela, il leur faut faire remarquer avec soin cette position & le caractere qu'elle représente. Quand nous commençons l'instruction d'un Muet, nous faisons nos efforts pour lui faire entendre ce que nous voulons lui apprendre. On sent assez qu'il est bien plus facile de lui faire voir que l'on peut lui montrer à écrire, à lire même, qu'à parler. C'est cependant ce qu'il faut qu'il connoisse, pour qu'il puisse se prêter à nos opérations, qui ne sont

point de nature à l'intéresser ; nous pourrions même dire qu'elles sont propres dans les commencemens à lui inspirer du dégoût pour ces principes préliminaires. Lui faire concevoir que nous entendons les différens sons que forme la voix d'un homme qui nous adresse la parole, lui promettre qu'il les entendra aussi ; ce seroit le tromper, l'induire en erreur, le décourager, insulter à son infortune, & nous mettre dans le cas de ne pouvoir nous attirer sa confiance. Indépendamment de la difficulté de lui faire connoître ce qu'est le son en lui-même, ou du moins les effets du son, par rapport à nous, nous ne pourrions que lui causer beaucoup de chagrin, en lui donnant une juste idée de son infirmité, & de la supériorité de notre organisation sur la sienne ; nous savons que les Sourds & Muets peuvent saisir cette idée ; un Auteur très-instruit en fait foi dans son Ouvrage. Cependant nous ne voyons pas de quelle utilité cela peut-être, par rapport à eux ; c'est une humiliation de moins que nous leur épargnons. Qu'ils aient une idée du bruit, que ce bruit leur occasionne une sensation plus ou moins forte ; quelle

que ſoit la cauſe de ce phénomene dans eux, il eſt certain que la plupart d'entr'eux en éprouvent l'effet; que ce ſoit par la propagation des voies ordinaires, ou autrement, on ne peut diſconvenir qu'ils en ont une ſenſation. En effet, pourquoi n'y auroit-il point autant de dégrés de ſurdité, qu'il y a de dégrés d'aveuglement; c'eſt-à-dire, que comme certains aveugles entrevoient la différence des couleurs, qu'il en eſt qui diſtinguent la lumiere des ténebres, & d'autres qui n'ont aucun ſentiment ni des couleurs, ni de la lumiere, qui ne ſoupçonnent pas même qu'il puiſſe y en avoir, & que cependant tous ſont rangés dans la claſſe des aveugles, parce que pour l'aveuglement il ſuffit d'être privés de la vue au point de ne pouvoir en tirer aucun avantage; pourquoi, dis-je, n'en ſeroit-il pas de même des Sourds & Muets? Nous regardons comme certain que quelques-uns d'eux n'entendent abſolument rien; que d'autres ſoupçonnent qu'il peut y avoir du bruit excité par l'air frappé; que d'autres, enfin, en ont des idées; mais ſi confuſes, qu'il ne leur eſt pas poſſible de pouvoir en diſcerner la différence. Pourquoi à ces ſortes d'hom-

mes refuſeroit-on la dénomination de ſourd, puiſqu'ils n'entendent pas aſſez pour ſe ſervir de l'ouie, puiſqu'il eſt chez eux de nature à ne leur rendre aucun ſervice. Si nous renfermons dans la claſſe des aveugles tous ceux qui ne voient pas aſſez pour les uſages de la vie, nous devons également renfermer dans celle des Sourds de naiſſance, ceux qui n'entendent point aſſez pour le commerce établi entre les hommes; & pour être dans le cas de recevoir notre éducation, il n'eſt pas néceſſaire de ne rien entendre du tout; il ne faut qu'entendre aſſez peu ſeulement pour ne point diſtinguer les ſons, de maniere à pouvoir dire : celui-ci differe de celui-là, en ce qu'il eſt non-ſeulement plus ou moins fort, mais d'une autre nature : ce n'eſt que par le défaut de cette diſtinction que les Sourds & Muets ne peuvent point s'habituer à l'uſage de la parole : c'eſt donc à ce défaut qu'il faut s'attacher, ſi ce n'eſt pour y remédier, du moins pour y ſuppléer.

Trois différentes opérations nous paroiſſent eſſentielles pour réuſſir à leur faire connoître ces caracteres diſtinctifs des lettres. Nous commençons par leur

montrer la même lettre imprimée & écrite, tant en gros qu'en petit caractere; ensuite nous leur apprenons la position des organes pour sa formation. Dès qu'ils la sçavent, & qu'ils l'ont bien articulée, nous applaudissons à leur succès. Nous leur faisons signe qu'il ne faut point l'oublier. Nous la leur faisons écrire. Nous leur montrons alors que le caractere qu'elle reçoit dans l'écriture, est différent de celui de l'impression; nous leur faisons voir que la même lettre n'est pas formée de même dans l'une & l'autre peinture. La prononciation de ces lettres exige plus ou moins de temps dans les divers sujets que l'on éleve, en raison de leur facilité ou de leur difficulté à concevoir. Il en est de même de l'écriture. Quand ils sçavent à peu-près le caractere de la lettre que l'on leur enseigne, & passablement sa prononciation, on la leur fait lire sur les levres. Pour cela on leur fait signe de nous regarder, & quand ils ont les yeux sur nous, nous prononçons alors cette lettre posément & avec précision. Nous la leur faisons ensuite répéter au mouvement de nos levres, & à l'inspection de la lettre, soit imprimée,

ſoit écrite. Il eſt même très-bon de les accoutumer à l'écrire ſur notre prononciation, à la leur faire chercher, & à nous la montrer dans la premiere page d'un livre, dans un nombre conſidérable de cartes ſur leſquelles ſeront imprimées toutes ces lettres; & chaque fois qu'ils la montrent, il ne faut pas négliger de la leur faire prononcer; opération qu'il ne faut ceſſer de réitérer à chaque lettre que l'on leur apprend à prononcer, en obſervant de joindre les premieres appriſes avec les nouvelles, & de ne point paſſer à une nouvelle lettre, que celle que l'on enſeigne ne ſoit ſçue. En apprenant ainſi toutes les lettres, ils ſçavent diſtinguer le caractere qu'elles ont dans la prononciation, dans l'impreſſion, & dans l'écriture. Ils ſçavent les lire ſur les levres de ceux qui leur adreſſent la parole, comme nous les liſons dans les livres & les écrits. Nous réſervons, pour la Partie pratique, à parler des moyens que nous mettons en uſage pour leur apprendre cette prononciation.

De la lecture des lettres nous paſſons à celle des mots; nous les leur faiſons écrire, en prenant bien garde de ne point

négliger aucune des opérations dont nous venons de parler; & jusqu'à ce que nos Eleves soient assez formés à lecture sur les levres, comme à l'écriture, pour pouvoir répéter ce que l'on leur fait dire, sans en excepter aucun mot, quelque difficile qu'il soit, nous n'entrons dans aucune espece d'explication pour le sens que les paroles prononcées & écrites nous donnent. Ce terme est absolument nécessaire pour entreprendre avec raison ces éclaircissemens, qui doivent porter la lumiere dans leur esprit; & pour ne leur point faire perdre le temps, qui est du plus grand prix pour eux, nous les exerçons à la lecture dans les livres sur les levres, à l'écriture, à la récitation de mémoire, & à voix haute. Nous les aidons dans les commencemens, en nous servant de l'alphabet dactilogique, ou manuel, & de notre propre prononciation, pour les conduire pas à pas à la prononciation de mémoire. Ensuite nous ne leur indiquons que la lettre qui commence la syllabe qu'ils doivent prononcer; enfin, en leur laissant à eux-mêmes l'ouvrage tout entier à faire. On verra dans la Partie pratique les principes & le développement de ces exercices.

Nous venons de dire qu'il falloit attendre que les Eleves aient acquis une certaine facilité dans la lecture sur les levres, & qu'ils fussent familiers avec l'écriture, pour entrer dans l'explication des mots. Cette marche est absolument essentielle, pour que l'explication puisse être de quelque utilité ; il faut quelle soit susceptible d'être entendue, soit par la lecture sur les levres, soit par la vue de l'écriture ; il a donc fallu les préparer à recevoir les explications qu'on vouloit leur donner ; autrement, & tout le monde le sent, il auroit été impossible d'entreprendre cette partie de leur éducation si nécessaire, n'ayant aucun moyen connu pour être entendu mutuellement. En vain on me dira que nous ne l'avons pas d'avantage dans ce moment, que nous ne l'avions dans le commencement, parce que cette voix de la parole lue sur les levres, est toujours pour eux une langue étrangere dont ils ne font aucune application, dont ils ne sentent point la portée, de laquelle, conséquemment, ils ne peuvent retirer aucun avantage réel. Nous répondons que ce raisonnement seroit concluant contre notre méthode,

ſi véritablement ils n'étoient point à l'égal des autres hommes, d'après l'éducation que nous leur avons déja donnée, puiſque la parole eſt peinte, non par la qualité du ſon, mais par le caractere qu'elle recoit dans les organes qui la rendent. Que l'ame ſoit informée par les yeux ou par les oreilles, c'eſt la même choſe : ce n'eſt pas la maniere dont paſſe l'inſtruction, qui développe les facultés, qui inſtruit l'ame, c'eſt l'inſtruction, lorſque par elle-même elle eſt bonne, & de nature à être compriſe. Si ce principe étoit faux, il s'enſuivroit que la lecture d'un bon livre ne ſeroit d'aucune utilité pour nous, puiſque ſûrement il ne nous inſtruit point par les oreilles, mais par les yeux ; qu'une lettre que nous recevons, ne nous ſeroit d'aucun avantage, puiſque nous ne ſçavons ce qu'elle renferme que par le ſecours des yeux : ſi donc les yeux peuvent inſtruire à l'égal des oreilles, ils peuvent donc ſaiſir nos expreſſions. Il y a, dira-t-on, une très-grande différence entre les Sourds & Muets, & ceux qui entendent, même par rapport à la lecture, puiſque ceux-ci ne conçoivent ce qu'ils liſent, que

parce qu'ils y ont été préparés par les idées qu'ils ont reçues par l'organe de l'ouie : pure chicanne, qui ne peut en impoſer que dans le premier moment; mais que la réflexion apprécie à ſa juſte valeur. Quel ſens, en effet, attribue l'enfant à qui on apprend à parler, aux expreſſions ſouvent les plus communes, à plus forte raiſon à celles qui n'annoncent que des choſes abſtraites ? Aucun, bien ſûrement; l'habitude ſeule le familiariſe avec elles, lui fait concevoir la convention des hommes, le rapport des choſes avec l'énoncé de ces mêmes choſes, c'eſt-à-dire, avec la parole; l'habitude en fera de même dans l'eſprit de nos Sourds & Muets. Les explications qu'ils liſent ſur nos levres, & ſur celles des autres, ne feront pas plus nouvelles pour eux que pour les autres enfans; la diſproportion qui exiſte entre l'idée de la choſe & de la parole qui l'énonce, eſt égale pour tous; les difficultés ſont donc les mêmes; ils ſont donc de niveau avec ceux qui parlent dès le moment qu'ils peuvent lire ſur les levres : c'eſt pourquoi nous regardons ce point comme le plus eſſentiel de leur éducation.

DE L'EXPLICATION du ſens des Paroles.

QUOIQUE nous venions d'avancer que nous attendions, pour cette explication, le temps où les Eleves étoient familiers avec la lecture ſur les levres, & l'écriture, nous n'avons point voulu exclure l'explication des mots purement phyſiques, non plus que de ceux qui déſignent des fonctions animales, comme *boire*, *manger*; ces choſes ſont de la plus grande facilité à concevoir, c'eſt pourquoi nous ne nous y arrêtons pas; nous conſeillons même de les faire lire par ordre alphabétique; le Dictionnaire eſt très-propre à cette lecture; on ſent à merveille la nature des ſignes qu'ils demandent. L'explication que nous entreprenons de détailler ici, eſt celle des choſes qui ne peuvent tomber ſous les ſens, comme l'hiſtoire de la Religion, ſes dogmes & ſa morale. Nous choiſiſſons cette partie préférablement à toute autre, parce qu'elle renferme plus d'objets que toutes les autres, & qu'elle eſt d'une néceſſité in-

diſpenſable. De la connoiſſance de notre Religion dépend la formation de notre cœur, la bonté de nos mœurs, la pureté de nos intentions, & la ſainteté de nos ames. La Religion eſt cette ſource féconde de conſolation pour nous, de ſoutien dans nos infortunes; elle eſt cette chaîne d'or qui nous lie au trônede l'Eternel, ce flambeau céleſte qui nous conduit de cette vie malheureuſe à la vie éternelle, où, occupés uniquement à bénir l'Être des Êtres, nous jouirons dans la contemplation de ſes divines perfections, de la plus grande félicité. Elle ne nous donne pas ſeulement la connoiſſance des choſes morales, mais encore celle des choſes phyſiques. La création de tous les Êtres nous ouvre une vaſte carriere pour détailler les qualités nuiſibles & avantageuſes de tous les objets que Dieu a tiré du néant. L'Hiſtoire du Peuple Juif nous apprend une foule de choſes de la plus grande néceſſité; nous pouvons même prendre delà occaſion de leur donner des notions de l'Hiſtoire Profane, au moins des connoiſſances préliminaires à l'étude de l'Hiſtoire des Peuples anciens. Nous devons donc choiſir pour objet de nos

premieres leçons, la Religion, parce que c'eſt elle qui ſera le plus dans le cas de ſervir aux Sourds & Muets que nous voudrons inſtruire. On en reſtera là, probablement, pour beaucoup d'Eleves, puiſqu'il y a un bien plus grand nombre de pauvres que de riches, & que pour ces premiers il eſt inutile de chercher à leur donner des connoiſſances qui ne ſeroient d'aucune utilité pour eux, étant deſtinés à paſſer leur vie à des occupations qui puiſſent ſubvenir à leurs beſoins.

L'homme, conſidéré comme membre de la ſociété, a des devoirs à remplir, & il ne le peut qu'avec le ſecours de la vertu. Elle ſeule peut lui donner les qualités du cœur, qui le rendent propre à concourir au bonheur des autres, au ſien propre, à lui faire eſtimer ſes devoirs, à les lui inſpirer, à le garantir de la corruption du ſiécle; quel frein plus ſûr peut-on impoſer aux paſſions, que la Religion? Il y a dans nous une malheureuſe diſpoſition qui nous entraîne vers le mal, & cette pente naturelle eſt fortifiée par tout ce qui nous environne Si nous ne les formons point, principalement à cet âge où ils nous ſont

confiés, n'attendons point que jamais ils y faſſent des progrès. En les accoutumant à rapporter toutes leurs actions à Dieu, on leur apprendra à les ſanctifier, à les rendre méritoires, à tendre au ſeul bonheur, à celui du Ciel, à ne deſirer qu'à plaire à Dieu, leur ſeul & unique principe. Ainſi inſtruits de la Religion, ils l'aimeront, ils la regarderont comme la ſource du bonheur. En les ſanctifiant, elle étendra leur génie, elle leur donnera des idées ſublimes. Que de reſſources trouve le génie dans la Religion ! Quelles beautés elle nous dévoile, ſoit que nous réfléchiſſions ſur tout ce qui nous environne, ſoit que nous nous replions ſur nous-mêmes !

Nous avons cru que la Religion étoit l'objet auquel nous devions d'abord nous attacher, parce qu'elle forme le cœur, qu'elle peut embraſſer tous les genres différens qui contribuent à éclairer l'eſprit. Fondés ſur ces motifs, nous avons ſuivi cette route dans leur éducation, & pour leur donner les idées que nous ſouhaitions qu'ils acquiſſent, nous nous ſommes ſervis de la voie que nous allons indiquer.

L'époque des différens âges du mon-

de, & les événemens remarquables qui ſe ſont paſſés dans ces âges, nous founiſſent la ſuite des idées que nous devons acquérir. Nous commençons donc par la Création du monde. Nous expoſons à leurs yeux une eſtampe où eſt repréſenté le Tout-puiſſant qui tire du néant tous les êtres. Nous leur montrons chaque objet l'un après l'autre; enſuite nous écrivons le nom de tous les objets repréſentés. Nous leur montrons après cela l'objet & la dénomination, tant avec l'écriture (*a*) que dans l'eſtampe. Nous ne négligeons point de la leur faire répéter, exercice que nous recommençons juſqu'à ce qu'ils ne s'y trompent plus. Ils en ſont inſtruits, lorſqu'ils donnent à l'objet la dénomination qui lui eſt propre. Nous effaçons l'explication que nous avons donnée de l'eſtampe, & nous leur faiſons faire ce que nous avons fait nous-mêmes devant eux, & expliquer chaque objet repré-

---

(*a*) Il eſt bon d'avertir ici que nous avons un tableau pour chaque Eleve, ſur l'un deſquels nous écrivons les explications : pour cela, nous nous ſervons d'un crayon blanc; cette écriture s'efface facilement, & nous donne lieu de les faire écrire ſans être embarraſſés de papier, de plume & d'encre.

ſenté dans l'eſtampe, par la dénomination propre. Nous entrons enſuite dans un plus grand détail par rapport à ces objets ; nous les examinons chacun en particulier; nous en faiſons connoître les qualités les plus eſſentielles. Delà nous paſſons aux mots qui ont beſoin d'explication. La Création du monde examinée, va donner une idée plus nette de nos opérations, un point de vue qui puiſſe mettre au fait, & rendre capable de les pratiquer quiconque le deſirera.

Dieu ſera, ſans contredit, le premier objet qu'il faudra expliquer & faire connoître. Nous écrirons ſur notre tableau le mot *Dieu*, montrant du doigt l'objet qui le repréſente. Le ſecond ſera ce qui repréſente la *terre* ; la leur montrant, nous leur ferons connoître que nous faiſons abſtraction de tous les autres objets ; nous leur dirons que nous la nommons *terre*, expreſſion que nous écrirons de même ſur le tableau. Le troiſiéme objet ſera le *ſoleil*, que nous leur ferons remarquer ſur l'eſtampe, & dans la nature elle-même, ſi aucun nuage ne nous le cache. Nous écrivons alors le mot *ſoleil*. Nous leur diſons que la partie du haut de l'eſtampe,

& qui occupe dans la nature le lieu le plus élevé, s'appelle *firmament ;* nous écrivons firmament. Le cinquiéme objet ſera *les eaux* ; nous leur ferons connoître que Dieu les a ſéparées de la terre ; nous écrirons *eaux*, & nous y ajouterons le mot de *mer*, en leur montrant que c'eſt là ce que nous appellons de ce nom. Le ſixiéme objet ſera l'herbe ; en la leur montrant, nous écrirons cette expreſſion *herbe*. Le ſeptiéme objet ſera les arbres, nous les leur montrerons, & nous écrirons le mot *arbre*. Le huitiéme objet renfermera les poiſſons, que nous leur montrerons également, & nous écrirons le mot *poiſſons*. Le neuviéme objet ſera les oiſeaux ; nous les leur ferons voir, & nous écrirons *oiſeaux*. Le dixiéme objet ſera les animaux terreſtres ; nous les leur montrerons, & nous écrirons *animaux terreſtres*. Nous entrerons dans le détail des eſpeces d'animaux repréſentés ; par exemple, s'il y a un *chien*, un *cheval*, un *bœuf*, un *liévre*, &c. nous écrirons leurs noms. Le onziéme objet ſera l'*homme* & la *femme ;* nous les leur montrerons, & nous écrirons ces deux mots *homme* & *femme ;* c'eſt ce que nous leur ferons

répeter à la lecture du tableau, & à la vue de l'eſtampe, dans laquelle ils feront obligés de montrer les objets déſignés par les expreſſions. Lorſqu'ils ne les confondront point les uns avec les autres, nous leur ferons nommer chaque objet, & nous les leur ferons écrire d'eux-mêmes, juſqu'à ce qu'ils ne ſe trompent plus. On ſent bien que l'on ne peut point déterminer la quantité d'objets que l'on peut leur faire connoître dans une ſéance, puiſque cette connoiſſance dépend du plus ou moins de capacité des Eleves.

Reprenons chaque objet l'un après l'autre, pour donner une idée de la maniere dont nous les expliquons, pour faire ſentir la force des expreſſions, & le rapport qu'elles ont avec nous. Nous ne nous occupons de ce dernier objet, qu'autant qu'il ne revient point eſſentiellement à quelques-uns des chefs dont nous nous occuperons par la ſuite.

Dieu : nous écrirons d'abord que c'eſt lui qui a formé toutes les choſes que nous voyons, que nous touchons, que nous poſſédons ; qu'il eſt Auteur des animaux comme de nous-mêmes ; qu'Auteur, Créateur, ſignifie celui qui fait

fait, qui produit, qui enfante, que Dieu a créé par ſa volonté ſeule; que nous ne pourrions point en faire autant; que pour faire quelque choſe, il faudroit que nous agiſſions; que dans Dieu le mouvement étoit inutile, que ſa volonté ſuffiſoit. On ſent à merveille que les ſignes aident beaucoup dans cet exercice. Nous leur faiſons répéter ces explications, d'après la lecture du tableau, enſuite de vive voix; quand ils ont rendu cette explication, on la leur fait écrire. Après cela nous paſſons à ces demandes: *Qui a fait le monde? Dieu. Comment l'a-t-il fait? Par ſa puiſſance*, &c. Enſuite nous nous attachons à leur faire connoître ce que c'eſt que demande & réponſe. Nous les habituons à ſe faire entr'eux ces mêmes interrogations, & ces mêmes réponſes. Nous paſſons enſuite aux perfections infinies de Dieu: *Eſprit, éternel, bon, juſte, tout-puiſſant, ſçachant tout*, &c. *Eſprit*; c'eſt-à-dire, qui ne peut être vu de perſonne, parce qu'il n'a point de corps; qui ne peut être touché par perſonne, parce qu'il n'a point de ſuperficie. Que la matiere & les corps ont une élévation, un côté, une largeur, une pro-

fondeur; que les esprits n'en ont point. Lorsqu'ils nous ont répété ces explications, nous ne leur en demandons point davantage. *Eternel, il n'a point eu de commencement*, au lieu que nous, nous en avons eu un, nous avons commencé par être enfans, nous sommes parvenus à l'âge viril. Dieu n'a point été petit, puis grand, mais il a toujours été tel qu'il est, *& il n'aura jamais de fin;* il restera toujours tel qu'il a été, tel qu'il est; le nombre des années n'ajoutera rien à son existence, & n'en diminuera rien, au lieu que, par rapport à nous, elles nous vieillissent, & nous conduisent au tombeau; nous mourrons, mais Dieu ne mourra jamais. *Bon*: c'est lui qui nous donne tout, les habits qui nous couvrent, la nourriture qui nous soutient, la santé qui nous est nécessaire pour remplir les devoirs attachés à notre état; qui nous pardonne nos péchés, &c. Nos peres sont bons, mais Dieu est encore meilleur; nos peres nous donnent ce dont nous avons besoin, mais Dieu les leur donne pour nous les donner. *Juste*: il nous punit à cause de nos péchés, comme nos peres nous punissent quand nous leur désobéissons. Il

nous pardonne après nous avoir punis, comme nos peres nous pardonnent après nous avoir punis. *Tout-puissant* : Dieu peut faire tout ce qu'il veut, rien ne lui est impossible, rien ne résiste à sa volonté, rien ne s'oppose à ses desseins. Nous, nous ne pouvons faire que peu de choses, les forces nous manquent, le temps n'est pas suffisant, les circonstances ne sont pas favorables, &c. *Sçachant tout* : Dieu sçait tout, rien ne lui est caché, tout est présent à ses yeux; pour lui il n'y a point de ténébres, il voit la nuit comme le jour. Nous, nous ne sçavons presque rien, nous apprenons avec beaucoup de peine, &c. Après leur avoir fait lire ces détails plusieurs fois, les leur avoir expliqués par des signes naturels, nous en faisant rendre compte, nous effaçons toute l'écriture, excepté l'énoncé des perfections, qu'ils sont obligés de remplir d'eux-mêmes. Nous réitérons les mêmes exercices, jusqu'à ce qu'ils les sçachent, & qu'ils puissent les faire eux-mêmes sans notre secours. On voit par-là comment nous nous y prenons pour faire connoître Dieu. Nous allons

maintenant examiner la création par rapport à tous les êtres.

Terre, Monde, Univers : la terre eſt ce que nous habitons ; c'eſt ſur quoi nous vivons ; nous la cultivons pour y faire venir notre nourriture & nos vêtemens. La terre, comme toutes les choſes corporelles, a des côtés, une partie ſupérieure, une partie inférieure, une profondeur, une largeur, une longueur ; dans le ſein de la terre ſe forment les métaux, l'or, l'argent, le fer, le cuivre, le plomb ; il y a de l'eau, du feu.

Le ſoleil eſt un globe lumineux qui nous donne la lumiere, le jour, qui échauffe la terre ; il parcourt la vaſte étendue du firmament, ſon cours ſert à meſurer le temps ; c'eſt d'après lui que l'on a marqué ſur les montres, les pendules, l'heure qu'il devoit être. Plus il eſt perpendiculaire ſur nos têtes, & plus il nous échauffe ; au contraire, plus il eſt oblique, & moins il nous donne de chaleur.

Firmament : c'eſt le ciel que nous voyons ; nous y admirons les étoiles & la Lune qui nous éclairent la nuit. Entre le firmament & nous, il y a de l'air, c'eſt ce qui nous fait vivre ; nous le reſpirons, ſans cela nous ne pour-

rions pas vivre. Les nuées s'y amassent & retombent en pluie, en neige, en grêle.

Les eaux; nous ne pourrions point vivre sans eau; elle nous désaltere dans la soif, elle nous procure le moyen de faire cuire notre nourriture; nous avons trouvé la facilité de voyager dessus les eaux, d'y transporter les choses les plus pressantes. La mer est une étendue d'eau immense qui environne la terre de tous côtés; les fleuves, les rivieres, les fontaines, les ruisseaux coulent au milieu de la terre pour la rafraîchir & l'arroser.

Les poissons vivent dans l'eau; il y en a de grands & de petits, nous en mangeons, d'autres nous servent à différens usages, comme ceux dont nous tirons l'huile, &c.

Les oiseaux vivent dans l'air; ils volent sur les branches des arbres; ils vivent de mouches, de vers, de grains, qu'ils vont chercher sur la terre, de fruits qu'ils vont béqueter; ils servent à notre nourriture, & à notre amusement.

Les animaux terrestres: les uns contribuent à notre plaisir, les autres à notre utilité; il y en a de nuisibles par

leur férocité, d'autres nous ſont entiérement attachés, &c.

L'homme & *la femme* ſont des animaux raiſonnables, parce qu'ils ſçavent ſe conduire par la raiſon. Ils ſont les Maîtres de la nature, juſqu'aux bornes où Dieu a terminé leur puiſſance. Ils connoiſſent, ils aiment le bien, ils ont une ame jointe à leur corps ; cette ame eſt un eſprit qui n'a aucune dimenſion de la matiere, dont les ſens ſont les organes ; elle voit, elle s'exprime par ces mêmes organes. Les ſens ſont comme le miroir qui répete ſans connoître ; mais l'ame eſt comme l'homme qui, voyant la peinture du miroir, raiſonne & juge des objets qu'il repréſente.

Nous n'avons pas beſoin d'avertir que ces explications ſont bien plus détaillées dans l'exécution ; que l'on travaille à les rendre plus ſenſibles ; que l'on cherche dans les commencemens à ſe ſervir des expreſſions les plus ſimples, les plus faciles ; & ſi nous avons dreſſé ces tableaux, c'eſt afin de donner une légere idée de nos opérations. Nous ne les donnons pas comme des regles, mais ſeulement comme des preuves

de la facilité que nous avons à expliquer à nos Eleves les différentes choſes que nous voulons leur faire concevoir.

Nous croyons devoir terminer cette Partie par l'expoſition des ſentimens des Sçavans qui ont penſé comme nous ſur cette matiere : ce ſeront comme autant de piéces juſtificatives de notre ſyſtême, & nous eſpérons prévenir favorablement le Public ſur cette Méthode, en l'appuyant de l'autorité reſpectable des grands Hommes qui ont travaillés ſur cette éducation.

Le célebre M. l'Abbé *de Lépée* reconnoît, (page 155 de ſon Ouvrage intitulé : *Inſtitution des Sourds & Muets, par la voie des ſignes méthodiques* ; à Paris, chez Nyon, 1776.) que le moyen unique de rendre » totalement les Sourds » & Muets à la ſociété, c'eſt de leur » apprendre à entendre des yeux, & à » s'exprimer de vive voix. »

Le Docteur *Bruhier* (dans ſon Ouvrage intitulé : *Caprices d'imagination*, ou *Lettres ſur différens ſujets d'hiſtoire*, &c. à Paris, chez Briaſſon, 1750.) fait voir dans la onziéme Lettre ſur cette matiere, *page* 205, que c'eſt la méthode la meilleure & la plus ſûre. » L'on a

» inventé, dit-il, une méthode très-
» ſçavante pour apprendre à parler, à
» ceux-mêmes qui ſeroient inacceſſi-
» bles aux ſons, de quelque maniere
» que ce pût être. Elle conſiſte à leur
» faire connoître, avec une préciſion
» aſſez parfaite, le mouvement des dif-
» férens organes qui ſervent à la for-
» mation & à l'articulation des ſons,
» pour pouvoir montrer aux autres à
» les produire par imitation : c'eſt ce
» dont pluſieurs Auteurs ont fait une
» étude particuliere, & composé des
» Traités. *François Mercurius Helmon-*
» *tius* a fait l'*Analyſe des ſons de la*
» *Langue Hébraïque*. Le Docteur *Wallis*
» l'a fait pour la Langue Angloiſe, &
» toutes celles qu'il ſçavoit. *Guillaume*
» *Halder*, de la Société Royale de Lon-
» dre, dans ſon *Traité des élémens des*
» *Langues*, a marché ſur ſes traces,
» & peut-être enchéri ſur lui.....

» Mais pour faire voir la poſſibilité
» de l'exécution, il faut nous rappeller
» des faits, de quelqu'un deſquels il
» n'eſt pas poſſible que vous n'ayez
» été témoin.

» Les Sourds ont la vue extrême-
» ment bonne, de ſorte que s'ils voient

» deux perſonnes s'entretenir d'affai-
» res, au fait deſquelles ils ſoient, ils
» ſçavent par le mouvement de leurs
» levres ce qu'ils ont dit, comme s'ils
» le liſoient en écrit.

» Avec cette délicateſſe de vue ;
» on parvient à connoître les mouve-
» mens les moins ſenſibles des parties
» organiques, ſervant à la parole, de
» la même maniere qu'on apprend à
» lire ; au dernier cas, on commence
» à ſe familiariſer avec de gros carac-
» teres, puis on paſſe à de plus petits,
» enfin à de différens caracteres, &
» même à des abrégés, tels qu'ils n'ex-
» priment qu'imparfaitement la penſée.
» De même les Sourds étudient d'abord
» les mouvemens bien caractériſés des
» parties découvertes des levres, des
» joues, du menton, du goſier, & même
» de la langue des perſonnes qui par-
» lent fort haut, ou ſont dans l'agita-
» tion de quelques paſſions. De ces élé-
» mens de connoiſſances, ils paſſent
» à des mouvemens moins caractéri-
» ſés, puis à ceux qui le ſont très-peu,
» & enfin parviennent à deviner les
» penſées par les premiers mouvemens

» des levres, ſur-tout s'ils voient ha-
» bituellement les perſonnes.

» Quand ils ſçavent les mots, il n'eſt
» pas difficile de leur apprendre à lire;
» il ne s'agit, pour y réuſſir, que de
» leur montrer la correſpondance en-
» tre les mouvemens des organes de la
» parole qu'ils ont appris à connoître,
» & les caracteres qui ſervent à les
» exprimer.

» Au reſte, cette opération eſt d'au-
» tant plus aiſée, que le caractere des
» langues demande plus d'ouvertures
» de bouche & de goſier, ce qui eſt
» propre aux Langues Orientales; au
» lieu que dans les pays tirant au Sep-
» tentrion, à peine ouvre-t-on la bou-
» che pour parler.

» Ce ſyſtême ne paroît imaginaire
» qu'à ceux qui ne voudront point faire
» attention qu'il n'y a pas de répu-
» gnance qu'on puiſſe apprendre, aidé
» d'un Maître, ce qu'on apprend quel-
» quefois de ſoi-même, par l'extrême
» envie qu'on a de le ſçavoir.

» Il ne reſte plus qu'une difficulté à
» ſurmonter, c'eſt de faire connoître
» aux Sourds & Muets de naiſſance,

» la force des ſons que l'on leur a ap-
» pris à former.

» Pour ſentir la poſſibilité de ce point,
» il faut faire attention que les enfans,
» par le moyen des ſons que l'oreille
» leur fait entendre, acquierent par dé-
» grés la connoiſſance des mots & de
» leur conſtruction, de ſorte qu'en peu
» d'années ils parviennent à une très-
» grande facilité d'expliquer dans leur
» langue, du moins quant aux notions
» les plus communes. (*a*) D'où vient
» feroit-il impoſſible que l'œil atta-
» chât des idées aux combinaiſons
» des lettres ou caracteres, puiſque l'o-
» reille en attache à la combinaiſon de

(*a*) L'expérience que nous en avons faite dans les Eleves que nous formons, nous eſt une preuve aſſurée de cette vérité, quoiqu'il y ait eu une foule de choſes qui s'oppoſoient ſenſiblement à leur avancement ; comme de ne venir recevoir des le-çons que pendant deux heures de la matinée, ſur leſquelles il faut encore ôter les Dimanches & Fê-tes, & les jours d'hiver qui ſont fort mauvais, & ce ſeulement dans l'eſpace de quinze mois. Ce-pendant nos Eleves liſent maintenant couramment tout ce que l'on préſente écrit ou imprimé en fran-çois; ils commencent déja à apprendre le Catéchiſme du Diocèſe par cœur, & ils écrivent aſſez facile-ment ſous la dictée; chez eux ils y demandent leur beſoin, & ils appellent les perſonnes qu'ils veulent & qu'ils connoiſſent.

» certains ſons ? Car, quoique dans le » cours ordinaire les lettres ſoient le ca» ractere immédiat, comme les ſons, » le caractere des penſées de l'ame ; les » lettres ne peuvent-elles point repré» ſenter les penſées de l'ame auſſi-bien » qu'elles le font par l'entremiſe des » ſons ? Il ne s'agira donc que de mon» trer aux Sourds la correſpondance » des ſons avec les caracteres, puis » celle des caracteres avec les choſes » dont ils ſont l'image ; ainſi en leur » montrant écrit le mot *chapeau*, on » leur fera voir la choſe déſignée par » ces caracteres, ſauf, s'il en eſt be» ſoin, à leur prononcer diſtinctement » ce mot ; afin de leur inculquer davan» tage des idées ſimples, on paſſera aux » compoſées. »

Le P. Lamy, de l'Oratoire, dans ſa Rhétorique, montre aſſez, par le peu qu'il dit de cet art, qu'il le regarde exécuté par le moyen de la parole, comme poſſible dans ſon exécution, utile dans ſa réuſſite pour l'humanité, & de nature à intéreſſer les ames ſenſibles, & à occuper les grands génies.



COURS

D'INSTITUTION

DES SOURDS ET MUETS.

PARTIE PRATIQUE.



COURS ELEMENTAIRE D'ÉDUCATION DES SOURDS ET MUETS.

PARTIE PRATIQUE.

Nous ne nous arrêterons point à décrire les qualités néceſſaires au Maître qui ſe deſtine à l'éducation des Sourds & Muets. On ſent à merveille qu'il faut une patience, & une douceur à toute épreuve, une imagination vive, un jugement ſain, la connoiſſance de la méchanique de la parole, & les autres qualités néceſſaires pour l'éducation des autres enfans : tout homme qui à ces qualités joint encore la bonne volonté, peut entreprendre de courir cette pénible carriere.

Les diſpoſitions des Eleves conſiſtent principalement dans la bonne volonté, & dans l'exercice de la raiſon. Sans celle-ci ils ne pourront rien comprendre ; ſans celle-là, les efforts du Maître ſeront parfaitement inutiles. Nous nous bornons à ces deux diſpoſitions, parce qu'elles renferment les autres ; la ſanté du corps eſt également néceſſaire.

Comme la réuſſite dépend plus des Eleves que du Maître, on doit s'appliquer à faire naître dans eux le deſir d'apprendre ; ce qui ne peut s'effectuer qu'en leur faiſant concevoir le ſervice que l'on veut leur rendre. Le moyen qui m'a paru le plus naturel, eſt de leur expliquer chacune de nos opérations, & les raiſons qui nous les font mettre en pratique. Pour cela, je leur fais croire que nous liſons ſur les levres des autres, & qu'ils en peuvent faire autant ; que le mouvement des levres de celui qui parle, eſt comme la peinture de la parole, comme ſont les caracteres tracés ſur le papier. Les ſignes ſeuls, pour cette explication, doivent & peuvent être employés. Après cela je prie une perſonne qui n'eſt ni ſourde, ni muette, de vouloir me répondre, ou m'interroger : je fais regarder à mon Eleve

que la perſonne m'a regardé, que je l'ai vu répondre, comme elle m'a vu lui parler; que la faculté de la prononciation dépend de la différente poſition des organes de la voix. Delà je paſſe à la lecture & à l'écriture. Après lui avoir expliqué qu'il a été un temps où j'ignorois l'un & l'autre, que je l'ai appris, que maintenant je le ſçais; je les engage à recevoir mes explications, à ſe prêter à mes volontés. Toutes ces explications doivent être accompagnées de marques de bonté, de tendreſſe & de bienveillance.

Dès qu'ils ont conçu ces explications, nous commençons à leur donner la faculté de la parole : pour cela nous croyons devoir établir des principes préliminaires qui ne regardent que notre objet actuel. La poſition des organes, & l'effet que cette poſition produit par rapport au ſouffle, au toucher, à la vue, tout cela eſt de la derniere néceſſité, & on ne ſçauroit trop y faire d'attention : le plus ou le moins de ſouffle, les levres plus ou moins avancées, plus ou moins ouvertes, plus ou moins retirées, les joues gonflées, ſont autant de guides ſûrs pour les Eleves. A ces

principes indiſpenſables nous joignons ceux de l'Alphabet dactilogique, ou Manuel, qui n'eſt autre choſe qu'une eſpece d'écriture qui ſe fait par le moyen des doigts. Cette voie eſt de la plus grande facilité pour aider nos Eleves, & même les habituer à la lecture & à l'écriture. Nous ne conſeillons point du tout de paſſer des choſes difficiles aux plus aiſées, parce que par-là on les accoutume à éloigner tout ce qui pourroit les embarraſſer. Il faut animer leur courage, en leur montrant qu'ayant déja bien appris les choſes qu'on leur a montrées, ils parviendront à ſçavoir celles qu'on leur enſeigne. L'ordre dans lequel nous rangeons les lettres qu'on leur apprend, nous a toujours réuſſi. C'eſt celui de M. l'Abbé *de Lépée*, dans le dixiéme Chapitre de ſon Ouvrage. Nous joindrons nos réfléxions aux principes de ce célebre Auteur. Nous ne négligerons point non plus l'Alphabet manuel.



A, A, a. *A, A, a.*

NOUS expliquons aux Eleves que notre bouche s'ouvre, que nos dents se desserrent, que notre langue est baissée & sans mouvement, qu'elle est appuyée sur le palais inférieur; que l'air sort du gosier, dans lequel il se fait un frémissement. Ensuite nous leur faisons mettre leur doigt dans notre bouche, pour qu'ils puissent sentir la position de notre langue, en observant, en même temps, de leur faire placer l'autre main sur notre gosier, pour qu'ils puissent sentir le frémissement que l'air qui y passe occasionne; nous avons l'attention de leur faire appliquer le dessus du doigt au palais supérieur, pour qu'ils puissent s'appercevoir de l'abaissement de la langue vers le palais inférieur. Pendant cet exercice, nous articulons posément la lettre *a* plusieurs fois; ensuite nous leur faisons mettre à eux-mêmes leur main & leur doigt dans les mêmes positions, & sur leur organe, comme ils l'avoient posé sur les nôtres; exercice que nous réitérons

auſſi ſouvent qu'il eſt néceſſaire, tant ſur eux-mêmes que ſur nous, pour qu'ils puiſſent la prononcer d'eux-mêmes à la vue de la lettre *a*, que nous leur montrons continuellement. Il arrive très-ſouvent que la ſçachant, ils ne la prononcent point encore, parce qu'ils ne donnent point aſſez de force à l'articulation. Nous remédions bientôt à cette difficulté, en leur faiſant mettre la paume de leur main tournée vers notre bouche, pour leur faire ſentir le dégré de l'air qui en ſort. Nous obſervons de prononcer la même lettre avec auſſi peu de force qu'eux. Nous leur faiſons ſigne alors que ce n'eſt pas comme cela qu'il faut la prononcer. Nous l'articulons enſuite fortement. Ils ſentent néceſſairement que l'air qui ſort de notre bouche eſt violent, en conſéquence qu'il faut qu'ils faſſent de même; nous leur faiſons ſigne que c'eſt ainſi que l'on prononce. La prononciation eſt donc, comme on le voit, en raiſon de la poſition des organes, & du dégré du ſouffle. Ayant une fois obtenu cette articulation, nous la faiſons réitérer ſouvent à l'inſpection de cette lettre montrée dans les différentes pages d'un li-

vre, ſous les différens caracteres dont elle eſt ſuſceptible. Nous leur apprenons que nous la déſignons dans l'Alphabet manuel par le pouce levé. Nous les exerçons enſuite à l'écrire. (*a*)

E, Æ, Œ, E, Æ, Œ, e, æ, œ.

E, Æ, Œ, E, Æ, Œ, e, æ, œ.

Pour la prononciation de cette lettre, nous leur expliquons que la langue ſe leve par le milieu, & que ſa pointe ſe baiſſe vers le palais inférieur. Nous leur faiſons mettre leur doigt dans leur bouche, pour qu'ils ſentent la vérité de notre explication. Nous leur faiſons ſentir le ſouffle & le mouvement du goſier. Nous mettons nous-mêmes nos doigts dans leur bouche, pour voir

(*a*) Nous ne répéterons point à chaque lettre que nous les appliquons à leur faire chercher dans les livres, & à leur faire écrire les lettres que nous leur enſeignons; cette répétition eſt inutile: il ſuffit de ſçavoir que ces exercices doivent être répétés autant de fois que l'on leur apprend de nouvelles lettres. Nous ne donnerons pas davantage non plus la maniere de leur faire ſentir le dégré du ſouffle; il ſuffit d'avoir dit une fois que

s'ils obſervent les principes que nou leur avons donnés. Cette lettre ſouffre plus de difficulté que l'*a* ; cependant on vient à bout de la leur faire prononcer. Nous leur apprenons que nous la déſignons dans l'Alphabet manuel par l'index levé : ſuivent enſuite les exercices que nous avons indiqués pour l'*a* : nous y joignons les lettres *æ*, *œ*, parce qu'elles ont la même prononciation.

I, I, i, Y, Y, y.

I, I, i, Y, Y, y.

La prononciation de cette lettre eſt bien plus difficile que les deux autres ; il ne faut pas même être ſurpris

---

c'eſt en mettant leur main, la paume tournée vis-à-vis leur bouche, pour qu'ils le ſentent. Nous ne ferons donc que l'indiquer. Il en ſera de même de la preſſion des mains ; pour les adouciſſemens, nous ne ferons que l'annoncer, puiſqu'il ſuffit de dire une fois, que pour faire ſentir que l'effet eſt moins grand dans la prononciation, on ſerre beaucoup moins les mains de l'Eleve dans les ſiennes. On ſent bien auſſi que nous ne nous arrêterons point à donner les principes de lecture & d'écriture, qui ſont communs aux Muets & aux autres enfans.

de ne pas bien l'entendre prononcer long-temps après l'éducation. Si on vouloit qu'elle le fût de maniere à être bien diſtincte, il faudroit ſe réſoudre à paſſer bien du temps inutilement. La plupart des Eleves ne la prononcent que d'une maniere ſemblable à l'*e*. Pour la leur faire comprendre, nous leur expliquons que la langue ſe leve bien plus fortement vers le palais ſupérieur, qu'elle s'élargit des deux côtés vers les dents molaires, que les levres ſont retirées comme dans le ris, que la bouche eſt moins ouverte. Après cette explication, nous leur faiſons mettre leur doigt dans notre bouche; nous leur faiſons ſentir le ſouffle & le frémiſſement du goſier. Nous réitérons les mêmes exércices ſur eux-mêmes, pour voir s'ils ont placés leurs organes comme il faut. Pour leur faire ſentir le retirement des levres, nous leur faiſons mettre, aux deux coins de la bouche, l'extrêmité du pouce & de l'index, comme quand on prend de ces deux doigts des diſtances. Si ces opérations ne réuſſiſſent point encore, nous poſons leur langue & leurs levres comme elles doivent être. Nous y joignons l'*y*, parce

qu'elle eſt ſemblable pour la prononciation ; nous leur apprenons que nous les déſignons dans l'Alphabet manuel par le doigt du milieu levé. Succedent les autres exercices indiqués.

O, AU, AUX, EAU.

O, AU, AUX, EAU.

o, au, aux, eau.

O, AU, AUX, EAU.

O, AU, AUX, EAU.

o, au, aux, eau.

Pour ces prononciations, nous leur apprenons que la langue ſe retire dans le fond de la bouche, & que nous formons avec les levres une ouverture preſque ronde. Nous leur faiſons ſentir le ſouffle & le frémiſſement du goſier ; nous ajoutons le tact des doigts dont les extrémités touchent en rond la bouche ; preſque jamais elle ne ſouffre de difficulté. Nous ajoutons *au*, *aux*, *eau*, parce que c'eſt la même prononciation ; nous leur apprenons que nous les déſignons dans l'Alphabet manuel, en levant

vant l'annulaire. Enſuite ſuccedent les exercices indiqués.

U, u, u, *U, u, u.*

Cette lettre eſt au moins auſſi aiſée que la précédente ; il ſuffit de leur montrer que les levres ſont allongées & preſſées l'une ſur l'autre. Si la vue ne ſuffit pas, on peut leur faire prendre les levres entre leurs doigts. Quelquefois il arrive qu'ils prononcent *ou*, au lieu de *u*, alors on leur fair ſentir le différent ſouffle dans les deux prononciations. Nous leur apprenons que nous déſignons cette lettre dans l'Alphabet manuel, par le doigt auriculaire levé. Nous faiſons enſuite ſuccéder les exercices décrits.

HA, HE, HI, HO, HU.

HA, HE, HI, HO, HU.

ha, he, hi, ho, hu.

HA, HE, HI, HO, HU.

HA, HE, HI, HO, HU.

ha, he, hi, ho, hu.

Il ſuffit de leur faire comprendre que nous donnons pour ces prononciations un ſouffle plus long. Nous leur apprenons que l'*h* ſe déſigne dans l'Alphabet manuel par la main qui tire une ligne de l'épaule gauche à la hanche droite, ou de l'épaule droite à la hanche gauche. Nous faiſons enſuite ſuccéder les exercices décrits.

PA, PE, PI, PO, PU.

PA, PE, PI, PO, PU.

pa, pe, pi, po, pu.

PA, PE, PI, PO, PU.

PA, PE, PI, PO, PU.

pa, pe, pi, po, pu.

Cette articulation étant plus facile, doit être la premiere à laquelle nous devons nous appliquer. Nous leur faiſons comprendre que notre vent eſt retenu au-dedans de nous; ce qui eſt facile de leur faire ſentir, en leur faiſant voir que nos joues ſont gonflées, que nos levres ſont preſſées l'une contre l'autre; qu'enſuite le ſouffle ſort avec impétuoſité à l'ouverture prompte de

la bouche. Nous leur enseignons que le *p* est désigné dans l'Alphabet manuel par le pied qui frape la terre : succedent ensuite les exercices que nous avons indiqués.

BA, BE, BI, BO, BU.

BA, BE, BI, BO, BU.

ba, be, bi, bo, bu.

BA, BE, BI, BO, BU.

BA, BE, BI, BO, BU.

ba, be, bi, bo, bu.

Ces syllabes doivent suivre immédiatement les précédentes, parce qu'elles n'en sont qu'un adoucissement ; il ne faut, pour les prononcer, que moins presser les levres les unes sur les autres, moins enfler les joues, ne faire presque aucun effort ; nous faisons sentir très-facilement ces différences par le souffle, qui est beaucoup moins violent, & par la pression des mains. (*a*) Nous

(*a*) Nous ne répeterons point à chaque fois la maniere de faire cette pression ; nous ne ferons que l'indiquer.

prenons les mains de nos Eleves, qu nous pressons fortement entre les nôtres en prononçant les syllabes *pa*, &c. en suite nous les pressons beaucoup moins en prononçant celle-ci pour leur fair connoître qu'il ne faut aucun effor Ils sentent facilement cette différence Nous leur apprenons que dans l'Alphabe manuel le *p* est désigné par l'index plac sur les levres : nous faisons succéde les exercices décrits.

MA, ME, MI, MO, MU.

MA, ME, MI, MO, MU.

ma, me, mi, mo, mu.

MA, ME, MI, MO, MU

MA, ME, MI, MO, MU.

ma, me, mi, mo, mu.

Nous enseignons ces syllabes aussi-tôt après les précédentes, parce qu'elles n'en sont qu'un adoucissement. Ce-pendant elles n'ont point la même facilité ; il arrive même que l'on es obligé de s'y prendre à plusieurs fois : il faut leur faire comprendre que les le-

vres s'ouvrent lentement, que le ſouffle eſt fort adouci; enſuite nous leur faiſons prendre nos levres entre leurs doigts, pour qu'ils puiſſent ſentir le mouvement lent qu'elles font. Nous nous ſervons de la preſſion en la rendant forte pour les ſyllabes *pa*, &c. moins forte pour les ſyllables *ba*, &c. & bien plus adoucie encore pour les ſyllabes *ma*, &c. il faut l'ajouter aux principes indiqués. Tous ces exercices nous obtiennent la prononciation que nous demandons. Nous leur apprenons que l'*m* eſt déſignée dans l'Alphabet manuel par les trois doigts du milieu, mis droits à côté les uns des autres, le pouce & le petit doigt étant fermé dans la paume de la main: nous faiſons ſuivre les exercices indiqués.

TA, TE, TI, TO, TU.

TA, TE, TI, TO, TU.

ta, te, ti, to, tu.

TA, TE, TI, TO, TU.

TA, TE, TI, TO, TU.

ta, te, ti, to, tu.

Ces ſyllabes ſont ſujettes à quelques difficultés ; pour les lever, il faut leur faire comprendre que le bout de la langue doit être placé entre les dents inciſives, qu'elle ſe retire avec beaucoup de promptitude, que les levres & les dents ſe deſſerrent avec une grande vivacité ; que nous faiſons alors le même mouvement que lorſque nous voulons cracher. Pour leur rendre ces explications ſenſibles, nous leur faiſons toucher du bout du doigt la langue ; nous leur faiſons ſentir qu'elle excede les dents ; en leur faiſant remarquer le ſouffle, nous leur faiſons voir qu'il eſt ſouvent accompagné d'une petite humidité, ſemblable à un brouillard, capable même de mouiller. Souvent il arrive que ces exercices ſont ſans ſuccès ; alors nous plaçons nous-mêmes leur langue entre leurs dents, nous leur faiſons fermer la bouche, & tenir la paume de leur main vis-à-vis, pour qu'ils puiſſent ſentir ſur eux-mêmes, ſi le ſouffle qu'ils rendent forme le même effet : il faut de plus, que l'autre main qu'ils ont libre ſoit appuyée ſur notre goſier, dans le moment où ils reçoivent nos explications, & qu'ils

a remettent ſur le leur, dans le temps où ils s'exercent. Dès que nous avons obtenu la prononciation que nous deſirons, nous leur apprenons que le *t* dans l'Alphabet manuel, ſe déſigne par une chiquenaude que nous donnons en l'air, au haut de notre front. Suivent enſuite les exercices que nous avons preſcrits.

DA, DE, DI, DO, DU,

DA, DE, DI, DO, DU,

da, de, di, do, du.

DA, DE, DI, DO, DU,

DA, DE, DI, DO, DU,

da, de, di, do, du.

Comme ces ſyllabes ne ſont que l'adouciſſement de la précédente, il ſuffit de les leur expliquer par la preſſion des mains & le ſouffle. Nous leur apprenons que le *d* dans l'Alphabet manuel, eſt déſigné par un anneau que forme le bout de l'index qui touche au pouce. Nous paſſons enſuite aux exercices décrits.

NA, NE, NI, NO, NU,
NA, NE, NI, NO, NU,
na, ne, ni, no, nu.

NA, NE, NI, NO, NU,
NA, NE, NI, NO, NU,
na, ne, ni, no, nu.

Quoique ces ſyllabes ne ſoient qu'un adouciſſement des précédentes, elles ſouffrent bien plus de difficultés; il faut un travail plus fort; nous nous ſervons, pour l'obtenir, du ſouffle & de la preſſion : lorſque nous avons obtenu ces prononciations, nous leur apprenons que l'*n* dans l'Alphabet manuel, eſt déſigné par l'index & le doigt du milieu mis à côté l'un de l'autre, dans une ſituation droite, les autres doigts étant renfermés dans la paume de la main : ſuivent enſuite les exercices indiqués.

FA, FE, FI, FO, FU,
FA, FE, FI, FO, FU,
fa, fe, fi, fo, fu.

FA, FE, FI, FO, FU,

FA, FE, FI, FO, FU,

fa, fe, fi, fo, fu.

PHA, PHE, PHI, PHO, PHU,

PHA, PHE, PHI, PHO, PHU,

pha, phe, phi, pho, phu.

PHA, PHE, PHI, PHO, PHU,

PHA, PHE, PHI, PHO, PHU,

pha, phe, phi, pho, phu.

Pour donner aux Eleves l'articulation de ces syllabes, il faut commencer par leur faire connoître que la levre inférieure est entre les dents incisives supérieures; que la levre supérieure n'est point posée sur l'inférieure; que l'ouverture de la bouche est prompte, & que le souffle qui en sort est violent. Nous leur faisons mettre le pouce à un des angles de la bouche, & le bout de l'index à l'autre, pour qu'ils puissent sentir la position des levres. Nous observons également de leur faire sentir, avec le bout du doigt, l'endroit

où ſe place la langue, tant ſur nous que ſur eux-mêmes. Nous leur apprenons que ces prononciations dans l'Alphabet manuel, ſe déſignent par un coup que nous donnons de la main, le pouce élevé en haut, & le petit doigt en bas. Nous joignons ces ſyllabes enſemble, parce qu'elles ont la même prononciation. A ces exercices ſuccedent ceux que nous avons indiqués.

VA, VE, VI, VO, VU,
VA, VE, VI, VO, VU,
va, ve, vi, vo, vu.
VA, VE, VI, VO, VU,
VA, VE, VI, VO, VU,
va, ve, vi, vo, vu.

Ces ſyllabes n'étant qu'un adouciſſement des précédentes, il ſuffit de les indiquer par le ſouffle & la preſſion des mains; d'ordinaire elles ne ſouffrent aucune eſpece de difficulté. Nous leur montrons que le *v* dans l'Alphabet manuel eſt déſigné par l'index & le doigt du milieu, qui, élevés & ſéparés l'un de l'autre, prennent les

deux narines entre eux : enſuite nous ſuivons les exercices indiqués.

LA, LE, LI, LO, LU,
LA, LE, LI, LO, LU,
la, le, li, lo, lu.
LA, LE, LI, LO, LU,
LA, LE, LI, LO, LU,
la, le, li, lo, lu.

Ces ſyllabes exigent beaucoup de patience ; il faut que les Eleves comprennent que la langue s'éleve au-deſſus des alvéoles des dents ſupérieures, & qu'elle ſe baiſſe avec vivacité. Pour leur faire concevoir plus facilement, nous leur faiſons mettre leur doigt dans notre bouche ; nous leur faiſons ſentir la poſition de la langue, & ſon mouvement que nous faiſons ſuivre ; enſuite nous leur faiſons faire la même opération ſur eux-mêmes. Nous ſommes ſouvent obligés de mettre nos doigts dans leur bouche, pour juger de leur poſition, plus encore pour placer la langue comme il faut ; nous ſommes même dans la néceſſité de la baiſſer

comme il faut quelle s'abaiſſe, en la dirigeant comme elle doit être, ce que nous exécutons en baiſſant notre doigt ſubitement; exercice qu'il faut répéter une multitude de fois de part & d'autre, en leur donnant toujours de nouveaux encouragemens. Nous leur apprenons que *l* ſe déſigne dans l'Alphabet manuel, par la main que le pouce appuye ſur l'une des deux joues, & qui, par ce moyen, forme comme un battement d'aîle. Suivent enſuite les exercices que nous avons indiqués.

CHA, CHE, CHI, CHO, CHU,

CHA, CHE, CHI, CHO, CHU,

cha, che, chi, cho, chu.

CHA, CHE, CHI, CHO, CHU,

CHA, CHE, CHI, CHO, CHU,

cha, che, chi, cho, chu.

La prononciation de ces ſyllabes n'eſt point aiſée, elle demande de l'exercice, de la patience, & de longues explications: pour la leur faire prononcer, nous tâchons de leur faire comprendre que nos levres ſont un peu

écartées l'une de l'autre, que les deux coins de la bouche ſont retirés, qu'elles s'ouvrent un peu pour ſe rapprocher ſans ſe toucher, qu'elles s'allongent en avant, comme lorſque nous faiſons la moue, ou que nous crions *au chat*; que notre langue s'éleve un peu, mais pas aſſez haut pour toucher les alvéoles des dents inciſives; qu'elle coule enſuite le long des dents ſupérieures, pour s'arrêter entre les deux rateliers. Nous ſommes toujours obligés de conduire la langue de nos Eleves, en la plaçant avec nos doigts dans leur bouche, ayant toujours commencé par les leur avoir fait mettre dans la nôtre, & delà dans leur propre bouche. Le ſouffle eſt abſolument indiſpenſable, c'eſt ce qui eſt le plus propre à les leur faire articuler; il faut bien leur recommander d'y faire une attention ſérieuſe. Le toucher des levres eſt un exercice qu'il ne faut point négliger. Nous répétons ces exercices autant de fois qu'il eſt néceſſaire pour la réuſſite. Nous leur apprenons que le *c* ſe déſigne par la courbure de l'index. Suivent enſuite les exercices décrits.

SA, SE, SI, SO, SU,

SA, SE, SI, SO, SU,

ſa, ſe, ſi, ſo, ſu.

SA, SE, SI, SO, SU,

SA, SE, SI, SO, SU,

ſa, ſe, ſi, ſo, ſu.

ÇA, ÇE, ÇI, ÇO, ÇU,

ÇA, ÇE, ÇI, ÇO, ÇU,

ça, çe, çi, ço, çu.

ÇA, ÇE, ÇI, ÇO, ÇU,

ÇA, ÇE, ÇI, ÇO, ÇU,

ça, çe, çi, ço çu.

Pour les apprendre à nos Eleves, nous leur faiſons ſentir, avec le bout de leur doigt, que la langue, quoiqu'auprès des dents, n'eſt point renfermée entr'elles ; enſuite nous leur faiſons mettre leurs doigts ſur les levres, de maniere qu'ils ayent le bout du pouce & de l'index ſur les deux coins des levres ; nous ne négligeons point le ſouffle, qui eſt de la plus grande néceſſité. En changeant

la diſpoſition de la main, nous la leur faiſons poſer horizontalement au niveau du menton, pour qu'ils ſentent que le vent ne vient point comme aux autres lettres, mais de haut en bas : pendant qu'ils ſont dans cette exercice, l'autre main doit être ſur notre goſier ; nous leur faiſons réitérer ſur eux-mêmes ; enſuite nous leur montrons qu'elles ne ſont qu'un adouciſſement des précédentes par la preſſion. Nous leur apprenons que l'*s* eſt déſignée par quelques cercles que l'on forme de la main. Suivent enſuite les exercices que nous avons décrits.

JA, JE, JI, JO, JU,

JA, JE, JI, JO, JU,

ja, je, ji, jo, ju.

JA, JE, JI, JO, JU,

JA, JE, JI, JO, JU,

ja, je, ji, jo, ju.

GEA, GE, GI, GEO, GEU,

GEA, GE, GI, GEO, GEU,

gea, ge, gi, geo, geu.

GEA, GE, GI, GEO, GEU,

GEA, GE, GI, GEO, GEU,

gea, ge, gi, geo, geu.

Ces ſyllabes ne ſont qu'un adouciſſement des précédentes. On les fait ſentir par la preſſion des mains & le ſouffle. Nous leur apprenons que le *j* ſe déſigne par le doigt du milieu courbé, que le *g* eſt également déſigné dans l'Alphabet manuel, par les mouvemens de la main, qui fait, comme ſi elle fouilloit dans ſa poche. Nous les exerçons enſuite aux exercices que nous avons décrits.

ZA, ZE, ZI, ZO, ZU,

ZA, ZE, ZI, ZO, ZU,

za, ze, zi, zo, zu.

ZA, ZE, ZI, ZO, ZU,

ZA, ZE, ZI, ZO, ZU,

za, ze, zi, zo, zu.

Comme ces ſyllabes ne ſont en quelque ſorte qu'un adouciſſement des autres, nous croyons qu'il ſuffit de leur

faire ſentir avec le bout de leur doigt que la langue eſt entre les dents inciſives ; enſuite nous leur faiſons connoître le mouvement de la bouche, par la poſition de leurs doigts, dont le bout de l'index & celui du pouce ſont appuyés ſur les deux coins des levres. Nous leur faiſons remarquer attentivement le dégré du ſouffle ; nous leur apprenons que cette lettre eſt déſignée dans l'Alphabet manuel par l'index qui va de droite à gauche, & de gauche à droite ſous le nez ; nous faiſons ſuivre les exercices que nous avons preſcrits.

XA, XE, XI, XO, XU.

XA, XE, XI, XO, XU.

xa, xe, xi, xo, xu.

XA, XE, XI, XO, XU.

XA, XE, XI, XO, XU.

xa, xe, xi, xo, xu.

Il faut, pour faire comprendre cette prononciation aux Eleves, leur faire faire beaucoup d'attention au ſouffle & an mouvement des levres, & au jeu des mâchoires. Nous leur expliquons que

notre langue s'appuie ſur les dents avec beaucoup de force; enſuite nous leur faiſons mettre leur main ſur notre goſier, pour qu'ils puiſſent ſentir l'effet que l'air y produit; exercice que nous leur faiſons répéter ſur eux, comme ſur nous-même, juſqu'à ce qu'ils réuſſiſſent. Nous leur apprenons enſuite que l'*x* eſt déſigné par les doigts index & médius, entre leſquels de haut en bas, & de bas en haut nous faiſons paſſer le nez: nous terminons par les exercices décrits.

KA, KE, KI, KO, KU,

KA, KE, KI, KO, KU,

ka, ke, ki, ko, ku.

KA, KE, KI, KO, KU,

KA, KE, KI, KO, KU,

ka, ke, ki, ko, ku.

CA, CO, CU,

CA, CO, CU,

ca, co, cu.

CA, CO, CU,

CA, CO, CU,

ca, co, cu.

QUA, QUE, QUI, QUO,

QUA, QUE, QUI, QUO,

qua, que, qui, quo.

QUA, QUE, QUI, QUO;

QUA, QUE, QUI, QUO,

qua, que, qui, quo.

Nous commençons par leur faire mettre leurs doigts ſur nos levres, pour leur faire ſentir l'effort qui ſe fait audedans de nous ; enſuite nous leur faiſons mettre un doigt dans notre bouche, pour qu'ils ſentent la poſition de la langue : en même temps on leur explique qu'elle eſt recourbée ſur elle-même, qu'elle s'appuye fortement ſur le palais ſupérieur, bien avant dans la bouche : à ces opérations nous faiſons ſuccéder le ſouffle ; nous leur faiſons remarquer qu'avant la prononciation il n'en ſort point, que dans la prononciation on le ſent ſortir avec beaucoup de force. Nous leur faiſons répéter ces opérations ſur eux-mêmes ; & comme ſouvent cet exercice ne réuſſit point encore, nous mettons nos

doigts dans leur bouche, pour voir ſi leur langue eſt placée comme il faut. La ſeule répétition des mêmes exercices peut conduire au but que l'on deſire. Nous joignons les ſyllabes *ca* & *qua*, parce qu'elles ont les mêmes articulations. Nous leur montrons que dans l'Alphabet manuel le *k* eſt déſigné par l'index qui frape la pointe du nez, que le *q* eſt déſigné par la main qui frappe à plat ; nous leur faiſons enſuite faire les exercices que nous avons décrits.

GA, GUE, GUI, GO, GU;
GA, GUE, GUI, GO, GU,
ga, gue, gui, go, gu.

GA, GUE, GUI, GO, GU;
GA, GUE, GUI, GO, GU,
ga, gue, gui, go, gu.

Ces ſyllabes ſont l'adouciſſement des précédentes. Il faut, pour les apprendre aux Eleves, s'en tenir au ſouffle & à la preſſion. Suivent les exercices preſcrits.

RA, RE, RI, RO, RU,
RA, RE, RI, RO, RU,
ra, re, ri, ro, ru.
RA, RE, RI, RO, RU,
RA, RE, RI, RO, RU,
ra, re, ri, ro, ru.

Hoc opus, hic labor eſt.

De toutes les ſyllabes que nous avons expliquées, il n'y en a point d'auſſi difficiles à apprendre aux Eleves ; il faut mettre en uſage, pour ces prononciations, tout ce que nous avons dit pour les autres. L'inutilité des premieres opérations ne doit point rebuter. Ce n'eſt que par la répétition continuelle que les Eleves pourront réuſſir. C'eſt ici le lieu de dire, avec Virgile : *labor improbus omnia vincit.* Pour diminuer le travail, nous tâchons de leur faire connoître le frémiſſement qui ſe fait dans la langue, & le mouvement qui ſe fait dans le goſier. Nous leur apprenons que l'*r* ſe déſigne dans l'Alphabet manuel par la main qui eſt placée ſur le goſier ;

ſuccedent enſuite les exercices que nous avons décrits.

La prononciation de pluſieurs ſyllabes n'eſt point aiſée; elle demande de l'exercice, de la patience & du temps; toutes ces choſes ſont de grands maîtres: il faut de plus beaucoup d'application à l'Eleve & au Maître: le principal talent de celui-ci, eſt d'éviter tout ce qui pourroit ſentir le reproche & le blâme; ſoutenir le courage des Eleves, leur travail, aider la bonne volonté, la faire naître même quand elle n'y eſt pas, voilà ſon devoir. Nous ne croyons pas qu'il ſoit néceſſaire d'avertir: 1°. Que nous ne voyons qu'une lettre, lorſqu'elle eſt difficile, par chaque leçon; 2°. qu'avant d'en commencer une nouvelle, nous faiſons répéter celles que nous avons apriſes précédemment; 3°. que notre Alphabet manuel nous ſert ſeulement pour nous aider, afin de rapeller plus facilement dans l'eſprit des Eleves la prononciation; qu'ainſi on ne doit point être étonnés ſi pour le *p* & l'*h* nous n'avons qu'un ſigne, qui eſt celui de l'*f*; comme pour le *c* & l'*h* nous n'avons qu'un ſigne, qui eſt celui du *c*. 4°. Comme pour les hommes l'écriture eſt plus com-

posée que la prononciation, il en est de même pour nos Eleves, l'habitude chez les premiers rectifie ce défaut, elle les rectifiera de même chez nos Eleves.

Nous nous proposons, pour la facilité des personnes qui voudroient travailler à cette éducation, de donner l'Abécédaire en entier. Quelqu'un à qui nous avions demandé des conseils, nous empêcha dans le commencement de donner à nos Eleves les syllabes renversées, sous prétexte de la longueur des opérations & de l'inutilité de ces exercices. Il nous renvoya à l'usage pour les apprendre. Nous n'avons pas été longtemps à nous appercevoir que ces principes, usités pour les autres enfans, sont encore plus nécessaires pour nos Eleves. S'ils semblent devoir être inutiles pour quelqu'un, c'est sans doute pour ceux qui, ayant la faculté d'entendre, peuvent rectifier facilement leur prononciation. Cependant tous ceux qui ont écrit sur cette matiere, en ont tous reconnu la nécessité. Ils ont donc tous donné ces syllabes sous les différentes combinaisons dont elles sont susceptibles : nous avouons, il est vrai, qu'il est beaucoup plus court de s'en tenir aux premieres

ſyllabes que nous avons données; mais il faut auſſi convenir que l'ouvrage eſt bien imparfait; défaut dans lequel nous ſommes tombés innocemment, & que nous avons tâchés de réparer le plus qu'il nous a été poſſible. Le temps n'eſt rien, lorſqu'il eſt bien employé, & le retard de l'éducation n'eſt pas un inconvénient, puiſqu'il procure, pour la ſuite, un avantage réel. Nous nous ſommes ſervis de l'excellent Livre de M. Viard, donné au Public par les ſoins de M. Luneau de Boisjermain, & d'un autre Syllabaire, imprimé à Orléans, chez Jacob, en 1760. Ces deux Ouvrages renferment les idées les plus lumineuſes; nous les avons jugés d'après l'expérience qui nous les a fait accommoder à notre Education.



SYLLABES combinées, pour conduire à la lecture des mots.

AH,	eh,	ih,	oh,	uh.
ap,	ep,	ip,	op,	up.
ab,	eb,	ib,	ob,	ub.
am,	em,	im,	om,	um.
at,	et,	it,	ot,	tu.
ad,	ed,	id,	od,	ud.
an,	en,	in,	on,	un.
al,	el,	il,	ol,	ul.
af,	ef,	if,	of,	uf.
av,	ev,	iv,	ov,	uv.
as,	es,	is,	os,	us.
az,	ez,	iz,	oz,	uz.
ax,	ex,	ix,	ox,	ux.
ak,	ek,	ik,	ok,	uk.
ac,	ec,	ic,	oc,	uc.
ag,	eg,	ig,	og,	ug.
ar,	er,	ir,	or,	ur.
pla,	ple,	pli,	plo,	plu.
pra,	pre,	pri,	pro,	pru.
bla,	ble,	bli,	blo,	blu.
bra,	bre,	bri,	bro,	bru.
tra,	tre,	tri,	tro,	tru.
dra,	dre,	dri,	dro,	dru.
fla,	fle,	fli,	flo,	flu.

fra,	fre,	fri,	fro,	fru.
vra,	vre,	vri,	vro,	vru.
ſpa,	ſpe,	ſpi,	ſpo,	ſpu.
ſpla,	ſple,	ſpli,	ſplo,	ſplu.
ſta,	ſte,	ſti,	ſto,	ſtu.
ſtra,	ſtre,	ſtri,	ſtro,	ſtru.
pſa,	pſe,	pſi,	pſo,	pſu.
thra,	thre,	thri,	thro,	thru.
cla,	cle,	cli,	clo,	clu.
cra,	cre,	cri,	cro,	cru.
gla,	gle,	gli,	glo,	glu.
gra,	gre,	gri,	gro,	gru.

a	ha, ah, a, as, at, ap, ac, ach, ats, aps, achs, acs, em.
e	ai, ei, oi, hé, œ, &, &c, er, ez, ers, ef, efs, ed, eds, ée, ées, ets, ez.
ê	âi, êi, ait, aid, oit, et, ais, aix, aits, aids, oi, ois, és, ets, eſt, eg, egs, aie, oie, aies, aient, oient.
i	hi, hy, y, it, ir, id, i, is, its, ids, ils, ie, ies, ient.
o	ho, au, eau, ot, aut, aud, ô, os, ôt, aux, auts, auds, eaux, ôts, oh.

u { hu, eu, eut, ut, û, us, ux, uts, ud, uds, eus, ue, uent.

eu { heu, oeu, ue, êu, eus, eux, euf, eufs, eux, oeud, oeufs, eue, eues.

ou { hou, aou, out, oup, oux, ous, outs, oups, ouls, ouds, aout, oue, oues, ouent.

oi { hoi, oit, oid, oigt, ôi, ois, oix, oids, oits, oigts, oie, oies, oient.

eur { heur, oeur, eurt, eurs, oeurs, eure, heure, eures, heures.

our { hour, ourt, ourg, ourt, ours, ourts, ourgs, oure, oures.

oir { hoir, hoirs, oir, oirs, oire, oires.

an { han, am, en, ent, end, aon aen, ant, ang, and, anc, amp, emp, emps, empt, ans.

in { im, ain, aint, ainc, aim, aint, eim, ein, eint, eing, eingt, en, ins.

on { hon, om, omb, ompt, ont, ong, ond, ons.

un { um, hum, unt, uns.

oin { oint, oing, oins.

Lorſque les Eleves ſont bien exercés ſur ces différentes ſyllabes, on doit alors commencer à les préparer à des lectures ſuivies. Nous avouons que ces commencemens ne ſont intéreſſans, ni pour les Eleves, ni pour le Maître. Ce déſagrément eſt une ſuite de tous les exercices qu'on met en uſage dans cette éducation, juſqu'à ce que les Eleves ſoient venus à un point de perfection qui les puiſſe mettre dans le cas de comprendre, & d'être compris. On dira peut-être que nous parlons trop des déſagrémens de nos occupations; nous croyons devoir le faire, puiſqu'ils ne ſont que trop réels. Ce ſeroit peu connoître la Nature, que de croire que l'on puiſſe venir à bout de la rectifier ſans peine & ſans

efforts ; mais auſſi eſt-il un motif comparable à celui qui nous ſoutient ? Peut-il en être un plus noble que le bonheur de ſes ſemblables, une réuſſite qui tient, pour ainſi dire, du miracle dans ſes effets, qui redonne les hommes à eux-mêmes ? Nous n'avons pas cru devoir répéter nos principes de prononciation dans les ſyllabes que nous avons donné, parce que d'ordinaire elles ne ſouffrent preſque point de difficulté, & que d'ailleurs, ſoit que la conſonne précede, ou ſuive la voyelle, elle ne change point de nature, conſéquemment c'eſt la même diſpoſition dans les organes. Il n'en eſt pas de même des ſyllabes compoſées, comme *gla*, &c. *gra*, &c. elle ſouffrent beaucoup de difficulté ; mais avec le ſecours du ſouffle, du tact du goſier & des doigts dans la bouche, on en vient à bout avec de la patience. Nous n'avons pas cru devoir avertir qu'il falloit, pour faciliter la lecture, ſe ſervir de l'Alphabet manuel. Nous n'avons point non plus dit qu'il falloit exercer les Eleves à écrire ce qu'ils ont lu, parce qu'ayant indiqué cette méthode, pour tout ce qui a précédé, nous avons cru qu'elle alloit de

droit, comme pour tout ce qui devoit ſuivre ; ainſi nous n'en parlerons pas davantage, pour éviter les répétitions. On ſent aſſez combien il eſt avantageux que la lecture & l'écriture marchent enſemble ; l'un & l'autre exercice s'entre-ſoutiennent, & ſe fortifient mutuellement.

Pour préparer nos Eleves à des lectures ſuivies, il faut commencer à leur donner des notions du ſens des choſes qu'ils vont lire. On voit qu'il faut qu'elles ſoient courtes, claires, diſtinctes, faciles à ſaiſir, joignant les mots par leur analogie. Nous aurions deſiré pouvoir donner des principes préliminaires de ces regles que nous croyions néceſſaires pour ces Eleves. La briéveté, indiſpenſable de ces principes, en les renfermant dans cet Ouvrage, les rendoit en quelque ſorte inutiles ; des exemples trop courts ne rempliroient point le but que nous avons en vue, ils ne pourroient donner que des idées trop ſuperficielles. C'eſt pourquoi nous nous occupons maintenant de ce travail. Nous deſirerions que le Public voulût bien regarder avec bienveillance ce fruit de nos veilles & de nos occupations. Eſpérant

encore cette même indulgence, nous oſerions lui préſenter un ſecond Ouvrage, ſous le titre de *Principes élémentaires des Sciences, pour l'Education des Sourds & Muets, pour ſervir de ſuite au Cours élémentaire de leur éducation.* Nous embraſſerions dans cet Ouvrage toutes les parties de l'éducation, Religion, Morale, Grammaire, Hiſtoire Naturelle, Phyſique, Hiſtoire, Géographie, &c. Heureux de pouvoir conſacrer notre temps à l'utilité de cette partie ſouffrante de l'humanité, nous nous trouverons aſſez récompenſés, ſi nous pouvons concourir à leur bonheur! Nous nous contenterons de donner ici l'explication des pronoms.

Pronoms perſonnels de la premiere perſonne.

S. je, moi, me,
de moi,
à moi.

P. nous,
de nous,
à nous.

De la ſeconde perſonne.

S. te tu toi,
de toi,
à toi.

P. vous,
de vous,
à vous.

Pronoms de la troiſiéme perſonne.

S. ſe, ſoi,
de ſoi,
à ſoi.

P. eux - mêmes,
d'eux - mêmes,
à eux - mêmes.

Pronoms poſſeſſifs de la premiere perſonne.

S. mon, ma, mien, mienne,
de mon, de ma, de la mienne,
à mon, à ma, à la mienne.

P. mes, miens, miennes,
de mes, des miens, des miennes,
à mes, aux miens, aux miennes.

De la deuxiéme perſonne.

S. ton, ta, tien, tienne,

de ton, de ta, du tien, de la tienne,
à ton, à ta, au tien, à la tienne.

P. tes, tiens, tiennes,
de tes, des tiens, des tiennes,
à tes, aux tiens, aux tiennes.

De la troiſiéme perſonne.

S. ſon, ſa, ſien, ſienne,
de ſon, de ſa, du ſien, de la ſienne,
à ſon, à ſa, au ſien, à la ſienne.

P. ſes, ſiens, ſiennes,
de ſes, des ſiens, des ſiennes,
à ſes, aux ſiens, aux ſiennes.

Pronons relatifs.

S. il, lui, ce, cet, celui-là,
de lui, de ce, de cet, de celui-là,
à lui, à ce, à cet, à celui-là.

P. ils, eux, ces, ceux, ceux-là,
d'eux, de ces, de ceux, de ceux-là,
à eux, à ces, à ceux, à ceux-là.

S. qui, lequel, celui qui,
dont, duquel, de celui qui,
à qui, auquel, à celui qui.

P. qui, leſquels, ceux qui,
dont, deſquels, de ceux qui,
à qui, auxquels, à ceux qui.

Rien de ſi aiſé que de leur faire concevoir le ſens de ces pronoms ; nous leur montrons que ceux qui ſont perſonnels ſe rapportent à nous-mêmes ; que ceux qui ſont poſſeſſifs ſe rapportent aux choſes qui nous appartiennent ; que ceux qui ſont relatifs ſe rapportent aux choſes qui ſont énoncées avant. Nous ne répéterons plus qu'il eſt néceſſaire de leur faire répéter les explications, de les leur faire écrire, tant de mémoire, qu'à l'aide du Maître. Voici comment nous nous y ſommes toujours pris : nous commençons par leur dicter clairement, poſément, par la prononciation, en y joignant les ſignes de l'Alphabet manuel, pour les lettres qui ne ſont pas tout-à-fait bien diſtinguées ; nous leur faiſons répéter de mémoire, nous les leur faiſons écrire ; puis nous leur donnons la ſignification de ce mot, avec le ſecours des ſignes, nous le leur faiſons répéter. Nous nous ſervons pour cet exercice de crayon blanc, qui nous ſert à écrire ſur un tableau verd, ou noir ; mais hors d'avec nous nos Eleves écrivent chez eux avec du papier & des plumes, comme tous les hommes. Nous devons

auſſi prévenir que les exercices que nous preſcrivons, ne doivent rien diminuer du temps que nous employons à la lecture. Nous donnerons les regles de cet exercice à la ſuite, pour éviter de couper la liaiſon de nos principes.

Nous faiſons comprendre le ſens des pronoms de la premiere perſonne, en plaçant ſur les mots, *je*, *me*, *moi*, *de moi*, *à moi*, le doigt, & l'autre main ſur nous-mêmes, pour leur faire connoître que c'eſt la perſonne qui parle, qui agit, qui eſt déſignée par ces expreſſions; enſuite nous entrons dans de plus longs détails en cette ſorte: *je*, marque que c'eſt moi qui agis, qui parle; pour cela, nous ajoutons, après ce pronom, *écris*, &c. nous imitons l'action, en leur faiſant le ſigne de l'écriture; nous leur montrons enſuite que c'eſt nous qui écrivons. Nous paſſons à une autre expreſſion, comme *je bois*; nous en imitons l'action, en leur faiſant faire la même réflexion, & ainſi juſqu'à ce qu'ils l'ayent bien compris. Le mot *moi* ne ſouffre pas tant de difficulté, puiſqu'il ſuffit qu'ils ſentent que c'eſt nous qu'il déſigne. Il eſt inutile

d'entrer dans aucun détail des circonſtances, dans leſquelles cette expreſſion peut être priſe ou employée. *De moi*, cette expreſſion déſigne la plupart du temps que la perſonne eſt ou l'auteur, ou le poſſeſſeur, ou le donateur de la choſe connue. Pour le faire comprendre à nos Eleves, dans le premier cas, nous mettons le doigt ſur l'écriture qu'il nous ont vu faire, & l'autre main ſur nous-mêmes, en leur diſant ces expreſſions *de moi*; par rapport à la ſeconde hypotheſe, nous leur montrons une choſe qui nous appartient, nous leur faiſons ſigne qu'elle eſt à nous, enſuite nous leur adreſſons ces paroles *de moi*; dans la troiſiéme ſuppoſition, nous leur montrons qu'un d'eux a reçu de nous un livre, ou une autre choſe qui nous appartenoit; nous leur prononçons alors diſtinctement *de moi*. *A moi*, comme il déſigne que quelque choſe nous appartient, ou qu'elle doit nous revenir, nous leur montrons de nous donner cette choſe même, en mettant le doigt ſur la choſe, & l'autre main ſur nous-mêmes, pour montrer que cette choſe doit nous appartenir. Le pluriel de ces pronoms ne ſouffre par plus de diffi-

culté. Il ne faut qu'attribuer à plusieurs personnes ce que nous n'attribuons qu'à une seule; ainsi nous mettons au pluriel, ou au singulier les explications, selon le nombre dans lequel nous considérons ces pronoms. Nous ne nous arrêterons point à donner en détail les pronoms de la seconde & de la troisiéme personne, parce qu'il est facile de faire pour eux ce que nous avons fait pour ceux de la premiere personne. Les pronoms, tant démonstratifs que relatifs, ne souffrent pas plus de difficulté. Il ne faut que leur montrer que ceux-ci désignent particuliérement telles choses en particulier, que les derniers, au contraire, désignent la chose qui les a précédé, & qui est déja nommée. Pour leur rendre cette signification sensible, nous écrivons sur le tableau le nom d'un ou de deux Eleves, avec des membres de phrases, dont les uns commencent par *il* ou *ils*; nous effaçons alors ces pronoms, nous y mettons à la place le nom des Eleves; nous leur faisons voir alors que les pronoms tiennent la place des noms, qu'ils servent à ne les point faire répéter. Nous effaçons de nouveau les noms propres, pour y

ajouter les pronoms ; alors nous faiſons un renvoi qui ſe trouve aux pronoms, & qui marque qu'ils ſervent à faire connoître les noms dont ils tiennent la place. Nous leur faiſons enſuite répéter les explications que nous leur avons données. Nous prions qu'on ſe rappelle que ces explications ne ſont point des regles, mais ſeulement la maniere dont nous procédons ; elles ne ſont qu'une ſuite de la maniere d'enviſager du Maître. C'eſt donc ſon imagination ſeule, guidée par le jugement, qui doit le conduire dans ces explications. Il en eſt de celle-ci comme de toutes celles que nous donnerons par la ſuite.



EXPLICATION

Des principes préliminaires de la Religion pour les Sourds & Muets.

NOUS commençons à montrer à nos Eleves les gens qui travaillent à différens métiers ; enſuite nous mettons dans une boîte, ou autre choſe, un morceau de cuivre ou de plomb. Nous leur faiſons voir qu'il n'eſt devenu ni cuiller, ni fourchette, ou autre inſtrument quelconque, qu'il eſt reſté tel que l'on l'y a mis ; mais que ſi on l'avoit travaillé, il auroit pu devenir l'un ou l'autre ; enſuite nous entrons dans l'explication des détails relatifs à la connoiſſance de la création du monde : le premier exemple que nous donnons, eſt l'état d'Horloger, en diſant, ou écrivant, *les montres ont été faites par des Horlogers*. Pour leur faire comprendre qu'il y a une boîte & des mouvemens, que l'on a pris pour faire la boîte, de l'or, de l'argent ou du cuivre, ſans être travaillé, enſuite que l'on a travaillé, que l'on en a fait une boîte, pour y renfermer les mouvemens ; que les

mouvemens ont été faits avec du cuivre, que l'on l'a tourné, limé, fondu, &c. qu'on a mis un cadran que l'on a fait également, ainsi que les aiguilles : pour donner ces explications, il est à propos de montrer une mauvaise montre que l'on puisse leur faire voir en détail, sans courir aucun risque, & d'y joindre une montre démontée; explications que nous leur faisons rendre d'abord en les aidant, ensuite en la leur laissant donner d'eux-mêmes. Delà nous passons à un second exemple. *Les habits ont été faits par des Tailleurs ;* il est aisé de leur faire connoître, avec le moindre morceau de drap ou d'étoffe, qu'il y en avoit beaucoup, que les Tailleurs en avoient coupés des morceaux qu'ils ont cousus ensemble, & qu'ainsi ils en ont fait des habits ; que si on avoit laissé l'étoffe dans une armoire, elle seroit restée dans le même état. L'exemple troisiéme, dans lequel nous parlons des maisons, est bien plus long à expliquer ; il faut avoir recours aux estampes, & aux choses elles-mêmes en nature. En cette sorte : *les maisons sont faites par les Maçons qui ont fait les murs.* Nous commençons par leur faire voir dans

des eſtampes différentes maiſons, les unes belles, les autres pauvres, baſſes & couvertes de chaume; enſuite nous entrons dans le détail; nous leur montrons les murs, nous leur expliquons qu'ils ont été faits en mettant des pierres les unes ſur les autres, & du mortier entre les pierres; qu'ainſi on forme une maſſe élevée en droite ligne qui ſoutient les planchers; c'eſt ce que l'on appelle mur; que les jours ou vides ſont les portes & les fenêtres; on peut y joindre les cheminées. Nous leur montrons des pierres qui ne ſont point dans le mur, de la chaux en pierre, de la chaux délayée & de la chaux en mortier; après leur avoir expliqué qu'on la délaye avec de l'eau, que l'on la mêle avec du ſable, & qu'ainſi on fait du mortier pour joindre les pierres. *Les planchers & les eſcaliers ont été faits par des Charpentiers.* Nous leur enſeignons que les Charpentiers ſont des ouvriers qui travaillent le bois. Nous leur montrons leurs outils dans les eſtampes, du bois, qui eſt la matiere qu'ils travaillent, & les planchers des appartemens, ainſi que les eſcaliers des maiſons. Nous expliquons de même les opérations des

autres ouvriers qui concourent à la conſtruction & à l'embelliſſement des maiſons. Que les Villes n'ont été formées que parce que beaucoup d'hommes ont jugé à propos de bâtir des maiſons auprès les unes des autres, & d'y demeurer. Il eſt aiſé de ſentir que nous étions obligés d'entrer dans ces détails, que l'on peut multiplier autant que l'on jugera à propos, pour conduire à la création du monde.

Qui a fait le monde? Il faut faire cette demande par ſigne, & la leur donner par écrit, & de vive voix, y ajouter que le monde eſt compoſé du firmament que nous voyons, des aſtres qui y brillent, de la terre & des animaux, &c. Après leur avoir fait lire la demande, *qui a créé le monde?* nous faiſons remarquer que ces phraſes, écrites en plus petits caracteres, ne regardent que le Maître. Il leur faut faire lire la réponſe, en leur faiſant voir que cette réponſe ne regarde qu'eux. *Dieu a fait le monde:* pour leur faire concevoir ce que leur réponſe renferme, il faut avoir recours à une eſtampe qui repréſente la création du monde. Nous avons parlé de cet objet dans la pre-

miere Partie; nous ne répéterons point ce que nous avons dit; l'explication que nous en avons donnée eſt dans la Partie ſyſtématique.

Nous ne diſconviendrons point qu'il y aura beaucoup de choſes que nous ne pourrons faire comprendre à nos Eleves ; telles que la nature des Anges, conſidérés comme Eſprits ; celle de l'ame, comme ſubſtance, être, ſans rien de corporel, &c. ce ſont des choſes qu'il ſuffit de croire pour les perſonnes peu éclairées, & qui ne ſont pas de nature à être connues, même comme poſſibles, par les enfans; la ſuite de l'éducation produira chez eux ce qu'elle produira chez les autres. Par rapport à ces matieres abſtraites, ils ſont trop bornés pour pouvoir les concevoir. Ils ne le ſçavent donc que de mémoire, & s'ils rapportent des idées à ces expreſſions, ſans apparence viſible, ſans parties matérielles, elles ne ſont, & ne peuvent être juſtes ; mais elles le deviennent ou le peuvent devenir par la ſuite. Voilà tout ce qu'il nous faut pour leur inſtruction.

Nous ne croyons point nous éloigner de notre ſujet, en examinant ici cette theſe ; nous en appellons à l'ex-

périence, au témoignage de tous les hommes ; il n'en eſt point qui puiſſe ſoutenir qu'ils ayent compris ce qu'ils ont lu, écrit ou appris dans leur enfance, à cet âge où à peine on connoît ſon exiſtence. J'ai été, je le peux dire, long-temps occupé à faire les Catéchiſmes dans une Paroiſſe de ma Patrie; le nombre des enfans dont on m'avoit fait l'honneur de me confier l'éducation étoit fort grand. Je m'y livrois tout entier, avec tout le zèle & toute la tendreſſe d'un pere. J'étois à même d'étudier le caractere primitif & inné des enfans, la tournure de leur eſprit. J'ai vu avec peine combien peu les enfans comprennent ce qu'ils apprennent, *verbo ad verbum*. Ce qui m'a convaincu de la néceſſité de revenir ſouvent ſur la même choſe, de la leur expliquer ſous différens points de vue, avec d'autres expreſſions. On croira peut-être que je parle de ces expreſſions qui ſont au-deſſus de leur portée? Non, j'entends même les choſes les plus claires, celles qui paroiſſent n'avoir beſoin pour être conçues que de leur ſimple énonciation. Les Sourds & Muets ſont dans le même cas, l'explication réitérée des

ſignes & des eſtampes, dans les choſes qui exigent l'une ou l'autre , produiſent avec le temps & la patience le fruit que l'on deſire, c'eſt-à-dire, l'entiere conception. Comme c'eſt la répétition & l'explication des différentes leçons qui développent l'intellect chez les autres enfans, c'eſt aux mêmes moyens qu'il faut avoir recours pour l'inſtruction des uns & des autres.

ÉTUDE *ſuivie de la Religion.*

NOUS les inſtruiſons de leur Religion, en nous ſervant des figures de la Bible en eſtampes, que nous leur expliquons. Nous commençons par l'Ancien Teſtament, & nous finiſſons par le Nouveau. Nous ne donnons aucun détail ſur cette partie, parce que nous avons expliqué notre Méthode dans la partie ſyſtématique de notre Ouvrage. Nous nous contenterons de dire que nous ne paſſons point d'eſtampes, ſans que nos Eleves nous les aient d'eux-mêmes expliquées ſans aucun ſecours de notre part, ſoit par la voie de la parole, ou par celle des ſignes. Nous avouons que

cette opération est fort longue ; mais on ne doit pas s'attendre à autre chose dans cette éducation. Le temps n'est point perdu, mais bien employé, quand on en retire le vrai fruit de ses peines ; c'est ce que l'on ne doit espérer qu'après avoir beaucoup employé de temps, & avoir répété plusieurs fois la même chose. Ce n'est qu'à force d'étude & d'application, qu'on doit se flatter de réussir. Il est vrai que par-là on leur fait passer sous les yeux, on leur enseigne chaque point de la Religion qui est essentiel pour eux. On doit avoir l'attention de leur faire répéter de temps en temps les leçons précédentes, de leur donner des lectures qui aient rapport aux choses qu'ils étudient, & leur faire connoître ce rapport.

MÉTHODE pour exercer leur mémoire.

NOUS ne pouvons trop recommander de les accoutumer à réciter de mémoire. Nous ne nous arrêterons point à faire connoître la nécessité de cet exercice ; l'expérience la prouve bien

mieux que tout ce que nous pourrions dire, il ne faut aller qu'avec gradation jusques-là ; il faut, pour ainsi dire, que les différens exercices qui conduisent à cette étude, soient presque imperceptibles. Pour commencer, nous avons, dès le commencement, accoutumé nos Eleves à prononcer, d'après les signes de l'Alphabet manuel que nous leur donnions ; ainsi nos mains étoient pour eux comme l'impression des livres. A chaque fois que nous leur faisions répéter ces exercices, nous leur marquions que nous sçavions ces choses dans notre mémoire. Les difficultés que l'on a à surmonter, sont énormes, & la patience doit être poussée à son comble ; on n'en doit point être surpris, si on raisonne d'après la conduite des autres enfans. Ceux-ci ont toutes les peines du monde à se faire à un pareil travail ; cependant ils ont l'exemple de leurs camarades pour les encourager ; ils peuvent plus facilement que nos Eleves, recevoir les conseils, les encouragemens de leur Maître, les moyens pour réussir ; leur esprit y est formé de bonne heure ; ils en contractent l'habitude dès l'âge le plus tendre;

ils ſont depuis le moment qu'ils commencent à bégayer, accoutumés à retenir & à répéter ce qu'ils entendent dire. Nos Eleves ne ſont pas dans ce cas-là : privés de l'uſage de l'ouie, ils ne répétent que quelques ſignes qui ne leur apprennent preſque rien, qui ſe réduiſent au beſoin phyſique ; tout ce qui a précédé ce nouvel exercice pour eux, ne leur a donné que peu d'idées, qui ſe ſont d'autant moins gravées dans leur eſprit, qu'ils ne ſont point accoutumés à réfléchir : de plus, comme il eſt poſſible qu'ils ne ſoient que très-peu de temps avec le Maître, (comme il eſt de nos Eleves qui ne ſont avec nous que deux heures par jour,) & que perſonne dans l'intervalle ne leur répéte les principes que nous leur avons donnés; cet intervalle conſidérable d'inaction, met un très-grand obſtacle à leur avancement. C'eſt pour obvier à ce défaut, que nous les avons accoutumés à écrire chez eux les leçons qu'ils doivent réciter de mémoire. On doit s'attendre à beaucoup de peines, juſqu'au temps où ils y ſeront entiérement formés. Nous commençons à les y habituer en même-temps que nous leur expliquons les figures de la

la Bible, en leur faiſant apprendre le Catéchiſme du Diocèſe. Nous allons donner l'expoſé de notre maniere de procéder.

Il faut leur donner une voie qui puiſſe fixer & rappeller les lettres & leur liaiſon dans leur eſprit. Cette voie n'eſt autre choſe que l'Alphabet manuel que nous avons déja donné dans l'explication des lettres. Nous les préparons à cet exercice par un autre fort ſimple. Il conſiſte d'abord à leur faire connoître que la demande eſt pour le Maître, & que la réponſe eſt pour l'Eleve. Après leur avoir fait lire la demande ou la réponſe deux ou trois fois, nous leur recommandons de la réciter juſqu'à ce qu'ils la ſçachent : pour leur montrer comment il faut faire, nous avons coutume de faire comme ſi nous ne le ſçavions pas, & que nous nous exerçaſſions à l'apprendre; nous marquons la lettre principale, celle qui influe le plus dans la ſyllabe par le ſigne de l'Alphabet manuel qui l'indique : ce que nous répétons ſur le livre pluſieurs fois, pour leur montrer que nous ne répétons ſi ſouvent, en ſuivant le livre, que pour le graver dans notre mémoire; enſuite

nous leur faiſons ſigne que nous le ſçavons : alors nous fermons le livre, nous répétons ce que nous avons étudié devant eux; mais nous faiſons ſemblant de nous tromper, alors nous regardons ſur le livre; nous leur faiſons voir l'endroit qui nous avoit arrêté, que nous ne ſçavions point. Nous reprenons alors devant eux la leçon, depuis le commencement de la phraſe. Enfin nous finiſſons par leur réciter & leur écrire de mémoire, ſans aucun ſecours; nous écrivons cette leçon devant eux, & nous leur marquons que nous la ſçavons, parce que nous l'avons étudiée; qu'il faut qu'ils étudient de même, de retour chez eux. Comme il arrive toujours que de retour chez leurs parens ils n'étudient point, nous les obligeons de les écrire, & nous ſommes réduits à les leur faire apprendre chez nous, ce qui alonge de beaucoup nos opérations. En vain nous regrettons le temps que nous voudrions employer à d'autres exercices. Nous ne pouvons point ne pas nous en occuper, puiſqu'il eſt indiſpenſable qu'ils s'y habituent, qu'ils retiennent quelque choſe; & que les parens ne s'y occupant point, nous ſommes

réduits à faire leurs fonctions. Lorſque nos Eleves ſont au fait par cette voie de réciter par cœur, nous les habituons à écrire ce qu'ils ont appris ſans autre ſecours que leur mémoire. On trouve dans ce nouvel exercice un double avantage, qui eſt de leur faire connoître que l'Alphabet manuel ne fait qu'indiquer la prononciation de la principale lettre de la ſyllabe, celle qui y influe le plus; qu'il ne ſuffit pas de prononcer celle-là ſeule, (défaut dans lequel ils tombent toujours dans les commencemens,) qu'il faut faire ſentir les autres lettres en les modifiant, d'après les conſonnes auxquelles elles ſont jointes; qu'il faut qu'ils s'appliquent à retenir ces lettres qui compoſent tout le mot.

Nous devons avertir ici que dans les commencemens ils ſe refuſent abſolument à cet exercice, ce qui n'eſt point étonnant; il faut qu'il faſſent l'ouvrage ſeuls, au lieu qu'auparavant nous le partagions avec eux : cette mauvaiſe volonté eſt extraordinairement difficile à rompre; le temps, la patience & le deſir ſincere d'être utile, nous ſoutiennent & nous font chercher des reſſour-

ces pour lever cet obſtacle, d'autant plus difficile, que leur caractere eſt extrêmement opiniâtre, indocile : cette indocilité eſt en raiſon du peu d'éducation qu'ils ont reçu juſqu'alors. La pareſſe qu'il faut que les Eleves vainquent, eſt encore un nouvel obſtacle, elle s'eſt comme naturaliſée avec eux : n'ayant jamais été forcés à captiver leur imagination, ils doivent trouver très-faſtidieux de ſe livrer à cette occupation. Le Maître ne doit pas perdre de vue ces conſidérations, afin qu'il ne ſe dégoûte point, & qu'il ne gronde pas trop ſes Eleves ; il doit au contraire récompenſer les moindres efforts.

Lorſque les Eleves ont appris le Catéchiſme de la maniere dont nous venons de l'indiquer, il faut le leur faire apprendre une ſeconde fois, en s'attachant à leur expliquer les mots les uns après les autres par des expreſſions différentes, qui cependant repréſenteront toujours le même ſens, mais qui donnent lieu à de nouvelles explications, & préſentent le même ſens ſous différens jours. Nous avons toujours comparé nos Eleves aux autres enfans; en effet, ils n'en different que par le défaut d'organiſa-

tion. C'est d'après ce principe qu'il faut raisonner, agir. Si on négligeoit cette partie, on ne dévroit point être surpris de voir des enfans qui ne concevroient rien, puisque nous le voyons même dans ceux qui sont bien organisés, & pour lesquels on ne prend pas cette précaution. Il faut aussi joindre, autant qu'il est possible, l'exemple, soit de la morale, soit du dogme, dans les estampes; rapprocher également les choses du Nouveau & de l'Ancien Testament. Nous apprenons donc ainsi le Catéchisme à nos Eleves. *Êtes-vous Chrétien ? Oui, je suis Chrétien, par la grace de Dieu.* Nous écrivons le mot *oui*, en ajoutant à côté, *cela est vrai*, je suis Chrétien. Nous ajoutons, *moi j'ai été baptisé, moi j'ai reçu le Baptême, moi je suis enfant de Dieu & de l'Eglise, moi je suis Disciple de* JESUS-CHRIST*, moi j'obéis à ses ordres.* Nous passons ensuite à ces mots, *par la grace de Dieu*, nous ajoutons, *par la bonne volonté de Dieu, par sa miséricorde, par sa pure libéralité.* Comme toutes ces expressions renferment des sens encore peut-être trop métaphysiques pour eux, on peut avoir recours aux signes, autant qu'ils ne sont

point forcés; ainſi, pour leur faire comprendre ce que c'eſt que *grace*, *bonne volonté*, *miſéricorde*, *pure libéralité*, nous ſuppoſerons qu'un homme accablé de miſere & d'années vient nous demander l'aumône, que nous lui donnons; nous lui faiſons ſigne que nous ne lui devions pas, mais que touché de ſa miſere nous lui avons donné; que ce don de notre part eſt *grace*, *bonne volonté*, *miſéricorde*, *pure libéralité.* En expliquant ainſi tous les articles, nous pouvons nous flatter de leur faire comprendre ce que nous leur expliquons, & même de leur faire ſentir la force des expreſſions dont nous nous ſervons. Nous prenons la même voie pour les réponſes qui ont & peuvent être rapportées à l'Ancien Teſtament; par exemple, nous voyons cette demande: *Qu'eſt-ce que* JESUS-CHRIST? *C'eſt le Fils de Dieu fait Homme.* A ces mots, *c'eſt le Fils de Dieu*, nous leur rappellons le myſtere de la Sainte-Trinité; nous diſtinguons les trois Perſonnes, le *Pere*, *le Fils & le Saint-Eſprit*; nous écrivons alors *le Fils eſt la ſeconde Perſonne de Dieu qui s'eſt fait Homme*; nous écrivons *a pris un corps & une*

ame comme la nôtre. Alors nous leur faiſons voir un Enfant Jeſus dans la crêche, au moment après ſa naiſſance; un Enfant Jeſus inſtruiſant les Docteurs dans le Temple; Jeſus-Chriſt tenté; Jeſus-Chriſt flagellé; Jeſus-Chriſt mort. Nous joignons aux différens traits de la vie de Notre Seigneur, ceux de l'Ancien Teſtament qui y ont rapport; & pour ces explications nous nous ſervons des eſtampes. Ainſi Jeſus-Chriſt annoncé, attendu, & Iſaac promis & attendu; Jeſus-Chriſt mis à mort, Abel tué par ſon frere; Jeſus-Chriſt mort, & Iſaac immolé par ſon pere; Jeſus-Chriſt dans le tombeau, & Jonas dans le ventre de la Baleine; Jeſus-Chriſt reſſuſcité, Jonas ſorti du ventre de la Baleine; Jeſus-Chriſt Sauveur des hommes, & le Serpent d'aïrain; Jeſus-Chriſt le pain de vie dans l'Euchariſtie, le rocher & la manne du déſert. Les eſtampes de la Bible, les explications par écrit, les ſignes même, quelquefois employés avec diſcernement, tout cela contribue au développement de l'eſprit des Eleves. Nous ne nous arrêterons pas d'avantage à donner de plus amples explications, nous les regarderions comme inutiles;

il ſuffit d'en donner deux pour montrer la route que l'imagination & le jugement peuvent ſuivre. On voit clairement que ces explications ſont totalement de leur reſſort.

De l'ordre que nous avons cru devoir obſerver dans nos leçons.

NOUS croyons devoir donner la marche que nous tenons dans les leçons que nous donnons à nos Eleves; par-là nous faciliterons celle des perſonnes qui voudront s'appliquer à cette noble occupation. Nous cherchons à les intéreſſer dès la premiere leçon que nous leur donnons. Nous avouons que nos opérations préliminaires ne s'y prêtent pas beaucoup; mais à leur défaut nous cherchons alors à leur procurer de l'amuſement par la vue de quelque objet agréable & propre à les flatter ; mais bientôt on vient à bout de leur faire connoître l'Alphabet manuel d'une maniere ſuffiſante pour leur dicter par ce moyen le nom des choſes les plus communes & les plus uſitées , telles que *pelle*, *pincette*, *&c.* Nous commençons

par les lettres que nous avons apprises, ensuite celles que nous voyons de nouveau ; après cela nous les exerçons à les écrire; lorsqu'ils les connoissent toutes, qu'ils commencent à les écrire & à les lire, nous leur donnons des exemples qu'ils copient chez eux. Nous commençons alors à avoir plus dequoi nous occuper; nos leçons sont plus longues, & prennent un peu plus d'ordre. Il faut de toute nécessité que nous les varions d'après leur avancement. On voit que dans le commencement nous ne pouvons faire que ce que nous avons expliqué, & qu'ensuite parvenus à pouvoir recevoir des explications courtes & faciles, nous les faisons suivre immédiatement par la lecture des lettres; ensuite nous leur faisons écrire les mêmes lettres qu'ils viennent de lire; après quoi nous les exerçons à les écrire ; & lorsqu'ils y sont assez formés pour pouvoir les écrire chez eux d'après les exemples, nous corrigeons alors l'écriture qu'ils ont faite, retirés d'auprès de nous. Pour les Eleves qui commencent à lire des mots, les exercices varient encore. Nous commençons par la lecture que nous expliquons chaque fois qu'il est

néceſſaire, ſoit par les ſignes, lorſque les choſes en ſont ſuſceptibles, ſoit par la vue des eſtampes, ou bien encore par la vue de la choſe même, lorſqu'elle eſt de nature à tomber ſous les ſens. Nous écrivons les mots que nous venons de lire d'abord, en ſuivant le livre; enſuite conduits par la dictée de l'Alphabet manuel, enſuite ſous la dictée prononcée par la parole, par le Maître, en les aidant de l'Alphabet manuel, enfin par la mémoire ſeule, nous corrigeons après cet exercice l'écriture qu'ils ont faite chez eux. Lorſque les Eleves ſont plus avancés encore, nous changeons la forme de nos claſſes; c'eſt-à-dire, vers le temps où nous commençons à apprendre les principes préliminaires de la Religion. Nous commençons alors par leur donner la maniere d'apprendre par cœur, comme nous l'avons dit plus haut. Lorſqu'ils y ſont habitués, nous leur faiſons dire de mémoire, d'abord en leur laiſſant prendre d'eux-mêmes la facilité de ſe rappeller les ſyllabes par le moyen de l'Alphabet manuel; habitude qu'il faut leur faire perdre par la ſuite. Enſuite nous leur faiſons lire, & même étudier

la leçon que nous leur donnons à apprendre. Nous leur corrigeons leur écriture, qui consiste, pour nos Eleves qui demeurent chez leur parens, à copier sur l'impression qu'ils ont apprise, en y ajoutant cependant les autres leçons précédentes, jusqu'à la concurrence d'une page d'écriture. Nous les exerçons sur de beaux exemples pour leur former la main. Après cet exercice vient la lecture dans un livre quelconque. Il faut cependant convenir que la lecture doit avoir quelque analogie avec ce que l'on leur a fait apprendre. Nous terminons cette classe par l'explication des estampes de la Bible. On a vu la maniere dont nous les leur expliquions dans la Partie systématique. Nous observons encore de leur faire lire une ou deux fois la leçon du Catéchisme que nous voulons qu'ils apprennent.



Des exercices auxquels il faudroit que les Eleves s'appliquassent chez eux.

TOUT le monde sent assez combien nuit aux enfans la discontinuité du travail pour le progrès qu'on desire dans eux. On est si persuadé de cette vérité, que l'on multiplie les exercices le plus que l'on peut : on donne aux enfans qui apprennent les langues, deux classes par jour, & encore après les classes exige-t-on d'eux qu'ils aillent chez des Répétiteurs qui veillent à les faire travailler : voilà donc quatre especes de classe. Si on exige un exercice aussi fréquent pour les autres enfans, pourquoi ne l'exigeroit-on pas pour les Eleves Sourds & Muets, lorsque sur-tout leur constitution les met dans le cas d'en avoir plus besoin encore, & si les circonstances les empêchent de pouvoir venir recevoir deux leçons chaque jour chez le Maître qui veut bien se prêter à leur instruction ; au moins les parens chez qui ils demeurent, doivent-ils y

faire une attention férieufe. C'eft cependant ce qui n'eft pas ordinaire, comme nous l'avons déja remarqué : ces exercices font très-aifés, puifqu'ils ne font que la répétition de ceux du Maître ; dès le premier pas qu'ils ont fait, ils en font fufceptibles. Je fuppofe que l'on leur fait écrire, comme nous l'avons dit, ce que l'on leur a fait lire, les parens peuvent facilement regarder le cahier de leurs enfans, leur faire répéter la prononciation des lettres qu'ils ont apprifes, & les exercer à les écrire de nouveau; par-là on les entretiendroit dans l'habitude du travail; ils n'oublieroient pas entre deux leçons ce qu'ils ont appris précédemment. Lorfqu'ils font plus avancés, & qu'ils commencent à lire, on voit de même auffi clairement où ils en font, puifque la lecture & l'écriture vont toujours de niveau. Dès qu'ils font parvenus à pouvoir prononcer, d'après la prononciation, il faudroit que les parens fe ferviffent de cette voie, pour leur donner l'ufage de la parole; par-là ils parviendroient à leur faire naître les idées au moins les plus communes, à les habituer à fe fervir de cet organe, pour

exprimer leurs beſoins, les accoutumer à regarder le viſage des perſonnes qui leur parlent, à lire ſur leurs levres; voilà le plus grand ſervice, le plus eſſentiel, le plus indiſpenſable, & cependant le moins cultivé; ils ſont alors comme des enfans qui commencent à balbutier, auxquels il faut long-temps ſuggérer les expreſſions. C'eſt à eux à qui il les faut comparer; ils ne ſont en quelque ſorte preſque plus ſourds, puiſque leurs yeux leur ſervent, pour ainſi dire, d'oreilles. C'eſt cependant ce que les parens ne conçoivent point; ils ne le veulent pas, & s'y refuſent, parce que, diſent-ils, leurs enfans ne parlent point d'eux-mêmes, qu'ils ne font que répéter ce qu'on leur dit; progrès qui devroit les flatter, & dont ils ne s'embarraſſent pas beaucoup. Par-là ils nuiſent ſenſiblement à l'avancement de leurs enfans; ils retardent le Maître, ils rendent ſes efforts preſque inutiles. Dans le temps où leurs enfans commencent à apprendre par cœur les premiers élémens de la Religion, le Catéchiſme, ils doivent le leur faire lire pluſieurs fois, le leur faire écrire, demande & réponſe, juſqu'à ce qu'ils puiſſent le réciter & l'écrire d'eux-mê-

mes, ſans aucun ſecours ; autrement ils mettent le Maître dans la dure néceſſité de paſſer ſon temps à ne faire que cette ſeule opération, ou bien à ne leur donner que des idées très-légeres de la Religion ; il ne faut pour les parens, par rapport à cet exercice, que de la bonne volonté, puiſque, pour qu'ils puiſſent y réuſſir, ils ne ſont obligés qu'à mettre le Catéchiſme devant les yeux des Eleves, & à leur faire copier autant de fois qu'il ſera néceſſaire, pour qu'ils l'écrivent de mémoire ; & cependant ils aiment mieux ne les voir rien faire, que de les exercer par des voies auſſi ſimples. Comme mille occaſions ſe préſentent dans l'uſage de la vie, pour les exercer, & par-là leur donner des idées, ce ſeroit, ſi les parens ne veulent pas ſe donner la peine de leur parler lentement, au moins de leur écrire les choſes qu'indiquent ces circonſtances, & de leur aider à trouver les réponſes juſtes, ſoit par écrit, ſoit de vive voix ; c'eſt encore ce qu'ils ne font pas. On doit regarder ces difficultés comme accidentelles, puiſqu'elles ne ſubſiſtent qu'autant que les Eleves n'écrivent point avec leur Maître, &

que les parens ſont malheureuſement aſſez peu éclairés pour ſe refuſer à l'avancement de leurs enfans ; difficultés qui ſe trouvent encore augmentées par le peu de ſoin des parens à envoyer les enfans chez le Maître, principalement pour les pauvres, parce qu'au moyen de ce qu'ils rendent quelques ſervices dans la maiſon paternelle, les parens, ſous le prétexte le plus frivole, les retiennent chez eux. (*a*)

Des obſtacles qui nuiſent aux progrès des Eleves, & auxquels il faut remédier.

NOUS avons parlé dans l'article précédent, des obſtacles qu'on pourroit regarder comme accidentels dans l'éducation des Sourds & Muets ; nous traitons dans celui-ci de ceux qui peuvent être regardés comme eſſentiels à

(*a*) Les difficultés que nous avons décrites, par rapport au peu de ſoin des parens, ne ſurprendront perſonne, pour peu qu'on ait été à portée de connoître la conduite ordinaire du Peu-

cette éducation, & qui naiſſent des Eléves eux-mêmes.

Les deux plus grands, ſont la mauvaiſe volonté & le découragement des Eleves. La répugnance qu'ils ont à ſouffrir que nous mettions nos doigts dans leur bouche, & à conſentir de mettre les leurs dans la nôtre, ne peut ſe vaincre qu'avec beaucoup de peine, d'application & de patience. Le moyen le plus ſûr que l'on pourroit employer, ſeroit celui de la perſuaſion; il faudroit les convaincre de la néceſſité de ſe rendre; mais c'eſt le plus difficile, & il demande beaucoup d'application, de juſteſſe dans l'expreſſion des ſignes, ſeule voie que l'on peut employer dans ce moment. Les careſſes, les récompenſes, les témoignages d'amitié, de cordialité, les pénetrent d'avantage, produiſent d'ordinaire bien plus d'effet dans leur eſprit; on doit y travailler avec d'autant plus de courage, qu'il eſt impoſſible de leur rendre l'uſage de la pa-

ple, dans ce qui regarde l'éducation de leurs enfans. MM. les Curés, les Maîtres & Maîtreſſes d'Ecole de charité, ainſi que ceux qui font les Catéchiſmes, connoiſſent & déplorent tous les jours le peu de ſoin que prennent les peres & meres de leurs enfans.

role autrement, puiſqu'elle ne dépend, comme nous l'avons démontré, que de la poſition des organes qui la forment. Nous n'avons aucun autre moyen de leur donner ces poſitions; l'explication de vive voix eſt alors parfaitement inutile, ils ne l'entendemt point; celle que l'on leur donneroit par la voie de l'écriture, n'eſt pas d'une plus grande reſſource; ils n'en n'ont point encore contracté l'habitude. L'explication qu'on pourroit leur donner par les ſignes, n'eſt pas plus aiſée; ils ſont peu propres à donner les vraies poſitions des organes; ils ne peuvent que perfectionner ce que le toucher & la vue ont démontré; ſeuls & dénués du tact des doigts, ils ne ſont d'aucun avantage, ils ne produiſent rien; il faut donc avoir recours eſſentiellement au toucher, au doigt dans la bouche, & leur faire répéter cet exercice autant de fois qu'il ſera néceſſaire pour eux. C'eſt donc pourquoi il eſt indiſpenſable de détruire cette mauvaiſe volonté, d'employer tous les moyens pour en venir à bout; on eſt amplement récompenſé de ſon temps & de ſon travail, par la ſuite. On me dira, peut-être,

qu'il ſeroit meilleur de commencer l'éducation des Sourds & Muets par la voie de l'écriture; que quand leur éducation ſeroit avancée par cette voie, on ſeroit dans le cas de leur apprendre que les autres hommes énoncent, par une voie plus commode, (la parole) leurs idées, qu'ils le peuvent faire de même, puiſqu'elle n'eſt qu'une eſpece d'écriture prononcée, peinte ſur le viſage de celui qui parle. Nous répondons à cela, que ce ſeroit doubler l'ouvrage; en effet, nous avons dit que nous faiſions marcher l'écriture & la parole enſemble. Le temps qui s'écoule, juſqu'à ce que l'écriture ait pris une forme paſſable, ſuffit d'ordinaire, pour apprendre la diſpoſition des organes, conſéquemment la prononciation de chaque lettre & de quelques ſyllabes; quelquefois même nous obtenons davantage de nos Eleves : c'eſt donc diminuer l'ouvrage, que de faire concourir deux occupations ſi analogues l'une à l'autre, & qui ſe prêtent, pour ainſi dire, un mutuel ſecours. La mauvaiſe humeur à laquelle ils ſont ſujets, nous nuit beaucoup, principalement quand ils ne demeurent point avec nous;

nous ne pouvons point alors les réformer comme nous le desirerions, d'autant mieux qu'elle est l'effet de leur mauvaise éducation habituelle, & que pour pouvoir la rectifier, il faudroit une longue habitude. Souvent nous sommes contraints d'interrompre le cours de nos leçons; quand un d'eux manque, il arrive souvent que les autres ne veulent rien faire. C'est à la prudence du Maître à tacher de prendre les voies les plus propres pour lever ces obstacles, ainsi que ceux qui peuvent naître, & dont il nous est impossible de parler.

De la perfection de l'éducation des Sourds & Muets.

POUR parvenir au dégré de perfection, il faut tendre à leur rendre l'usage de la parole, plus claire, plus facile, à leur donner des idées plus étendues, une écriture plus formée, à les mettre dans le cas de pouvoir lire sur les levres, tant pendant le jour que dans l'obscurité, par le toucher des doigts, & à lire ainsi les idées des autres; à lire l'écriture des

autres, à ſe ſervir de cette voie pour exprimer leur penſées, tant pendant le jour que pendant la nuit; en liſant l'écriture des autres par le moyen du bout du doigt qui trace les caracteres des mots dans la paume de la main, à répondre à cette eſpece d'interrogation, ſoit de vive voix, ſoit de la même maniere. Ces deux dernieres Parties nous conduiſent néceſſairement à une matiere très-importante, l'éducation des Sourds, Muets & Aveugles de naiſſance, à qui il eſt poſſible de redonner l'uſage de la parole, celui de la lecture & de l'écriture : nous nous en occuperons bientôt.

De la plus grande clarté de la parole des Sourds & Muets.

CONDUITS, comme nous l'avons vu, au point de pouvoir facilement lire & écrire, & de comprendre ce qu'ils liſent & ce qu'ils écrivent, au moins dans la plus grande partie des choſes; il n'eſt plus difficile aux Sourds & Muets de rectifier leur prononciation, puiſque ce qui faiſoit la difficulté, étoit le défaut

de moyen d'entendre; maintenant qu'il y en a un connu, il ne reſte plus qu'à l'employer. Pour cet effet, il faut que le Maître recommence toutes les opérations qu'il a déja faites, les unes après les autres; il n'y a aucun lieu de craindre que les Eleves ſe laſſent en revenant ſur leurs pas, puiſqu'on peut leur faire connoître facilement, ſoit par l'écriture, ſoit par la parole, qu'il eſt néceſſaire pour eux, non-ſeulement de parler, mais encore de bien énoncer leurs idées. L'articulation de chaque lettre n'arrêtera pas beaucoup, ſi on en excepte celles que nous avons déja marquées être très-difficiles. Nous croyons avoir déja averti que jamais l'*i* ne pouvoit être prononcé par les Muets autrement que la voyelle *e*, ſi ce n'eſt après un long uſage. Des voyelles, nous paſſerons aux ſyllabes, que nous ferons de même articuler avec beaucoup de préciſion, en faiſant remarquer les défauts avec la plus grande exactitude. Enfin nous paſſerons aux mots, & nous corrigerons, le plus qu'il nous ſera poſſible, le défaut de la prononciation entre-coupée en autant de ſons que de ſyllabes, en leur démontrant que l'union

des syllabes qui composent des mots, doit être dans la prononciation, comme dans l'écriture, unie & liée ensemble. Il sera facile de leur faire connoître, par le souffle de leur prononciation comparé avec le nôtre, la différence qui existe, & que nous voulons corriger.

Nous ne nous arrêterons point à donner les principes pour former leur écriture, parce qu'ils sont les mêmes que ceux dont on se sert pour les autres enfans.

Comme le but principal est de leur former le cœur & l'esprit, c'est principalement à cette partie que nous devons nous attacher. Nous les avons préparés par des instructions aisées, claires, lentes. Ces principes jusqu'à présent peuvent être regardés comme des principes préliminaires qui peuvent suffire pour des Eleves que leur naissance, ou leur fortune ne met point dans le cas de pouvoir vivre sans s'occuper à un travail qui puisse leur procurer le moyen de subvenir aux besoins de la vie, principalement s'ils ne demeurent point avec nous, & qu'ils ayent déja un certain âge lorsqu'ils commencent à nous être confiés. Alors forcés

par les circonſtances, nous tâchons d'en tirer le parti le plus avantageux que nous pouvons. Pour les autres, au contraire, de quel plaiſir ne les priverions-nous pas, ſi nous ne leur enſeignions, ni les Sciences, ni les Arts. Ils ſont ſuſceptibles, comme les autres hommes, de la douce conſolation d'une aimable philoſophie, de l'inſtruction que donne l'Hiſtoire & l'étude des Langues; il n'eſt pas plus difficile, pour les Sourds & Muets, de ſentir la force de ces mots, *amare*, *diligere*, *amore proſequi*, que de ceux-ci, *aimer*, *chérir*, *careſſer*. Il ne faut que ſçavoir pour eux, comme pour les autres enfans, que ces expreſſions, dans l'une ou l'autre langue, ont le même ſens ſous différentes modifications. Il ne reſte donc plus qu'à leur faire connoître ces modifications, pour qu'ils en ſçachent le ſens; ainſi il ne s'agit que de les ranger vis-à-vis les uns des autres en cette ſorte.

Aimer. . *amare* . . *diligere* . . *amore proſequi*.
Blâmer . . . *vituperare* . . . *improbare*.
Avoir . . . . *habere*, *&c.*

De la Lecture ſur les levres & dans la paume de la main.

CES objets ſont trop importans dans
notre Education, pour ne pas nous y
ttacher très-ſérieuſement; d'ailleurs ils
onduiſent à une découverte utile, qui
d'autant plus beſoin d'être miſe dans
e plus grand jour, qu'elle paroît être
bſolument impoſſible; je veux dire
'inſtruction des Sourds, Muets &
Aveugles de naiſſance.

Un des motifs, comme nous l'avons
léja fait voir, qui nous a fait rejetter
es ſignes, eſt que dans l'obſcurité ils
leviennent inutiles, ainſi que l'écriture.
Cependant, comme il pourroit être in-
iſpenſable, pour les perſonnes qui vi-
ent avec nos Eleves, de leur parler la
uit, & que ne pouvant alors ni voir,
i faire voir le mouvement des levres,
nous faut un moyen pour ſuppléer au
éfaut de lumiere, & qui puiſſe faire
onnoître aux Sourds & Muets les vo-
ntés de ceux qui leur parlent dans
obſcurité: c'eſt au tact que nous re-
ourons, & nous nous ſervons de

deux différentes méthodes pour réussi dans cette entreprise. La premiere, la plus prompte dans l'exécution, & la plus difficile dans l'enseignement, c'es le toucher des levres. Il paroîtra étonnant, sans doute, que par-là on puisse par venir à une chose aussi difficile ; c'es ce dont nous nous sommes assurés pa l'expérience que nous en avons faite & si nous ne nous sommes point encor attachés à cet exercice avec nos Eleves autant que nous l'aurions desiré, il fau l'attribuer à la multitude des choses qu nous avions à apprendre, & plus encor au court espace de temps qu'ils pouvoien nous donner, parce qu'ils ne demeuroien point avec nous, mais chez leur parens Les lettres ont, comme nous l'avons déj prouvé, un caractere qui est propre chacune d'elles. Ce caractere consistan dans la disposition des organes de l voix, elles doivent nécessairement pro duire dans le visage une modificatio extérieure, qui soit sensible au touche comme à la vue, & c'est ce qui arriv réellement. Quiconque voudra se per suader cette vérité, peut en faire l'é preuve sur lui-même : qu'il prononc attentivement deux lettres différentes

comme *p* & *b*, & qu'il les prononce, ſon doigt ſur les levres, il ſentira que dans la prononciation de *p* les levres ſont collées l'une à l'autre, qu'elles ſe ſéparent enſuite avec force & promptitude ; que dans la prononciation de *b*, elles ſe ſéparent, au contraire, peu & lentement, qu'elles ſont de plus bien moins tendues : que dans la prononciation de l'*m*, les levres ſe ſéparent lentement, pour ſe rejoindre enſuite, mais d'une maniere peu forte. Le ſecond moyen n'eſt pas, à beaucoup près, ſi difficile que le premier, & pourroit procurer les mêmes avantages ; il conſiſte à écrire dans la paume de la main les choſes que l'on devroit prononcer ; le bout de l'index ſert de plume ; il nous a réuſſi dès le moment que nous l'avons mis en uſage avec nos Eleves ; il eſt prompt dans l'exécution, & propre à remplir l'objet qu'on ſe propoſe ; il n'a point l'inconvénient de les rebuter par ſes difficultés ; il ſeroit même avantageux de l'employer dès les premieres leçons, & de le joindre aux premiers principes ; mais nous n'avons fait cette découverte qu'après bien des réflexions, & notre Education étoit

déja fort avancée ; ce nouvel exercice n'auroit alongé en rien nos opérations.

Pour préparer nos Eleves à cet exercice, nous commençons par leur dire ou leur écrire, que la nuit, & en général dans l'obſcurité, nous pouvons, nous qui ne ſommes pas ſourds, parler entre nous, nous entendre ; mais qu'eux qui entendent par les yeux, ils ne le peuvent plus, parce que la nuit on ne voit rien, & que ce ſens devient inutile alors pour eux ; que comme nous leur avons appris à parler, à lire ſur les levres, de même nous voulons leur apprendre à lire & à parler dans les ténébres ; il n'en eſt aucuns qui conduits à ce moment, ne ſoient au fait de ce que nous exigeons d'eux, qui ne ſoient flattés de l'offre que nous leur faiſons ; nous ſommes ſûrs alors d'avoir leur attention, leur confiance : nous l'avons mérité à bien juſte titre. Alors nous leur faiſons détourner la tête, & mettre leur doigt ſur notre bouche ; nous articulons enſuite les lettres, & nous les leur faiſons répéter à eux-mêmes. Ces opérations réuſſiſſent plus ou moins vîte, ſelon la fineſſe du toucher & les diſ-

positions des Eleves. Nous ſuivons l'ordre que nous avons établi pour les premiers exercices qui regardoient la prononciation; nous paſſons auſſi à l'écriture des mains : nous faiſons tenir à nos Eleves la paume de leur main bien bandée; enſuite nous écrivons avec notre doigt, comme avec une plume : cette derniere reſſource eſt bien moins longue, & au moins auſſi ſûre; il n'y a donc pas plus de difficulté à leur parler la nuit que le jour? Comme nos Eleves, dans les ténébres, ſont dans la claſſe des aveugles, & que nous avons levé cet obſtacle pour eux, nous trouvons par la même voie le remede aux maux des derniers; ſçavoir, des Sourds, Muets & Aveugles de naiſſance.

Il eſt important d'obſerver ici que le Maître n'a pas beſoin de lire ſur les levres pour l'apprendre à ſes Eleves, qu'il ſuffit qu'il ſçache la méchanique de la parole.



DE L'ÉDUCATION

Des Sourds, Muets & Aveugles de naissance. (a)

Quoique nous n'ayons jamais travaillé à l'Education des Sourds, Muets & Aveugles de naissance, nous osons cependant avancer notre sentiment sur cet objet, parce qu'il nous paroît conforme à la raison, très-facile dans la pratique, & conséquent aux principes que nous avons détaillés pour les autres. Dans le tableau que nous allons exposer, nous ne donnerons point de nouveaux principes, nous ne ferons qu'ajouter ce qui sera nécessaire à ceux que nous avons développés dans le cours de cet Ouvrage. On sent à merveille que si nous avons recommandé la patience & la douceur, c'est ici leur triomphe.

Nous commencerons par donner à ces Eleves une idée du service que nous

(*a*) Un des motifs qui nous a fait rejetter l'Education des Sourds & Muets, par le systême des signes, c'est son impossibilité, par rapport à ces derniers, pour qui ils sont inutiles.

voulons leur rendre; nous leur ferons ſentir que quand nous voulons *boire*, par exemple, nous remuons les levres pour le demander, & que la perſonne qui eſt avec nous, ſçait par-là que nous voulons *boire*, qu'elle nous en donne. Nous leur montrons que, comme nous, ils ont une langue, des levres; qu'il eſt néceſſaire, pour qu'ils en faſſent le même uſage que nous, qu'ils les placent comme nous les plaçons nous-mêmes; que nous modifions ces organes de différentes manieres. Nous leur ferons ſentir ces modifications avec la main, parce que c'eſt cette différente poſition qui nous fait parler, qui avertit de nos volontés, qui nous fait demander nos beſoins, comme *boire* & *manger*, &c. Nous procédons ainſi; ſentant la diſpoſition même de ces organes, nos Eleves pourront les imiter, en s'en ſervant comme nous-mêmes. Ces explications varieront autant qu'il ſera néceſſaire pour les leur faire comprendre; il ſeroit inutile de vouloir commencer leur éducation avant de leur apprendre la poſition des organes. Voici notre méthode.

Nous employerons des caracteres relevés en boſſe, comme ceux qui ſer-

vent à l'impreſſion ; ceux que nous choiſirons ſont les caracteres italiques, parce qu'ils approchent le plus de l'écriture. En effet, les perſonnes qui écriront dans la main de nos Eleves, ſe conformeront à l'uſage ordinaire de former les lettres ; & vouloir s'aſtreindre à les faire écrire, conformément aux caracteres de l'impreſſion, ce ſeroit mettre beaucoup de perſonnes hors d'état de leur communiquer leurs idées. Il ſeroit d'ailleurs de la plus grande difficulté de leur faire comprendre que l'uſage a introduit des différences entre l'écriture & l'impreſſion, pour la forme, & non pour le ſens que ces caracteres donnent dans leur union. Il eſt donc clair que nous ne mettrons d'autre différence entre leur éducation, par rapport à la connoiſſance des caracteres & à leur formation, que celle que leur aveuglement nous force d'y mettre : c'eſt de ces différences dont nous allons traiter.

Le toucher ſeul peut nous conduire dans cette Education, il doit faire le même effet que la vue pour les autres. C'eſt à lui que nous devons recourir ; il eſt comme la baſe & le fondement de notre travail. La maniere de procé-

der pour les uns & les autres Eleves, eſt la même. La marche que nous avons indiquée, eſt celle qu'il faut ſuivre en retranchant toutes fois ce qui eſt du reſſort des yeux, & y ſuppléant par tout ce qui peut être tributaire du toucher. Ainſi la preſſion des levres, leur poſition, leur ouverture, le gonflement des joues, la ſituation de la langue, le dégré du ſouffle, le mouvement du goſier, indiqués pour chaque lettre, doivent être expliqués avec la plus grande attention. On joindra à ces principes le toucher des lettres gravées en boſſe, d'une grandeur ſuffiſante pour être ſenties facilement. De plus, on accoutumera les Elev s à prononcer les lettres qu'on leur aſſignera, ſoit en leur écrivant dans la main ces lettres ou caracteres, ſoit en les leur faiſant écrire dans celle des autres, ſoit encore en les leur faiſant toucher. Nous ne donnerons que l'explication d'une ſeule lettre pour ne point tomber dans des redites qui ne pouroient qu'être ennuyeuſes. Cette explication ſera ſuffiſante pour faire connoître les opérations qu'exigent les lettres & les ſyllabes; par là, nous montrerons ce qu'il faut retran-

cher, & ajouter à toutes les choſes qu'on enſeignera aux Eleves.

A

Nous leur ferons promener leurs doigts ſur cette lettre, afin qu'ils en diſtinguent la forme & le caractere; puis nous tracerons avec notre doigt cette même lettre dans la paume de leur main; nous leur apprendrons à la tracer avec leur doigt dans la nôtre; enſuite nous nous attacherons à leur en donner la prononciation : pour cela, nous nous ſervirons des principes que nous avons donnés. Il eſt facile d'appliquer cette méthode aux différentes lettres que l'on enſeignera aux Eleves.

De l'exercice de ces principes, il doit réſulter, comme pour les autres Eleves, la connoiſſance des lettres & des ſyllabes; ce qui deviendra d'ailleurs plus ſatisfaiſant dans la réuſſite, & plus parfait dans les exercices nouveaux dont nous allons parler.

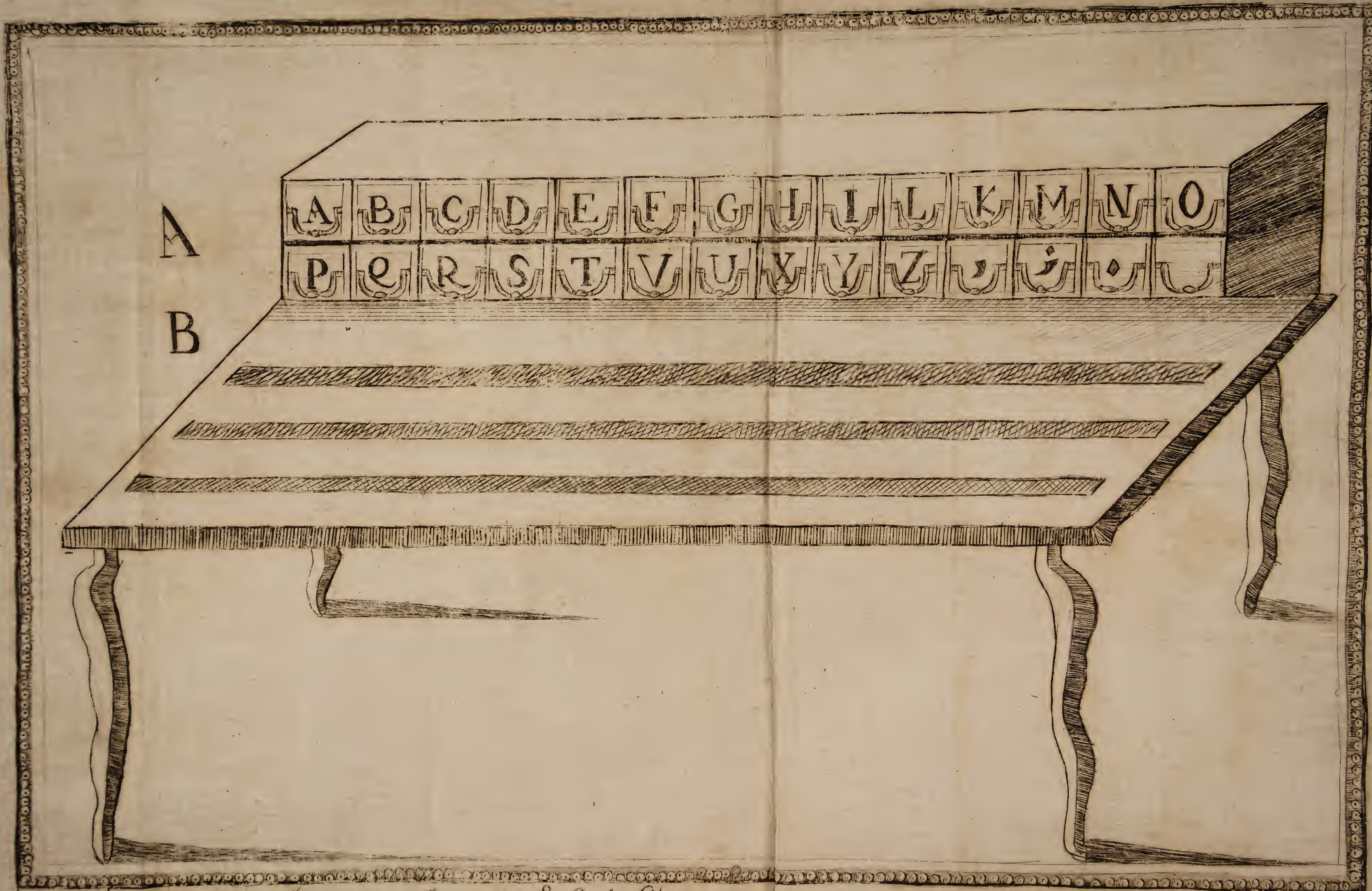


De l'Ecriture des Sourds, Muets, & Aveugles de naiſſance.

POUR parvenir à donner à nos Eleves des principes d'écriture, nous nous ſervirons d'une table d'environ ſept pieds de long & de deux pieds de large. Sur un des bords, dans ſa longueur, s'éleve une tablette de la longueur de la table, & d'un demi-pied de largeur. Elle eſt ſéparée en vingt-huit caſes garnies d'autant de tiroirs, ſur leſquels eſt gravée en relief la lettre qu'ils renferment. Ces tiroirs ſont à deux rangs de chacun quatorze. Le premier rang eſt élevé d'un pouce au-deſſus du niveau de la table. On a donné à chaque tiroir une élévation ſuffiſante pour qu'ils puiſſent contenir vingt à vingt-cinq lettres d'un pouce quarré. Dans le deſſus de la table, d'un des côtés à l'autre, ſont pratiquées des rainures paralleles ; chaque rainure a un pouce de largeur, & trois quarts de pouce de profondeur, pour laiſſer aux caracteres une ſaillie ſuffiſante pour pouvoir les enlever avec facilité. On ſent

combien il eſt facile d'arranger ces lettres dans les rainures pour en faire des mots qui ſeront ſéparés entre eux par des quarrés de bois d'un pouce de toute face. On en aura de même largeur que les caracteres, ſur leſquels ſeront gravés les points & les virgules pour ſéparer les phraſes & les membres de phraſes. Par ce moyen, les Aveugles pourront facilement s'exercer ſans aucune peine; leur leçon reſtera toujours ſubſiſtante tant que l'on le jugera à propos. Ils n'auront, pour étudier, qu'à promener leurs doigts ſur ces lignes, pour s'inculquer dans l'eſprit l'union des caracteres par leſquels nous repréſentons les choſes, & auxquels nous attachons des idées. Ainſi, dans les commencemens nous ne ferions, comme nous l'avons fait pour les autres, qu'aſſembler les lettres de quelques noms ſubſtantifs, bien faciles à être ſaiſis, comme *chapeau*, *pelle*, *pincette*, *bonnet*, &c. On leur laiſſeroit ces choſes énoncées, & les mots en écrit, pour qu'ils puſſent examiner, tant qu'ils le jugeroient à propos, les choſes énoncées, & les lettres qui compoſeroient leurs noms; on les habitueroit à tracer dans leurs





Deschamps de Lormeau Invenit & Sculpsit

mains les mêmes mots, à les aſſembler dans d'autres rainures, d'abord en touchant les lettres ſubſiſtantes & aſſemblées, & en cherchant dans les tiroirs les mêmes lettres qu'ils auroient touchés; enſuite à les écrire d'eux-mêmes, ſoit dans leur main, ſoit dans celle des autres, ſoit ſur la table. Nous avouons qu'il faudroit une patience infinie, à cauſe des répétitions continuelles qu'exige cette éducation. On doit ſuivre pour eux les différens exercices que nous avons indiqués pour les autres Eleves. (*a*)

De la connoiſſance de la Religion & de l'Hiſtoire.

LA marche que nous avons tenue pour les autres Eleves, eſt la même qu'il faut ſuivre pour les Sourds, Muets & Aveugles de naiſſance, dans cette Partie, en ajoutant & retranchant ce qui eſt néceſſaire d'ajouter & de retrancher, à cauſe de leur infirmité. Ainſi par rapport aux premiers, comme ils jouiſſoient de l'uſage de la vue, nous

(*a*) *Voyez la figure ci-jointe.*

nous ſommes ſervi d'eſtampes qu'ils pouvoient conſidérer. Les Aveugles ne ſont point dans ce cas; il faut donc avec eux avoir recours à un autre moyen, ce ſera celui des gravures en relief. Nous croyons que des planches gravées en bois & relevées en boſſe, ſeroient ſuffiſantes.

Pour mettre plus au fait des explications qu'il eſt néceſſaire de leur donner, nous allons donner celle de la gravure qui repréſente la création. Nous commencerons par leur faire toucher toute la planche. Nous écrivons alors dans leur main *planche* ou *tableau*. Nous l'écrirons de même ſur la Table typographique préparée pour eux. Nous leur répéterons cet exercice juſqu'à ce qu'ils le ſçachent aſſez pour pouvoir le faire d'eux-mêmes. Enſuite nous leur ferons ſentir que nous n'expliquerons les figures qu'il repréſentent que les unes après les autres, en leur faiſant mettre leur doigt ſur chacune en particulier. Après cela nous entrerons auſſi-tôt dans le détail de l'explication. *Dieu* ſera la premiere choſe que nous leur expliquerons. Après leur avoir fait toucher la figure qui repréſentera l'Être ſuprême, nous

leur écrirons dans la main le mot *Dieu*; nous leur ferons écrire d'eux-mêmes ce mot ſur le Bureau typographique; enſuite nous leur écrirons que *Dieu a fait le monde*. Pour leur donner des idées de la ſignification du mot *faire*, nous nous ſervirons des mêmes raiſonnemens que pour nos autres Eleves; c'eſt-à-dire, que pour leur faire connoître que rien ne ſe fait lui-même, nous leur ferons toucher un coffre, par exemple, enſuite des planches coupées de différentes grandeurs, & d'autres clouées d'un côté, d'autres enfin que l'on clouera devant eux. Ce n'eſt qu'en entrant dans ces détails que l'on pourra parvenir à leur donner des notions vraies des choſes qu'on leur explique. Chaque détail ſera écrit dans la main des Eleves, récrit par les Eleves dans celle du Maître, & porté ſur le Bureau typographique par les Eleves. Ces mêmes explications ſeront répétées autant de fois qu'il ſera néceſſaire, pour qu'ils puiſſent les retenir & les donner d'eux-mêmes; on les variera autant qu'on le jugera à propos. Il eſt aiſé maintenant d'appliquer à l'avantage des Aveugles les principes que nous avons donné pour ceux qui ne l'étoient pas.

DE L'ÉDUCATION

Des Personnes sourdes par accident, qui ne sont point muettes, & dont la guérison est regardée comme incurable par les Médecins.

POUR être utiles à cette partie souffrante de l'humanité, il faut uniquement s'attacher à faire appercevoir à ces personnes la disposition extérieure des organes de la parole; leur faire connoître la différence de ces dispositions, d'après la variété des lettres. Nous ne répéterons point ces principes, parce que nous en avons donné le détail pour nos Eleves Sourds & Muets. Pour ce qui regarde la lecture des lettres & des syllabes, il faut suivre les principes que nous avons déja donné. Nous ne nous attacherons qu'à décrire la marche qu'il faut tenir pour parvenir à leur apprendre à lire sur les levres, seul objet auquel il faut s'attacher.

Lorsque les Eleves sçavent les lettres & les syllabes dans l'ordre alphabétique, nous les confondons pour les exercer

davantage. Dans les commencemens, pour moins perdre de temps, nous écrivons les lettres qu'ils n'ont pas pu lire ſur nos levres, après pluſieurs répétitions. Dans la ſuite, nous nous contentons de les leur écrire dans la main, comme pour les Sourds, Muets & Aveugles de naiſſance. Cette partie de l'éducation ne doit point être négligée, puiſque la nuit & pendant l'obſcurité, c'eſt la ſeule voie qu'on puiſſe prendre pour pouvoir leur parler. Suivent enſuite les conjugaiſons, & les déclinaiſons auxquelles nous nous arrêtons pour les accoutumer, par des choſes faciles, à la lecture des levres. Nous commençons, en expliquant les verbes, par écrire leur infinitif, leur préſent, leur parfait : ces exercices d'ordinaire ne ſouffrent preſque point de difficulté. Les mêmes choſes que nous avons marqué être difficiles pour les Muets, le ſont pour les Sourds; nous faiſons enſuite ſuccéder les diſcours ſuivis ſur une matiere convenue. Nous avons l'attention de recommencer le mot que les Eleves ne peuvent lire, en le prononçant lettres par lettres, & d'aſſembler enſuite les ſyllabes que forment les lettres prononcées d'abord ſéparément;

exercice que l'on fait faire aux enfans en les faiſant épeller. (*a*) Nous partageons nos leçons en deux parties, l'une pour la lecture ſur les levres, l'autre pour la lecture dans la main.

Nous voici arrivés au terme de la carriere que nous nous étions propoſés de parcourir. Nous ne pouvions pas ſans doute mieux finir notre Ouvrage, qu'en donnant tout ce que nous avons trouvé ſur le méchaniſme de la parole, & ſur les Alphabets manuels. Par-là, nous repandrons plus de clarté & de lumiere ſur l'objet que nous traitons; nous mettrons les Maîtres qui voudront y travailler, dans le cas de pouvoir choiſir, de tenter divers moyens pour prendre ceux qui leur paroîtront les plus aiſés, les moins expoſés aux difficultés qui naiſſent à chaque pas. Nous croyons d'ailleurs offrir par-là la preuve conſtante que nous ne cherchons que le progrès d'une ſcience à laquelle nous nous ſommes dévoués, par l'amour ſeul de l'humanité, & en vue du bien public.

(*a*) En moins d'un mois, on peut mettre un Eleve intelligent à ce dégré de connoiſſance, que l'uſage ſeul perfectionne.

MÉCHANIQUE
DE LA PAROLE,
Extraite de différens Philoſophes.

MARIUS VICTORIN,
Ars grammatica, de Orthographiâ & ratione metrorum.

A. LA lettre *a*, ſe prononce en ouvrant la bouche, ayant la langue ſuſpendue, & ſans l'appuyer ſur les dents.

E. La voyelle qui ſuit l'*a*, eſt l'*e*; l'ouverture de la bouche eſt moins grande, & les levres rentrent en dedans pour la prononcer.

I. La bouche eſt à moitié fermée, la langue eſt appuyée ſur les dents, pour en donner la prononciation.

O. La voyelle *o* renferme un double ſon; c'eſt pourquoi quand il eſt bref, il ſe prononce en donnant peu d'ouverture aux levres, en pouſſant la langue en arriere; lorſqu'il eſt long, au contraire, les levres doivent être ou-

vertes par une ouverture ronde ; la langue suspendue dans la bouche, forme une espece d'arc.

U. Toutes les fois que nous prononçons cette lettre, nos levres s'avancent en avant, & se serrent l'une par l'autre.

B & *P* sont exprimés par différentes positions de la bouche qui les fait distinguer entre elles. En prononçant la premiere, on rend le son du milieu des levres. La seconde se prononce en fermant fortement la bouche, & en tirant de l'intérieur le souffle qui dans la sortie forme la prononciation.

C & *G*. Ces deux lettres, semblables en quelque sorte par le son, different entre elles, par rapport aux effets & à la position de la bouche. Le *c* exige que la langue se retire en dedans, frappe, en s'élevant, les deux côtés des dents molaires supérieures, & pousse ainsi le son qui se forme au-dedans de la bouche ; la langue dans la même position, mais en glissant sur le palais, diminue la force de la premiere, en adoucit le son, & forme la prononciation *g*.

T & *D*. Ces deux lettres ont à peu-près la même prononciation; elles ne different entre elles que par la position & le transport de la langue. Nous exprimons en effet le *d* , lorsque notre langue frappe de la pointe les dents incisives rapprochées les unes des autres; mais toutes les fois qu'elle est élevée vers les alvéoles des dents, elle donne la prononciation de *t*.

K & *Q*. L'une & l'autre lettre se prononce du gosier; la premiere par sa tension, l'autre par une ouverture naturelle.

F. En prononcant cette lettre, nous rendons un souffle doux, en appuyant l'extrémité des levres sur celle des dents, élevant notre langue vers le haut du palais.

L. Nous prononcons cette lettre en ouvrant la bouche, après avoir poussé la langue avec violence sur les alvéoles des dents incisives supérieures.

M. Elle se prononce en joignant les levres l'une à l'autre, pour former au-dedans de la bouche un certain mugis-

ſement, à l'aide des narines, *naribus attractis*, dont on tire ce ſon.

N. Cette lettre ſe prononce en tenant la langue attachée à la concavité du palais, & en tirant le ſouffle des narines & de la bouche.

R. La lettre *r* ſe prononce par la vibration que la voix reçoit dans le palais. La langue en forme le ſon par ſon tremblement dans les coups qu'elle donne.

S & *X.* C'eſt avec raiſon que l'on les joint enſemble, puiſque le ſon qu'elles rendent eſt preſque ſemblable; la langue appuyée ſur les dents rend dans la premiere un ſouffle bien plus doux; pour la ſeconde, elle rend un ſouffle plus fort.

M. DE CORDEMOY.

Diſſertations phyſiques ſur le diſcernement du Corps & de l'Ame; Diſcours ſur la Parole.

EXAMINONS ce qui ſe paſſe de la part du corps, en celui qui forme la voix. Il faut conſidérer qu'il a des poumons où l'air entre par la trachée artere, lorſque

les muſcles de la poitrine l'étendent de tous les côtés par leur mouvement, comme il entre dans un ſoufflet par le bout, quand on l'étend en ſéparant ſes deux côtés.

Il faut auſſi concevoir, que comme le vent qui ſort d'un ſoufflet, quand on le ferme, pourroit pouſſer l'air d'autant de façons diverſes qu'on pourroit mettre de différens ſifflets à l'endroit par où ſort le vent; de même l'air qui ſort des poumons, quand la poitrine ſe baiſſe, eſt diverſement pouſſé : ce que je n'explique pas plus au long; car, je ſuppoſe que tout le monde ſçait, qu'outre pluſieurs petits anneaux de cartilages, qui ſervent à empêcher que les côtés de la membrane qui forme le canal par où l'air entre & ſort du poumon, ne ſe rapproche trop; il y en a trois conſidérables, dont l'un, entr'autres, ſe peut ſerrer de ſi près, que quand il eſt en cet état, l'air ne peut ſortir du poumon qu'avec un grand effort, & quelquefois il ſe peut élargir de telle ſorte fort doucement. Or, entre la plus grande, ou la plus petite ouverture dont il eſt capable, il ſe trouve une infinie diverſité d'autres ouvertures, dont chacune fait

une différente impreſſion à l'air ; il ne faut pas s'étonner ſi l'air qui ſort de la bouche peut faire tant de différens effets.

Je ſuppoſe auſſi que chacun s'imagine bien que le cartilage, qui ſert à modifier l'air, ne manque pas de tous les muſcles qui ſont néceſſaires pour l'ouvrir, pour le fermer, & même pour le tenir en certains états, ainſi qu'il eſt beſoin pour la durée du même ſon ; ces muſcles ſont arrangés avec un ordre ſi merveilleux, qu'il n'eſt pas poſſible de le voir ſans l'admirer. Les deux autres cartilages ont auſſi leurs muſcles, & toutes choſes ſont ſi bien diſpoſées en cet endroit, que l'on peut hauſſer ou baiſſer cette entrée & l'ouvrir ou la fermer avec lenteur ou avec vîteſſe, ſans que jamais le mouvement des petits muſcles, qui ſervent à quelques-unes de ſes actions, ſoit empêché par le mouvement de ceux qui ſervent aux autres ; ce qui nous fait connoître que c'eſt de la ſeule diſpoſition de cet endroit de la trachée artere que dépend la différence des ſons.

Et il faut remarquer que s'il n'y avoit que cette partie, il n'y auroit aucune différence entre les ſons qu'elle rendroit & ceux

ceux d'une flûte; c'eſt-à-dire, qu'elle ne rendroit que des ſons vagues & non pas des voix; mais pour leur donner une certaine domination, la bouche eſt taillée de ſorte que ces ſons venant à s'y entonner, reçoivent différentes terminaiſons ſelon les différentes manieres dont elle s'ouvre.

Si, par exemple, on ouvre la bouche autant qu'on la peut ouvrir en criant, on ne ſçauroit former qu'une voix en *a*; & à cauſe de cela, le caractere qui dans l'écriture déſigne cette voix ou terminaiſon, eſt appellé *a*.

Que ſi on ouvre un peu moins la bouche, en avançant la mâchoire d'en bas vers celle d'en haut, on formera une autre voix terminée en *e*.

Et ſi l'on approche encore un peu davantage les mâchoires l'une de l'autre, ſans toutefois que les dents ſe touchent, on formera une troiſiéme voix en *i*.

Mais ſi au contraire on vient à ouvrir les mâchoires, & à rapprocher en même temps les levres par les deux coins, le haut & le bas de la bouche, ſans néanmoins les fermer tout-à-fait, on formera une voix en *o*.

Enfin, ſi on rapproche les dents ſans les joindre entiérement, & ſi en même temps on alonge les deux levres en les rapprochant, ſans les joindre tout-à-fait, on formera une voix en *u.*

Il eſt ſi aiſé de concevoir comment les mouvemens qu'on donne à toutes les parties de la bouche, en chacune de ces formations de voix étant mêlés, on pourra former des voix dont la terminaiſon ſera moyenne, entre deux de ces cinq voix, que je ne m'amuſerai point à examiner commment ſe forment ces voix moyennes & compoſées qu'on appelle *diphtongues.*

Mais je crois qu'il eſt néceſſaire d'examiner un peu comment ſe font ces battemens de la voix qui en font les différentes articulations, & que l'on exprime dans l'écriture par des caracteres qu'on appelle *conſonnes.*

Quelques-unes ſont articulées par les levres ſeulement; ainſi quand on a les levres jointes, ſans que les dents le ſoient, on ne ſçauroit former la voix *a* qu'en deſſerrant les levres d'une maniere qui fait qu'on articule la ſyllabe *ba*, dont la derniere lettre exprimant la terminaiſon du ſon, c'eſt-à-dire, la

voix, eſt appellée voyelle; & la premiere qui marque la maniere dont cette voix articulée ſonnant avec elle, eſt appellée *conſonne*, d'où en paſſant on peut connoître que la voix peut être belle ſans être bien articulée; car le poumon qui pouſſe l'air, & l'entrée de la trachée artere, peuvent être en une ſi bonne diſpoſition, que la voix ſoit fort agréable; mais en la même perſonne qui aura cet avantage, les autres parties de la bouche peuvent être ſi mal diſpoſées, que ne ſe remuant pas aſſez aiſément, & ne ſe rapportant point aſſez aux autres, avec une juſteſſe aſſez entiere, la voix ſera mal articulée.

Ce qui eſt dit de *b*, avec la voix *a*, ſe peut dire de la même conſonne avec les autres voix, ſans qu'il y ait de différence dans l'articulation, laquelle commençant toujours par deſſerrer les levres, eſt toujours la même, & ne reçoit ſa différente terminaiſon que de la ſituation différente où les parties de la bouche ſe mettent pour former ces différentes voix.

Les conſonnes *p* & *m* ſe forment comme le *b*, en deſſerrant les levres; mais il y a cette différence entre ces

trois conſonnes, que les levres doivent
être ſimplement jointes pour prononcer
le *b*, qu'elles doivent être un peu plus
ſerrées & retirées en dedans pour bien
prononcer une *m*.

La lettre *f* ſe prononce quand on
joint la levre de deſſous aux dents de deſ-
ſus, au lieu que les conſonnes précéden-
tes ſe forment en joignant les deux levres.

La conſonne *v* ſe prononce comme
la lettre *f*, avec cette différence qu'on
preſſe plus les dents contre la levre pour
la lettre *f*, que pour l'*v* conſonne.

La lettre *s* ſe prononce en appro-
chant les dents de deſſous aſſez près de
celles de deſſus, & la langue aſſez près du
palais pour ne laiſſer paſſer l'air qui va
ſortir de la bouche qu'en ſifflant; & le
z ſe prononce de même, avec cette dif-
férence ſeulement que pour le *z* on laiſſe
un peu d'eſpace à l'air, en n'approchant
pas tant la langue du palais, & en l'é-
tendant d'une maniere qui l'approche
plus près des dents, que quand on pro-
nonce une *s*.

Le *d* ſe prononce en approchant le
bout de la langue au-deſſus des dents
d'en-haut; & le *t*, en frappant du bout
de la langue à l'endroit où ſe joignent

ſes dents d'en-haut & d'en-bas. Pour la lettre *n*, elle ſe forme en donnant du bout de la langue entre le palais & le haut des dents; & la lettre *r* en portant le bout de la langue juſqu'au haut du palais, de maniere qu'étant frottée par l'air qui ſort avec force, elle lui cede & revient ſouvent au même endroit, tant que l'on veut que cette prononciation dure. Et la lettre *l* ſe prononce en portant le bout de la langue entre l'endroit où ſe forme la lettre *n*, & celui où ſe forme la lettre *r*.

Le *g* ſe prononce en approchant doucement le milieu de la langue de l'extrémité intérieure du palais, & le *k* en approchant de cet endroit même avec un peu plus de force.

Quand à l'*x*, c'eſt une prononciation qui tient de l'*s* & du *k*. Pour le *c*, on peut dire qu'il ſe prononce ſouvent comme l'*s*, & ſouvent comme le *k*. La lettre *q* ſe prononce auſſi comme le *k*.

Enfin, l'*y* conſonne ſe prononce en portant le milieu de la langue vers l'extrémité inférieure du palais avec moins de force qu'un *g*, quand il ſe prononce avec un *a*, un *o* ou un *u*. Pour le *ch*, c'eſt une prononciation du

c, jointe à une aſpiration douce, tellement que la ſyllabe *ga* vient quaſi du ſon du goſier; la ſyllabe *ka*, d'un peu moins avant; la ſyllabe *ja*, d'un endroit plus proche du milieu du palais; & la ſyllabe *cha*, du milieu du palais.

LE P. LAMY, *de l'Oratoire.*

ART DE PARLER.

A. LORSQU'ON ouvre la bouche, la voix qui ſort fait le ſon qu'on appelle *a*, lequel ſon retentit dans le fond du goſier; la langue ne fait rien, elle demeure ſuſpendue ſans toucher aux dents, laiſſant ainſi couler la voix qui eſt portée en haut.

E. Quand le larynx ſe reſſerre, que les poumons pouſſent moins d'air, que la bouche eſt moins ouverte, & que les levres ſe replient, la voix que l'on entend eſt la lettre *e*; il ſemble que ce ſon s'appuie ſur la racine de la langue, dont la pointe touche pour lors les dents qui ſont médiocrement ſéparées.

I. La voyelle *i* ſe prononce avec moins de travail; il faut peu d'air pour

la former; le ſon n'en eſt point retenu dans le goſier, il eſt porté vers les dents, qui contribuent à le diſtinguer; la bouche eſt peu ouverte, les levres s'étendent.

O. Le contraire arrive lorſqu'on prononce la voyelle *o*; le larynx s'ouvre, le goſier s'enfle & ſe fait creux; on y entend ſonner cette lettre, toute la bouche s'arrondit, & les levres font un cercle; au lieu que dans la prononciation d'un *i*, elles font comme une ligne droite.

V. La prononciation du *v* eſt douce, le larynx contraint moins la voix qui ſort des poumons; ainſi cette voix eſt moins forte, le goſier ne s'ouvre point, on n'entend point la voix réſonner, les levres avancent en dehors, & ſe raſſemblent pour faire une très-petite ouverture. C'eſt ce qui fait que les Hébreux rangent cette lettre entre les conſonnes qu'ils appellent *labiales*.

U. Le ſon de l'*u*, quand il eſt bien adouci, approche de l'*i*; c'eſt pourquoi les Latins confondoient toujours ces deux voyelles; ils diſoient *optimus* & *optumus*.

B. La lettre *b* s'entend lorſque la voix ſortant du milieu des levres, elle les oblige, avec une médiocre force, de les ſéparer.

P. La lettre *p* ſe prononce en étendant les levres, de ſorte qu'elles ne ſont pas ſi groſſes; elles ſe compriment plus fortement que dans la prononciation du *b*; ainſi la voix fait plus d'efforts pour les ſéparer.

M. Le ſon de la lettre *m* eſt ſourd; *mugiens littera* : on ouvre d'abord la bouche en la prononçant, & on entend une voix qui prend la forme de cette lettre lorſque les levres viennent à ſe rapprocher ſans ſe battre, & quelles ferment la bouche; ce qui fait qu'on entend un bruit obſcur comme dans une caverne.

F. Le ſon de l'*f* eſt encore une aſpiration; quand on commence de prononcer cette lettre, la bouche s'ouvre, enſuite elle ſe ferme un peu, la levre inférieure ſe collant par ſon extrémité ſur les dents.

G. Quand on prononce un *g*, la pointe de la langue approche du palais,

les levres s'avancent & se replient un peu en dehors.

J. Quand on prononce l'*j* consonne, la voix s'entend au milieu de la langue & du palais, la bouche ne s'ouvre qu'un peu.

C. En prononçant *c*, la langue se replie en dedans, & porte la voix contre le palais, où elle s'arrête, ce qui oblige de la pousser avec force; les levres sont étendues, & ainsi elles ne s'ouvrent que médiocrement.

K. Les Hébreux ont deux sorte de *c*; sçavoir, le *kat* & le *khot*. Il nous seroit bien difficile de distinguer ces deux lettres en les prononçant, parce que nous n'y sommes pas faits. Le *k* ne differe gueres du *c* que par une aspiration. Nous adoucissons en plusieurs rencontres le son du *c*, de sorte qu'il approche du son de l'*s*, comme en ce verbe, *commença;* alors on met dessous *c* une note *ç*, que les Espagnols appellent *cédille*.

Q. Le *q* est proprement une lettre double, qui a la force du *c* & de la voyelle. Les Grecs n'ont point cette

lettre. L'*x* latin eſt auſſi une lettre double, compoſée de *c* & de *s*.

D. Lorſqu'on appuie l'extrémité de la langue ſur la racine des dents de deſſus, & qu'enſuite la voix les ſépare pour couler entre elle & les dents, on entend ſur l'extrémité de la langue le ſon de la lettre *d*.

T. S'entend pareillement ſur l'extrémité de la langue, qui alors touche les dents de deſſus, mais plus près de leur tranchant. Les Hébreux & les Grecs ont deux *t*, qui ſe diſtinguent par l'aſpiration que nous marquons en latin & en françois par la lettre *h*.

L. En commençant de prononcer *l*, on ouvre la bouche; ainſi cette lettre n'eſt pas muette entiérement; la langue travaille peu, elle porte ſeulement ſa voix contre le palais, contre lequel elle s'appuie par ſon extrémité. La mâchoire d'en-bas contribue à la prononciation de *l*, portant la voix en haut. La trachée artere retient ainſi la voix, de ſorte que cette letttre ſe prononce fort vîte, parce que la voix ſe forme promptement & tout-à-coup, & qu'on ne fait point d'effort pour pouſſer la voix.

N. La bouche s'ouvre auſſi en prononçant *n*, c'eſt pourquoi elle n'eſt pas muette entiérement ; la langue ſe replie & porte la voix dans cette partie du dedans de la bouche où eſt la communication des narines : le ſon de cette lettre réſonne en ce lieu, parce que la bouche ſe ferme ſur la fin de cette prononciation. Ce qui fait qu'on appelle cette lettre, *littera liniens*.

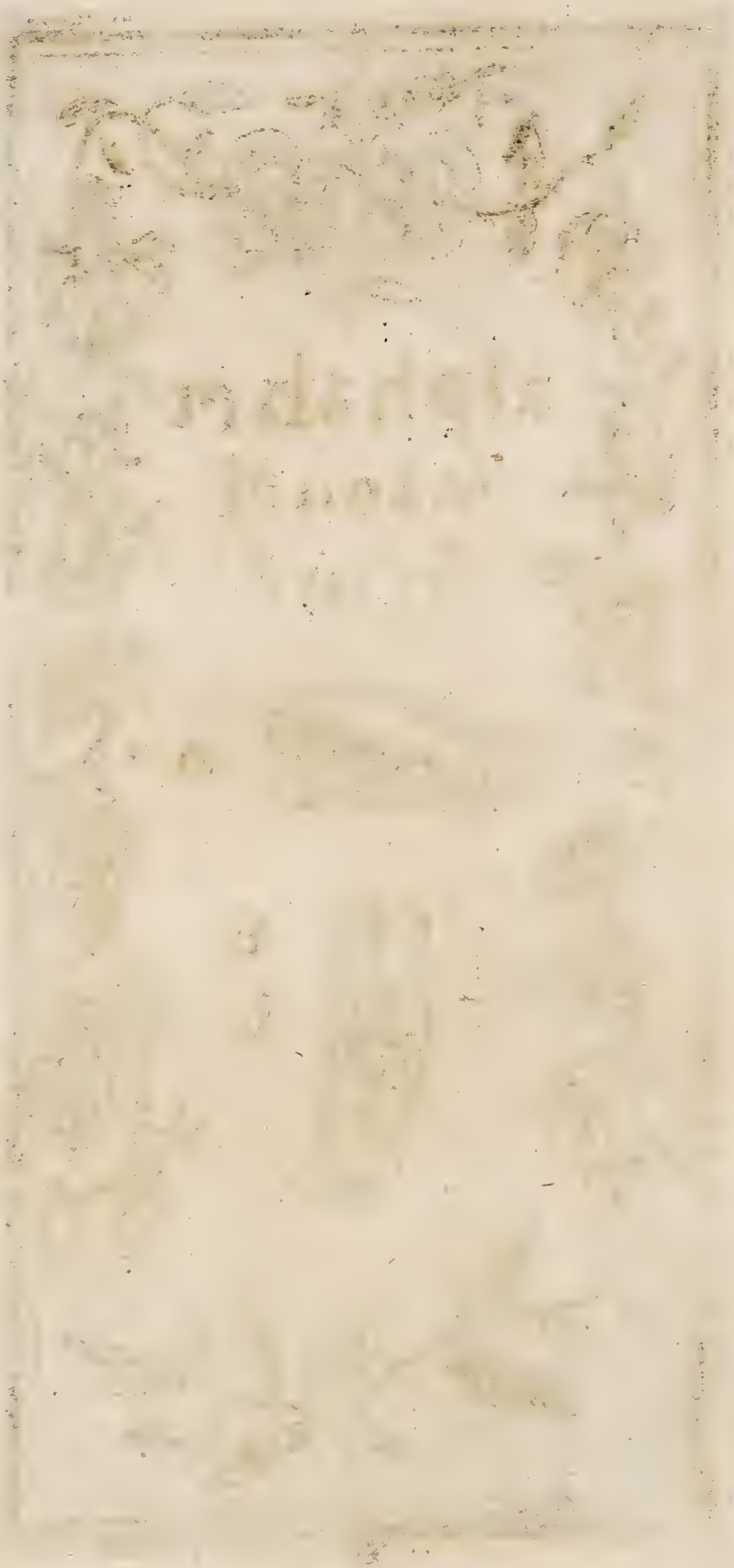
S. La lettre *s* ſe prononce lorſque les dents, approchant les unes des autres, coupent la voix qui coule ſur la langue, laquelle s'appuie dans ſon extrémité contre les dents de deſſus, & demeure droite ; c'eſt pourquoi la voix n'étant point arrêtée, au contraire, étant contrainte de paſſer avec vîteſſe entre les dents, on entend un ſifflement ſemblable à celui d'un vent qui paſſe avec violence par une fente.

Z. Nous donnons au *z* une prononciation douce.

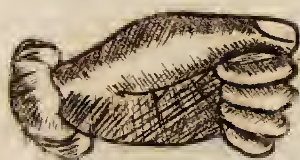
R. Cette lettre n'eſt pas entiérement muette, parce qu'on commence par ouvrir la bouche ; on pouſſe enſuite fortement la voix, qui étant arrêtée par les dents qui ferment le paſſage, elle

eſt obligée de rouler dans le palais ; à quoi contribue la langue qui ſe replie un peu dans ſon extrémité. Il faut pouſſer la voix fortement, ce qui rend la prononciation de cette lettre aſſez rude & difficile.





alphabet
manuel
figuré



A a



B
b







planche 2e





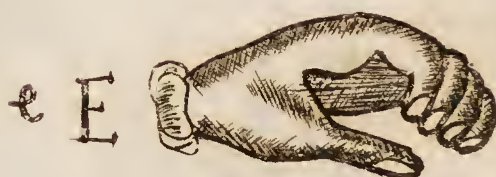








planche 3e

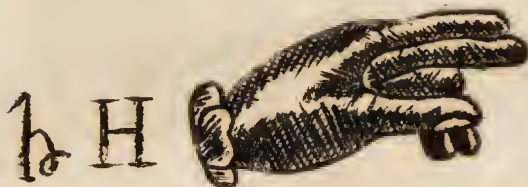












planche 4e





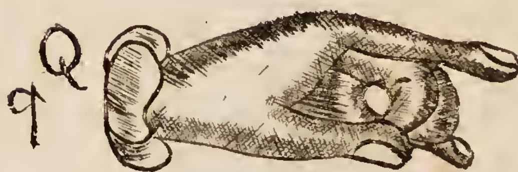






planche 5e

t T



u V



x X



y Y



ALPHABET MANUEL. (a)

CET Alphabet eſt certainement le meilleur qu'on puiſſe propoſer. Sa facilité, ſa commodité, ſon aiſance, la vivacité de ſon exécution, procurent aiſément la faculté de pouvoir former des mots ; tout doit engager à s'en ſervir. Nous ſommes redevables de cette connoiſſance à un homme d'un mérite diſtingué ; nous aurions deſiré l'avoir connu plutôt, nous l'euſſions mis en uſage pour l'inſtruction de nos Eleves ; mais notre éducation ayant été commencée avec celui que nous avons déja donné, nous avons continué de nous en ſervir. Ce n'eſt pas la ſeule obligation que nous ayions à la même perſonne. Nous deſirerions qu'elle nous permît de lui donner publiquement une preuve ſincere du reſpect & de la reconnoiſſance que nous avons pour elle, & quelques choſes que nous en euſſions dit, elles auroient toujours été bien au-deſſous de nos ſentimens & de ſon vaſte génie.

(a) *Voyez les figures ci-jointes, propres à en faciliter l'intelligence.*

A.

Fermez ſur la paume de la main les quatre doigts, & couchez horiſontalement le pouce ſur l'index.

B.

Elevez vers le ciel, & approchez l'un de l'autre les quatre doigts, & fermez le pouce ſur le bas de l'index.

C.

Courbez & ſerrez les doigts, & courbez le pouce de façon qu'il repréſente un arc, ou un demi-cercle.

D.

Courbez les trois derniers doigts, mettez le pouce ſur le bout du doigt courbé du milieu, & courbez l'index en dehors, de maniere qu'il ne touche pas les autres doigts.

E.

Fermez tous les doigts, en ſorte qu'ils ne touchent pas la paume de la main, & que le pouce ne touche pas les doigts.

F.

Courbez les doigts, & mettez le pouce ſur l'entre-jointure de l'index.

G.

Courbez les trois derniers doigts ; mettez le pouce ſur l'entre-jointure du doigt du milieu, & courbez en dehors l'index.

H.

Courbez les deux derniers doigts ; mettez le pouce ſur l'entre-jointure du doigt annulaire, & courbez en dehors & ſerrez les deux autres.

I.

Fermez les trois doigts du milieu, & tenez élevés & droits vers le ciel le pouce & le petit doigt, de façon qu'ils touchent les ſecondes jointures de l'index & du petit doigt annulaire.

J.

Comme *i*, avec cette différence qu'il faut mettre le pouce ſur les ongles des doigts fermés, de façon que ſon bout touche la racine du petit doigt.

K.

Tenez élevés vers le ciel les doigts ; mais fermez le doigt du milieu.

L.

Fermez le pouce & les trois derniers doigts, & tenez élevé vers le ciel l'index ; il faut obſerver de ne pas approcher le pouce des doigts fermés.

M.

Etendez vers la terre les doigts du milieu, & fermez le petit doigt ſur lequel vous mettrez le pouce.

N.

Comme *m*, avec cette différence qu'il faut fermer le doigt annulaire ſur lequel vous fermerez le pouce.

O.

Mettez le bout du pouce ſur le bout de l'index, & tenez couchés horiſontalement les autres doigts.

P.

Courbez les trois doigts du milieu &

mettez le bout du pouce ſur le bout du petit doigt. Il faut obſerver d'en éloigner les doigts courbés.

Q.

Fermez le doigt du milieu & le doigt annulaire, ſur leſquels vous mettrez le pouce, & étendez vers l'horiſon l'index & le petit doigt.

R.

Etendez horiſontalement les doigts, & mettez l'index ſur la racine de l'ongle du milieu.

S.

Etendez les doigts, & mettez le bout de l'index ſur le pli du devant de la jointure du pouce.

T.

Etendez les doigts, & mettez l'entre-jointure de l'index ſur le dos de la jointure du pouce en forme de traverſe ou de croix.

U.

Fermez le pouce & les deux derniers doigts, & élevez vers le ciel, & ſerrez l'index & le doigt du milieu. Il faut

obſerver de ne pas approcher le pouce des doigts fermés.

V.

Comme *u*, avec cette différence qu'il faut écarter l'index & le doigt du milieu.

W.

Elevez vers le ciel, & écartez les doigts les uns des autres.

X.

Fermez le pouce ſur lequel vous mettrez les trois derniers doigts qui touchent par les extrêmités le gros du pouce & le petit doigt.

Y.

Comme *i*, avec cette différence qu'il faut écarter le pouce & le petit doigt.

Z.

Fermez les quatre doigts ſur leſquels vous mettrez le pouce, de façon que ſon bout touche à la ſeconde jointure du doigt annulaire.

&.

Mettez l'un ſur l'autre les bouts des cinq doigts en forme de pointe.

FIN.

DISSERTATION

SUR

LA PAROLE.

DISSERTATION

SUR

LA PAROLE,

Dans laquelle on recherche l'origine de cette faculté, & la méthode de l'exercer.

On y traite aussi des moyens de la faire recouvrer aux Sourds & Muets de naissance, & de corriger les défauts du langage dans ceux qui parlent avec difficulté.

Traduite du latin de JEAN-CONRAD AMMAN, Docteur en Médecine,

PAR M. BEAUVAIS DE PRÉAU, Docteur en Médecine, Aggrégé au Collége des Médecins d'Orléans; Médecin de l'Hôtel-Dieu de la même Ville; de la Société Royale de Médecine de Paris, &c.

Plurima jam fiunt, fieri quæ posse negabant.



M. DCC. LXXVIII.

. . . Opinionum commenta delet dies ; naturæ judicia confirmat.

Cic. de nat. Deor.

AVERTISSEMENT
DU TRADUCTEUR.

On ne peut rien ajouter aux excellens principes ſur l'Inſtitution des Sourds & Muets, que M. l'Abbé Deschamps a répandu dans l'Ouvrage qui précéde celui-ci. Sa méthode ſimple, mais ingénieuſe, facile dans ſon exécution, & ſûre dans ſes effets, eſt bien digne de l'accueil du Public éclairé. Fondée ſur la marche ordinaire de la Nature, & ſur une obſervation exacte & conſtante de ſes opérations, que pourroit-on lui oppoſer? Elle eſt, de plus, conforme aux idées des grands Maîtres dans cette partie. On ſçait que parmi eux *Conrad Amman*, Médecin Suiſſe, qui pratiquoit à Amſterdam au commencement de ce ſiécle, tient un rang diſtingué. Sa *Diſſertation ſur la Parole*, dont nous offrons aujourd'hui la traduction, jouit dans la République des Lettres, d'une réputation bien méritée. Honoré des éloges de l'immortel *Boerrhaave*, bien connoiſſeur dans cette partie, il n'a pas encore été ſurpaſſé par aucun de ceux qui ont depuis lui parcouru la même

carriere. L'Ouvrage de M. l'Abbé *Deschamps* n'est qu'un développement du sien. Plus jaloux de réussir par une voie fondée sur la raison & l'expérience, que de se frayer de nouvelles routes qui l'eussent, peut-être, conduit moins sûrement au but; ce dernier a préféré de s'étayer des principes & des exemples d'un Maître célebre: ses succès ont justifié sa façon de penser. Il a voulu faire partager à toutes les classes de lecteurs, l'estime réfléchie qu'il a conçu pour le Médecin Suisse qui a été son guide. La traduction de l'Ouvrage d'*Amman* remplissoit bien ses vues; mais ses occupations multipliées auprès des Eleves qu'il forme, ne lui permettoient pas de se livrer à ce travail. Je m'en suis chargé avec d'autant plus de plaisir, qu'en obligeant mon ami, je m'étois utile à moi-même. La Dissertation sur la parole contient en effet bien des vérités anatomiques & physiologiques, qui la rapprochent de l'objet de mes études ordinaires. Deux mots sur ma traduction. J'ai peut-être bien des reproches à me faire, par rapport à l'élégance; puissai-je n'en point mériter du côté de la fidélité?

PRÉFACE

PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

Au Lecteur Bénévole, Salut.

La Doctrine de l'Inſtitution des Sourds & Muets que je publie aujourd'hui, vous paroîtra neuve, & peut-être incroyable, mon cher Lecteur; elle n'eſt cependant pas nouvelle: il y a déja long-temps que je ſçais qu'il s'eſt trouvé des hommes bienfaiſans qui ſe ſont occupés de cette éducation comme moi. Mais quels ont été ces hommes? Qu'ont-ils fait? C'eſt ce que j'ai ignoré juſqu'à ce jour. J'atteſte ſur ce qu'il y a de plus ſacré, que je n'ai rencontré dans aucun Auteur, nul veſtige de ma méthode, avant que je l'euſſe imaginé. J'étois occupé à inſtruire le ſixiéme Sourd, ſi je ne me trompe, lorſque les circonſtances me firent faire une connoiſſance aſſez particuliere avec l'illuſtre Philoſophe *François Mercure Wanhelmont*, qui diſoit avoir mis au jour, il y avoit pluſieurs années, un certain Alphabet naturel, dans lequel il aſſuroit qu'il trai-

toit de l'instruction des Sourds de naissance. Je lui expliquai ma méthode ; j'en fis l'essai en sa présence, & il avoua, tant étoit grande l'ingénuité de ce sçavant homme, que non-seulement je n'avois rien emprunté de lui, mais que je l'avois même surpassé de beaucoup dans ma pratique.

Ma Dissertation étoit déja sous presse, quand je tombai sur un passage fort curieux de *Paul Zacchias*, dans ses *Questions medico-légales*, Liv. II, tit. 2. Quest. 8. N°. 7, où il parle, d'après *Wallesius*, *Traité de la Philosophie sacrée*, Chap. III, d'un Moine qui enseignoit à parler aux Sourds de naissance : mais le docte Médecin Italien se contente de narrer le fait sans y ajouter rien. Dans le même temps je reçus une Lettre de l'illustre *Jean Wallis*, Professeur de Mathématiques à l'Université d'Oxford, qui m'étoit adressée. Il m'annonçoit qu'il avoit tenté, & même avec succès, de pratiquer ce que j'avois exposé dans mon Ouvrage sur le langage des Sourds. Souffrez, mon cher Lecteur, que j'insere ici cette Lettre avec ma réponse. Ces deux écrits tiendront lieu de Préface à mon Livre. Je ne veux point m'énorgueillir

des plumes d'autrui, à l'exemple du Geai de la Fable, & je veux vous mettre à portée de juger de ce que j'ai de commun avec ce grand homme, & de ce qui nous différencie l'un & l'autre.

Je commence par la Lettre du Professeur d'Oxford.

» Ce n'est que d'hier que j'ai vu pour la premiere fois votre Traité, intitulé *le Sourd qui parle*, publié, comme il paroît, en 1692. Je l'ai lu sur le champ, & avec d'autant plus d'empressement, que depuis long-temps je m'occupe de la matiere qui en fait le sujet. Je loue vos efforts, & je vous félicite de vos succès. Je ne sçais si vous avez lu le *Traité Grammatico-Physique de la parole*, ou de la formation des sons vocaux, que j'ai mis à la tête de ma *Grammaire Angloise*, imprimée d'abord en 1653, & réimprimée plusieurs fois depuis. Vous y trouverez plusieurs de vos principes qui nous sont communs à tous deux. J'y avance aussi bien des choses contraires à votre méthode; j'espere que ceci ne vous déplaira point, & j'y explique plusieurs sons que vous avez passés sous silence. Vous trouverez aussi dans le

troiſiéme volume de mes Œuvres Mathématiques, parmi les Mêlanges, ainſi que dans mes Traités en forme de Lettres, *Lettre* 29, ma méthode pour l'inſtruction des Sourds & Muets, ſurtout relativement à la langue Angloiſe. Je ſuis venu à bout par ſon ſecours, vers les années 1660 & 1661, d'apprendre à parler diſtinctement & à proférer tous les ſons quelconques, à deux hommes parfaitement Sourds, dont l'un eſt, je crois, encore vivant, ou n'eſt mort que depuis peu de temps. Je les avois mis en état d'articuler pluſieurs mots de l'idiôme Polonois, par le conſeil & ſous les yeux d'un Seigneur de cette Nation, qui en fut d'autant plus étonné, que les naturels du pays ont coutume de ſe les propoſer entre eux comme étant de la prononciation la plus difficile. J'ai également appris à pluſieurs perſonnes qui héſitoient en parlant, ou qui balbutioient, à articuler diſtinctement des mots qu'ils ne prononçoient auparavant que très-imparfaitement; & à des étrangers à proférer en peu de temps des mots Anglois, ce qu'ils avoient regardé juſqu'alors comme im-

poſſible. J'entre avec vous dans ce détail, non que je veuille rien diminuer de l'eſtime dûe à vos efforts ; je vous exhorte, au contraire, à les continuer. Je ne répéterai cependant point ici ce que j'ai déja écrit dans mes Ouvrages ; vous y trouverez des choſes, qui, j'eſpere, ne vous déplairont point. Adieu, votre obéiſſant ſerviteur,

Jean WALLIS. »

Telle fut ma réponſe à ce vénérable & docte vieillard.

Jean-Conrad AMMAN, ſalue très-humblement l'illuſtre & ſçavant WALLIS.

» La lecture de la Lettre remplie d'honnêteté que vous m'écrivez, m'a cauſé la plus vive ſatisfaction : j'y vois que non-ſeulement vous approuvez la méthode dont je me ſers pour apprendre à parler aux Sourds ; mais que vous vous êtes vous-même exercé autrefois dans la même carriere. Je me félicite de ce que ſur cet article j'ai quelque choſe de commun avec un grand homme, auquel je me fais gloire de céder ſur tant d'autres objets. Mes lumieres ſont autant au-deſſous des vôtres, que l'éclat emprunté d'une planette eſt inférieur

à celui du ſoleil. Plût à Dieu que j'euſſe pu plutôt vous prendre pour mon guide ! je me ſerois épargné bien des travaux que le peu d'activité de mon génie m'a rendu néceſſaires. Votre Lettre ma fait d'autant plus de plaiſir, qu'elle m'eſt venue dans le même temps que ma *Diſſertation ſur la Parole* étoit ſous preſſe ; vous m'avez mis dans le cas d'annoncer publiquement, & à la face de tout l'Univers littéraire, que je n'étois ni le premier, ni le ſeul Auteur de ma Méthode, ce que je ſoupçonnois depuis long-temps. La vanité eſt bien étrangere à ma façon de penſer. J'ai enfin acquis le troiſiéme volume de vos Œuvres Mathématiques, dont vous me parlez dans votre Lettre. J'y ai également admiré & qu'un beau génie comme le vôtre ait inventé la méthode que vous y expoſez, & l'accord merveilleux de votre ſentiment avec le mien dans preſque tous les points ; accord qui pourroit faire ſoupçonner que nous avons travaillés de concert ; & cependant, dans le temps que vous publyez vos Ouvrages, j'étois encore dans les *eſpaces imaginaires*, ſi je peux m'exprimer ainſi : car ma naiſſance eſt poſtérieure de vingt

ans à cette époque. Je ne ſçais par quelle fatalité ce n'eſt que depuis deux jours que votre Livre m'eſt enfin entre les mains, & que je l'ai lu avec le plus grand plaiſir.

Après avoir ainſi répondu en peu de mots à votre Lettre, je vais expoſer mon ſentiment ſur votre Traité, avec une liberté que vous me pardonnerez infailliblement. Puiſſe-t-elle vous engager à me donner le vôtre ſur ma Diſſertation! Mon Ouvrage intitulé : *le Sourd parlant*, qui parut en 1692, & qui fut traduit peu de temps après en différentes langues, & notamment en Anglois, par M. *Daniel Foot*, Médecin de Londres, ne traitoit que des ſeules lettres Allemandes, & j'en ai donné la raiſon, *page* 25. Il n'y a donc rien d'étonnant que vous ayiez obſervé qu'il y manquoit l'explication de pluſieurs ſons : mais dans ce Traité je parle de tous ceux qui ſont venus à ma connoiſſance, & cela dans la vue d'être d'une utilité plus générale. Je ne les avois omis la premiere fois, que parce que je regardois un plus grand détail comme inutile à mon plan. Vous ſerez ſûrement ſatisfait de l'ordre que je leur ai donné dans ma Table ſynoptique.

J'ignore, comme vous, ſi la méthode dont nous nous ſervons l'un & l'autre pour enſeigner aux Sourds à parler, & pour corriger avec ſuccès les défauts ſenſibles de la parole, eſt la même que celle du Moine Eſpagnol, dont il eſt queſtion dans les Auteurs; mais vous avouerez avec moi, qu'elle n'eſt autre choſe qu'une application ingénieuſe, dans la pratique, des recherches qui concernent la nature des lettres; d'où il eſt aiſé de conclure que, puiſque nous ſommes d'accord dans la théorie, notre pratique ne ſçauroit être différente. Cependant on ne peut ſe diſſimuler qu'il n'y ait différentes méthodes d'inſtruction pour différens Sourds, ſur-tout relativement aux lettres voyelles, que les hommes ne prononcent pas avec la même modification des organes de la parole. On en voit qui, en ouvrant la bouche d'une certaine maniere, prononcent un *O* ou un *E*, tandis que d'autres, en procédant de même, forment un *U* ou un *I*, & réciproquement; ce que j'ai obſervé auſſi avoir lieu relativement à d'autres lettres. Il faut donc que l'Inſtituteur des Sourds ait un jugement exquis pour remédier ſur le champ à tous les incon-

véniens qui naiſſent à chaque pas. Mais c'eſt aſſez parler de ma pratique dans laquelle je peux dire, ſans être ſoupçonné de vanité, que j'ai obtenu les plus grands ſuccès, comme vous pourrez en juger par ma Diſſertation. Je vais m'occuper de votre excellent Traité de la parole.

Je n'ai rien à ajouter à ce que vous avez écrit avec tant d'exactitude & de génie ſur la parole en général. Si cependant vous daignez lire le premier Chapitre de ma Diſſertation, vous y trouverez ſur la voix & le ſouffle non ſonore des choſes qui vous feront peut-être quelque plaiſir.

Je paſſe à la deſcription que vous donnez des voyelles & des conſonnes, dans laquelle vous vous rencontrez quelquefois avec moi, comme vous l'avez vous-même, obſervé. Il m'a cependant paru qu'il y avoit pluſieurs choſes à reprendre. Vous me ſemblez trop occupé du nombre ternaire de chaque claſſe de voyelles. Je n'ai jamais pu trouver qu'une ſeule voyelle purement gutturale; ſçavoir, la lettre *A*, telle que les Allemands, & preſque toutes les autres Nations, la prononcent, & dont votre *O*

ouvert differe à peine ; celle qui lui ressemble le plus eſt votre petit *a*, que vous rangez parmi les lettres palatines. Il eſt cependant du nombre des voyelles, comme je l'ai démontré. Il ſe compoſe de l'*A* & de l'*E* réunis, & a le même ſon que l'*A* des Allemands, l'*Æ* des François, & peut être l'*A* des Latins; de façon que, ſuivant moi, il conviendroit mieux de placer ce petit *a* parmi les lettres gutturales, que l'*E* féminin. Mais j'ai peine à concevoir pourquoi vous mettez au nombre des gutturales l'*O* ou l'*U* obſcur. En effet, ſi ces lettres répondent à la ſyllabe *EU* des François, dans le mot ſacrificateur, elles ſont donc la même lettre que l'*O* des Allemands & l'*EU* des Flamands, leſquelles ſyllabes ſont formées des voyelles *O* & *A*, dont la premiere eſt dentale, & la ſeconde labiale, qui réunies, ne forment qu'un ſon. Car, ſi lorſqu'on prononce la lettre *E* on ſerre les levres de plus en plus, on formera la ſyllabe *EU* & l'*U* des François & de Flamands.

Je ne connois que deux voyelles palatines ou dentales pures, qui ſont l'*A* & l'*I*, qui toutes les deux, de même que les labiales *O* & *U* ou *W*, ont une cer-

taine latitude ; c'eſt-à-dire, qu'elles ſont quelquefois très-ouvertes, quelquefois moins, ſans que cependant cela change rien à leur nature. Je penſe que ce qui vous a induit en erreur, lorſque vous avez ôté du nombre des voyelles votre *Y*, qui eſt le même que l'*I* des Flamands & des Allemands, ainſi que l'*W*, c'eſt la différence de ſon qu'on apperçoit quand on prononce l'*I* plus ouvert après l'*Y*, ou l'*U*, après l'*W*.

Je n'ajouterai rien à ce que vous dites des voyelles labiales, ſi ce n'eſt qu'il me ſemble que votre *U* foible & celui des François, pourvu toutefois que ce ſoit la même lettre, ne ſe forment pas en ouvrant moins la bouche que pour prononcer l'*U* fort, ou votre *OO* ; mais qu'il n'eſt tel que parce qu'on y ajoute un *E*, comme je l'ai remarqué dans l'*U* des Allemands & des Flamands.

Je ne ſuis pas de votre avis ſur la nature des conſonnes totalement muettes, comme *P*, *T*, *K*. Vous êtes perſuadé qu'elles ſont déja formées lorſque le ſouffle qui les produit eſt intercepté ou par les levres, ou par la partie antérieure du palais, ou dans le goſier. Je crois moi que leur perfection exige une

eſpece d'exploſion de ce ſouffle au dehors. Quant aux demi-muettes *B*, *D*, *G*, je penſe comme vous.

Votre belle deſcription des demi-voyelles naſales ne m'a point échappé; je ne ſçache pas que perſonne que vous ait remarqué juſqu'ici combien l'*N* vulgaire differe de l'*N*, quand cette lettre précede le *G* ou le *K*; & cependant cette différence n'eſt pas moindre que celle des deux lettres *T* & *K* entr'elles.

Vou ne me paroiſſez pas avoir aſſez diſtingué les conſonnes que vous appellez dérivatives, l'*V* de l'*E*, & le *Z* de l'*S* : elles exigent toutes, il eſt vrai, pour être prononcées, la même ſituation d'organes; mais voici en quoi conſiſte la différence qui les diſtingue, c'eſt que lorſqu'on prononce l'*V* ou le *Z*, il ſe fait une eſpece de prolongement du ſon vocal. Je ſuis ſurpris que vous n'ayiez pas fait attention que votre ſyllabe *SH*, ſi réellement elle eſt la même que notre *SCH*, & le *CH* des François, n'eſt autre choſe que l'*S*, plus fort &, moins compoſé; & que l'*J* des François a avec cette lettre la même affinité qu'on trouve entre le *Z* & l'*S*. C'eſt ſûrement par cette raiſon que vous avez

décrit avec peu d'exactitude votre *J* ou *G*, lorſqu'il ſe trouve devant l'*E* & l'*I*. Ces lettres ſont réellement compoſées du *D* & du *J* des François, & nullement de votre *D* & de votre *Y*.

Je ne peux abſolument deviner la raiſon qui vous a fait rejetter de la claſſe des voyelles votre *Y* & l'*W*. Examinons, je vous prie, la maniere dont ces lettres ſe forment, & faites attention au ſon qu'elles rendent, vous verrez qu'elles ne ſont autre choſe que l'*I* & l'*U* rapidement prononcés. Si une auſſi légere différence ſuffiſoit pour exclure une lettre d'une claſſe quelconque, toutes les voyelles pourroient devenir conſonnes.

Ce que je viens de dire de votre *J*, je le dis de votre *CH*. Cette derniere lettre, en effet, n'eſt point le produit du *T* & de l'*Y*, comme vous le penſez; mais il eſt compoſé du *T* & du *CH* des François.

Si je parlois à un homme moins poli & moins ſçavant, j'aurois bien des excuſes à vous faire de la liberté que j'ai priſe. Je vous envoye ma *Diſſertation ſur la Parole*, afin que vous puiſſiez connoître le fruit de mon travail, de-

puis que j'ai publié mon premier Ouvrage ſur le Sourd parlant, & je vous ſupplie inſtamment de me marquer avec ſincérité tout ce que vous y rencontrerez de repréhenſible. Vous voudrez bien corriger avec amitié les erreurs qui auroient pu m'échapper. Adieu, portez-vous bien, & aimez toujours le ſincere admirateur de votre immenſe érudition.

JEAN-CONRAD AMMAN.

D'Amſterdam, le 31 Janvier 1700.

FIN de la Préface de l'Auteur.





DISSERTATION SUR LA PAROLE.

CHAPITRE PREMIER.

De la Parole & de la Voix en général, où il eſt parlé du ſouffle ſimple non ſonore.

IL eſt pluſieurs objets très-importans dont nous ne ſentons tout le prix, que lorſqu'ils nous ſont enlevés. La jouiſſance nous les fait ſouvent méconnoître, ou du moins alors nous les négligeons ſans pudeur. Il n'eſt pas rare de voir une populace imbécille dédaigner la liberté, le premier de tous les biens. Eſt-il beaucoup d'hommes qui réfléchiſſent ſur l'avantage d'être pourvus d'yeux & d'oreilles, & qui ſongent à en remercier l'Auteur de leur être? Quel autre qu'un malade ſçait faire de ſa ſanté tout le cas qu'elle mérite? Telle eſt en gé-

néral notre facon de penſer, relativement à la parole ; préſent ineſtimable de la Divinité, où l'on voit également briller la ſageſſe infinie du Créateur, & la dignité des créatures qu'il en a gratifié. Comme nous acquérons cette faculté preſque ſans travail, &, pour ainſi dire, à notre inſçu, nous aimons à nous perſuader qu'elle eſt née avec nous, qu'elle eſt une ſuite néceſſaire de notre nature, & par cette raiſon nous y attachons peu d'importance, juſqu'à ce que l'aſpect de quelques Sourds & Muets nous faſſe faire un retour ſur nous-mêmes, & que la vue de leur malheureuſe poſition nous faſſe ſentir vivement le bonheur dont nous jouiſſons. Quelle ſtupidité dans la plupart de ces êtres diſgraciés ! Combien peu ils different des animaux ! & qu'ils ſont à plaindre, ſur-tout ſi ils appartiennent à des parens qui négligent leur inſtruction, ou que livrés à des Domeſtiques indifférens ſur leur ſort, on ne cherche point à les tirer de leur ignorance, au moyen des geſtes & des ſignes variés qui puiſſent leur faire naître quelques idées, & les conduire à la réflexion ! Eh ! quand ils ſeroient aſſez heureux pour avoir

affaire à des parens vigilans & curieux de leur avancement ; bornés à la ſeule méthode de cauſer par geſtes & par ſignes, le commerce qu'ils pourroient avoir avec leurs ſemblables, ſera d'une foible reſſource, & ſe concentrera entre un petit nombre d'amis & de Domeſtiques. Où puiſeroient-ils ces connoiſſances ſublimes qui ont pour objet la perfection de l'entendement, la ſanté du corps, & tout ce qui eſt du reſſort des ſciences abſtraites ? Il faut en convenir, leur état eſt fâcheux, & doit affliger toute ame ſenſible. Qui ſe refuſeroit à adoucir la rigueur de leur ſort ?

Mais ce qui met le comble à leur infortune, c'eſt qu'il ſemble que tout le monde ſe ſoit accordé juſqu'ici à regarder leur ſituation comme abſolument étrangere à la Médecine, au-deſſus des ſecours de l'Art, & par conſéquent incurable. Ce préjugé univerſel ne m'a point arrêté. J'ai fait ſur cet objet de ſérieuſes réflexions ; j'ai vu que les Muets n'étoient tels, que parce qu'avec les organes de la parole les mieux diſpoſés, la nature les avoit rendus Sourds. La guériſon de cette ſurdité m'a paru preſque impoſſible, il eſt vrai. Je n'ai

pas jugé ainsi de l'usage de la parole. Il m'a semblé qu'il étoit facile de les en faire jouir. Voici mes raisons. Pour peu qu'on considere avec quelque attention la nature de la parole de l'homme, on verra, comme moi, que ce n'est qu'un mêlange varié de sons différens. Cette variété est dûe aux mouvemens divers de certains organes. Ces mouvemens bien prononcés, & par conséquent susceptibles d'être saisis à la simple vue, peuvent sans doute faire sur les yeux des Sourds la même impression que les sons font sur nos oreilles, les suppléer, en tenir lieu, & mettre ainsi ces infortunés à portée de parler.

Je fis la premiere épreuve de la méthode que je venois de découvrir sur moi-même, en me plaçant devant un miroir. Je reconnus qu'elle étoit non-seulement possible, mais qu'elle seroit sûrement de la plus grande utilité. J'avois en effet apperçu entre les mouvemens des organes, dont je viens de parler, une différence aussi marquée qu'entre les sons eux-mêmes & les caracteres qui les expriment. Dès ce moment je souhaitai d'avoir quelque Sourd à instruire. Je m'adressai à mes amis. Je

leur fis part de ma découverte. Je les priai de s'intéresser pour me procurer des Eleves ; mais ils m'accueillirent avec des plaisanteries, & se moquerent de ce qu'ils appelloient *mes folles spéculations*. Quelle fut leur surprise, lorsque peu de temps après je leur présentai un Sourd qui parloit & lisoit avec facilité ! Mes premiers essais m'encouragerent, & je m'occupai à perfectionner mon entreprise, & à la conduire au but que je m'étois proposé. Je suis parvenu, avec le secours de Dieu, à rendre la situation des Sourds très-supportable, & même plus avantageuse que celle des autres hommes, en ce sens, qu'ils ont la facilité d'entendre lorsqu'on leur parle à voix basse, comme l'expérience journaliere le prouve, en sorte qu'on peut dire de mes Eleves qu'ils ont les oreilles dans les yeux.

Il y a plusieurs années que j'ai publié un Essai de ma méthode pour la rendre familiere aux Etrangers. J'ai appris qu'on s'en étoit servi avec succès en Angleterre & en Allemagne. Je me suis décidé à donner plus d'étendue à ce que j'avois déja écrit en peu de mots sur l'art de parler. Le desir seul d'être utile

me fait travailler à cette *Dissertation sur la Parole*, que je consacre à l'humanité. Je peux me rendre cette justice, que l'envie est étrangere à mon cœur, & que je ne connus jamais la soif immodérée du gain.

Avant de traiter de la parole elle-même, j'ai cru qu'il n'étoit pas hors de propos d'examiner les causes naturelles & les plus probables qui ont dû déterminer les hommes vivans en société, mais ne sçachant point encore parler, à en introduire l'usage parmi eux. La premiere, sans doute, fut cette admirable commodité, & cette facilité surprenante qu'ils trouverent à énoncer par ce moyen toutes leurs pensées. Supposons en effet que les habitans de cet Univers ayent été dans l'ignorance la plus absolue de toute espece de langage; supposons-les également doués des mêmes inclinations que nous, & dévorés par conséquent du desir le plus ardent de découvrir les pensées d'autrui, & de manifester leurs propres idées. Dans cette hypothese, il est très-vraisemblable qu'ils n'ont rien négligé pour atteindre ce but; & qu'enfin lassés de ne pouvoir connoître les abstractions de l'esprit, que

très-difficilement, & à l'aide de ſignes groſſiers & dépendans des ſens, ils ſont parvenus à donner à leur voix les inflexions & les articulations néceſſaires par les divers mouvemens de la langue & des levres, &c. Ces mouvemens ſont très-faciles à exécuter ; les ſons qu'ils font naître très-diſtincts & ſuſceptibles, quoiqu'en petit nombre, d'une ſi grande quantité de combinaiſons, qu'ils ſuffiſent pour rendre au-dehors tout ce que l'eſprit conçoit au-dedans, quelque prodigieuſe que ſoit la variété d'idées que ce dernier peut produire. Quels avantages ne trouve-t-on pas dans une opération à laquelle on peut s'appliquer, ſans interrompre celles auxquelles on ſe livre actuellement, que l'on fait marcher de front & ſimultanément avec les divers exercices du corps ? Elle eſt de tous les temps, de tous les lieux ; elle ſe fait ſentir à une diſtance aſſez conſidérable, même dans les ténébres, & les aveugles ſont à portée de s'en appercevoir. Concluons de tout ceci, que l'ouie a été donnée à l'homme, principalement en vue de la parole.

Au reſte, il a fallu que tous les hommes réunis fuſſent dirigés par le même eſprit ; autrement par un inconvénient

néceſſaire & inévitable, chaque individu eût, en quelque ſorte, créé un langage, ce qui auroit entraîné la plus grande confuſion; & jamais ces divers idiômes enfantés par le caprice des particuliers, n'auroient pu ſe revêtir d'une forme méthodique, qui conſtituât ce qu'on appelle proprement une Langue. Tout ceci s'éclaircira dans la ſuite de l'Ouvrage.

Mais il eſt encore une autre raiſon qui a dû faire donner la préférence à la parole ſur la peinture, les caracteres, les geſtes, &c. pour tracer au-dehors les mouvemens du cœur & les conceptions de l'eſprit. En effet, indépendamment de ce que les ſignes quelconques, qui ne ſont point ſoutenus & animés, en quelque ſorte, par la parole, trompent preſque toujours, ou manquent au beſoin, il n'eſt perſonne qui, en faiſant attention ſur ce qui ſe paſſe en lui-même, ne voye évidemment, que, lorſqu'occupé à cauſer ſérieuſement avec quelqu'un, il veut dévoiler les ſecrets replis de ſon ame, en faire paſſer les plus doux mouvemens dans le ſein d'un ami; le ſeul moyen, peut être, de réuſſir, le plus efficace, ſans doute,

c'eſt l'uſage de la parole. Il n'eſt aucune faculté dans nous qui porte un caractere de vie plus marqué que celle de parler. Ce n'eſt point exagérer que de dire que c'eſt dans la voix principalement, que réſide cet eſprit de vie qui nous anime, & qu'elle en tranſmet au-dehors les rayons : elle eſt l'interprete du cœur, le ſigne des paſſions & de la concupiſcence.

Ainſi, dans ces mouvemens impétueux de l'ame, qu'elle ne peut réprimer, la bouche eſt ſouvent forcée de s'ouvrir & de parler, comme on dit, *de l'abondance du cœur.* Dans cet état d'inquiétude, au contraire, où l'eſprit agité & incertain, roule mille & mille penſées qui ſe combattent, & qu'il n'oſe produire au-dehors, retenu par la crainte ou par la honte, le cœur éprouve un reſſerrement involontaire. Mais ouvrons-le à l'amitié, n'ayons plus de ſecrets pour elle ; tout-à-coup à l'anxiété la plus grande, ſuccede une douce tranquilité; & ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on dit alors que nous avons ſoulagé notre cœur. L'ame, par ce moyen, ſe débarraſſe, pour ainſi dire, du fardeau qui l'accable, ſur-tout ſi l'expreſſion du

langage eſt accompagnée de larmes ſinceres. La voix participe beaucoup de ce principe de vie, dont la ſource eſt dans le cœur. Ecoutez parler ces perſonnes qui le font malgré eux, &, comme on dit, *à contre-cœur*, vous les verrez ſe fatiguer promptement, & être obligées de diſcontinuer. Examinez ce malade qui a peine à articuler trois ou quatre mots, & qui ſouvent expire, la parole ſur les levres. Oui, je le répete, la voix eſt une vive émanation de cet eſprit immortel de vie que Dieu *ſouffla* dans le corps de l'homme en le créant.

Il n'eſt donc pas ſurprenant que tous les hommes ſe ſoient accordés à rendre leurs penſées à l'aide de la voix & de la parole, & même ceux qui, faute d'organes convenables, n'en ont jamais eu de perception; je veux parler des Sourds de naiſſance. Nous les voyons cependant rire, faire des exclamations, s'écrier hautement & avec force, pleurer, ſoupirer, gémir, peindre, en un mot, par des ſons, les différens mouvemens de leur ame. Et telle eſt, ſur ces êtres diſgraciés, l'influence de cette faculté, qu'ils ne peuvent preſque jamais exprimer quelque choſe par ſignes,

ſignes, ſans y mêler des ſons à leur inſçu. C'eſt ainſi que les exclamations des différens Peuples, & ce que les Grammairiens appellent des interjections, different peu les unes des autres : *a* ou *ha !* eſt le ſigne ordinaire de la joie ou de l'admiration ; *i* celui de l'indignation ; *o* peint la commiſération & l'exclamation. Je me borne à ces exemples.

Telles ſont nos conjectures ſur l'invention de la parole, ſuppoſé toutefois que les hommes en aient jamais été privés. Les Livres ſaints nous apprennent, en effet, que le langage eſt auſſi ancien que le monde ; il n'eſt donc point le fruit de l'imagination ; mais il a été donné à notre premier Pere, par le divin Auteur de ſon être, lorſqu'il le créa à ſon image : & ſans doute que ſans ſon péché, Adam eût tranſmis cette langue primitive à ſes deſcendans dans toute ſon intégrité. Mais que les langues variées, dont ſe ſervent aujourd'hui les diverſes Nations éparſes ſur la ſurface de la terre, ont bien dégénéré de cette langue mere ! Elles n'en offrent plus que l'ombre ; elles ſont réduites à un pur méchaniſme artificiel,

ſans lequel nous reſterions muets
comme l'atteſtent les Sourds de naiſ
ſance. J'ai donc réſolu de faire des re
cherches plus profondes ſur l'origine
de ces deux eſpeces de langages, & de
montrer les différences qui les ſéparent
Je m'occuperai enſuite de celui que nous
parlons aujourd'hui.

Pour ne pas tenir plus long-temps
mon Lecteur en ſuſpens, j'expoſerai avec
ſimplicité tout ce que j'ai pu découvrir
par cette matiere importante; & tel
ſera le plan que je ſuivrai dans cette
intéreſſante diſcuſſion. Je diviſe ma Diſ-
ſertation en trois principaux Chapitres,
dont le premier traite de la Parole, de
ſon origine & de ſes organes en géné-
ral. J'y examine auſſi la matiere des let-
tres; ſçavoir, la voix & le ſouffle non
ſonore. Dans le ſecond, j'expoſe les let-
tres elles-mêmes, & les différentes
manieres de les former. Je montre dans
le troiſiéme la méthode d'inſtruire les
Sourds, & de corriger les défauts de
la parole.

Pour démontrer plus évidemment la
divine origine de la Parole primitive,
je poſerai quelques axiomes inconteſta-
bles, qui établiront par des conſéquen-

ces tirées de la nature de Dieu même, la néceſſité de la parole dans des créatures formées à ſon image, & qui devoient exprimer en quelque ſorte, par ce moyen, cette reſſemblance avec l'Auteur de leur être: tels ſont ces axiomes. *Tout ce qui vit, agit & opere, ſuivant certaines loix qui lui ſont preſcrites.* Vivre en effet, & ne pas agir, ce ſeroit preſque la même choſe, qu'être & ne pas être; & de même, *tout ce qui eſt produit par un autre être, conſtate la nature de ſa cauſe productrice.* Mais qui pourroit douter que Dieu, le pere & la ſource intariſſable de la vie, n'opere toujours & conſtamment ſelon ſa nature? Je veux dire la vérité elle-même, qui lui tient lieu de loi. Cette divine opération n'eſt autre choſe que la juſtice éternelle & la Loi ſainte de toute la nature créée. La Foi nous apprend que ce monde viſible n'a pas exiſté de toute éternité; elle nous dicte également que Dieu eſt immuable; il faut en conclure que ſa divine opération eſt en même-temps interne; & l'Ecriture l'appelle alors l'éternelle ſageſſe; & externe, par laquelle il fait exiſter hors de lui, par ſa parole tout-puiſſante, ce que la premiere a

résolu dans ses décrets. On nomme celle-ci création : car créer, c'est donner l'être à ce qui n'étoit qu'idéal ; c'est commander que ce qui ne faisoit qu'un avec le Créateur, ait une existence propre & individuelle, mais soumise toutefois à la loi que lui impose la création, comme on le voit clairement dans le premier Chapitre de la Genese.

Enfin, le Verbe Éternel après avoir produit l'assemblage universel de toutes les créatures, & leur avoir donné à chacune des perfections distinguées & particulieres, voulut se peindre, pour ainsi dire, comme dans un miroir vivant, & se manifester spécialement dans une de ces productions échappées à sa puissance. Il créa donc Adam, ou *l'homme* à son image, & lui soumit la terre, les mers, & tout ce qu'elles renferment ; mais il falloit à Adam, pour exercer cet Empire universel, la faculté du commandement ; faculté dont l'exercice devoit consister dans la parole émanée de l'Auteur de son être : c'est pourquoi, entre l'immense quantité de dons que l'homme reçut de Dieu, il eut celui de parler dans lequel brille éminemment l'empreinte de la Divinité ; mais

le commandement n'a lieu naturellement que ſur les objets avec leſquels celui qui commande eſt intimément & vitalement uni, & qu'il pénetre, pour ainſi dire; & cette pénétration dans la nature des choſes, ne ſe fait qu'à l'aide des lumieres vitales. L'homme jouit donc de la faculté de lancer, pour ainſi dire, les rayons de cette vie qui ſurabonde chez lui, par la parole, ſur les créatures qui lui ſont ſoumiſes; & de même que le Tout-puiſſant crée par ſa ſeule parole, (*le Seigneur parle, & l'Univers ſort du néant;*) c'eſt-à-dire, qu'en énonçant les idées des choſes qui doivent être créées, il ordonne qu'elles revêtent l'exiſtence: ainſi il a été donné à l'homme, non-ſeulement de les contempler dans ſon Créateur, & de les exprimer en ſon honneur, par un langage convenable, & de célébrer ainſi dignement ſon Auteur, mais encore de produire en parlant tout ce qu'il voudroit, conformément aux loix de ſa création.

Cette divine façon de parler, que ſuppoſe une union intime ave le Créateur, union que la prévarication de l'homme lui a fait perdre, a preſque

diſparu de deſſus la terre avec tant d'autres perfections, à cette époque malheureuſe. A peine dans le long eſpace des ſiécles écoulés depuis la chûte d'Adam, cette précieuſe prérogative a-t-elle été accordée à quelques êtres privilégiés. Ce n'a plus été que des ames ſanctifiées & unies à Dieu par de ferventes & continuelles prieres, qui, en interrogeant les eſſences mêmes des choſes, ont été douées du don des miracles. Ces ſaints Perſonnages ont fait voir par-là, aux yeux des autres hommes, des traces d'un empire qui leur étoit commun à tous, & que la plupart ont laiſſé échapper.

JESUS-CHRIST, notre Sauveur, cet autre Adam, qui a recouvré tout ce que le premier avoit perdu, a dit auſſi qu'il n'y avoit rien d'impoſſible à celui qui croyoit ſincérement, ou qui étoit intimement attaché à Dieu par la Foi; & il a confirmé cette maxime par pluſieurs exemples tirés de la parole. Les miracles ſans nombre qu'il a opéré, que font-ils autre choſe, que les témoins de la puiſſance qui lui a été accordée ſur toute la nature? Chaque fois que le Fils de Dieu a voulu exercer cette puiſſance,

il s'eſt ſervi du miniſtere de la parole, qui émanoit de ce Verbe divin & intérieur, pour ordonner ce qu'il vouloit qui fût fait. Or, tout commandement ſuppoſe une parole quelconque, ſoit intérieure ſeulement & ſpirituelle, ſoit extérieure & matérielle, qui n'eſt que l'enveloppe de la premiere, & qui lorſqu'elle n'eſt point vérifiée par l'eſprit, eſt comme morte & ne produit rien. Qu'eſt-ce, je le demande, que de chaſſer les Démons, de guérir les maladies, de reſſuſciter les morts au nom de J. C. ſi ce n'eſt d'opérer toutes ces choſes, en prononçant des paroles animées de ſon eſprit, qui eſt le Verbe éternel. C'eſt par une eſpece de repréſentation particuliere que ces prodiges ſe font plutôt au nom de Jesus, que par tout autre moyen : car le nom eſt en quelque ſorte l'attribut de la choſe énoncée.

Mais cette maniere efficace de parler eſt, comme je l'ai déja dit, non-ſeulement très-rare, elle a encore des détracteurs acharnés, qui refuſent, avec un entêtement ridicule, à la nature humaine univerſelle, dont ils ſe croient les arbitres, tout ce qui ne leur a pas été accordé en particulier. Inſenſés qu'ils

ſont ! il en eſt d'eux comme des Aveugles & des Sourds de naiſſance, qui ne voudroient pas croire qu'il y a des hommes qui voient & entendent ſans effort, ſous ce prétexte que la lumiere & les couleurs, les ſons & la parole ſont pour eux un myſtere. De même pour les hommes ſuperbes & incrédules dont nous parlons, plongés qu'ils ſont dans un état de corruption, ils regardent comme une chimere cet état de l'homme dans ſa premiere intégrité, ou rentré dans ſes droits par la régénération. Quoique tous les détails dans leſquels je viens d'entrer n'appartiennent pas proprement à cette Diſſertation, je les ai expoſés cependant avec une certaine étendue, afin que l'origine primitive de la parole fût éclaircie, & que l'on connût ce qu'elle ſera dans cet état de réintégration où nous verrons toutes choſes, non à l'aide du verre trompeur de la raiſon, mais éclairés par la divine lumiere elle-même. Alors inſtruits par le ſouverain Être, nous ne nous ſervirons plus dorénavant que d'une langue, & nous nous entendrons tous les uns les autres ſans interprete.

Je paſſe à la parole, telle qu'elle nous eſt

demeurée depuis la chûte de notre premier Pere jusqu'à nos jours. Quoique bien dégénérée de sa premiere splendeur, elle est encore pour nous & un indice certain de notre création à l'image & ressemblance de l'Homme-Dieu, & un triste monument de notre chûte. Privée de son énergie primitive, elle est comme morte & sans action, & nous en sentons tous les jours l'imperfection. Ce n'est plus d'après la connoissance intime des choses que nous parlons ; nous avons besoin des instructions de nos parens, instructions sans lesquelles nous demeurerions muets toute la vie, comme je le ferai voir plus bas. Quiconque examinera avec quelque attention le méchanisme de la parole, tel qu'on nous l'enseigne, n'y verra qu'une combinaison méthodique & raisonnée de plusieurs mots. Ces derniers se forment par la prononciation convenable & successive de différens sons qu'on appelle lettres.

Je définis ainsi la parole : *Cette action de l'homme qui modifie & articule l'air tant sonore que non sonore, au moyen de certains organes qu'un long & fréquent usage lui a appris à mouvoir, de telle maniere que la voix produite au-dehors*

par ces mêmes organes, vient frapper l'oreille, & exciter dans les autres les idées qu'il veut leur communiquer; ou bien, si l'on aime mieux une définition plus courte, *la parole est la production au-dehors par les organes convenables, des idées que la voix articulée a fait naître dans nous.*

Mais comme dans une matiere aussi importante, la seule définition ne suffit pas, je vais expliquer toutes les parties de celle que je viens de donner, en suivant l'ordre que j'y ai mis.

Personne, sans doute, ne sera surpris de ce que j'appelle la parole une action simplement humaine, tandis que l'Ecriture nous apprend que les Anges sont souvent entrés en conversation avec les hommes, & qu'ils célebrent continuellement, par leur voix, le Créateur de l'Univers; & que, d'un autre côté, nous voyons tous les jours des perroquets, des pies, des corbeaux, & autres oiseaux de ce genre, auxquels l'industrie des hommes a montré à parler. Je conviens de ces faits; mais d'abord mon dessein est de traiter ici de la parole des hommes, & nullement de celle des Anges: de plus, celle de ces Êtres spirituels est toute naturelle, & la nôtre,

comme je l'ai déja obſervé, n'eſt plus que le fruit de l'art & d'un certain méchaniſme. Quant aux animaux cités, qui ne ſont qu'imiter un petit nombre de mots ſans les entendre, & qui ne peuvent avoir entr'eux d'entretien ſuivi, je n'ai pas cru que leur làngage dût faire la matiere d'un examen ſérieux. Celui qui parle ſans comprendre ce qu'il dit, peut-il être cenſé parler ?

Les organes de la parole ſont appellés par les ignorans du nom générique de bouche ou de langue; mais c'eſt mal-à-propos. De quelque maniere qu'on entende le mot *bouche*, & quelque ſens qu'on lui donne, ſoit qu'on l'applique à l'ouverture qui eſt entre les levres & les dents, ſoit à la cavité qui ſe trouve derriere ces corps oſſeux, la bouche n'eſt toujours qu'un des inſtrumens particuliers de la parole. La langue eſt, à la vérité, le premier de tous les organes qui ſervent à la voix; cependant, bien loin qu'elle ſoit le ſeul, il n'eſt pas rare de voir que, quoiqu'elle ſoit en bon état, la parole eſt ſouvent embarraſſée, & même tout-à-fait ſupprimée, lorſque le goſier, le palais, les levres & les autres organes ſont mal conſtitués;

tandis qu'au contraire la langue étant arrachée, ou parfaitement immobile, on n'en prononce pas moins bien plusieurs lettres, telles que les voyelles *A*, *O* & *U*, la semi-voyelle *M*, & les consonnes *B*, *P*, *F*, *V*, *H*, ainsi que je le montrerai plus amplement, en traitant de chaque lettre en particulier.

La connoissance claire & distincte des organes qui servent à la parole étant, selon moi, fort nécessaire, je vais les détailler ici. Je me garderai bien d'imiter ces Anatomistes scrupuleux qui entrent dans les recherches les plus minutieuses, plutôt par ostentation, & pour grossir des volumes, que par un motif d'utilité, puisque le plus souvent ces recherches ne servent en aucune façon à éclaircir le sujet dont on traite, & écartent plutôt du but qu'on se propose. Je me contenterai d'expliquer successivement la contexture & la fabrique des parties qui paroissent contribuer le plus à la perfection de la voix & de la parole.

Il paroît démontré au premier coup d'œil, que l'air sonore, ou la voix, & le non sonore, ou le souffle simple, sont essentiels pour parler, mais qu'ils ne suffisent pas. Les Sourds de naissance,

& tous ceux qui ſont privés de la parole, qui pour la plupart prononcent les voyelles, & reſpirent d'une maniere convenable, atteſtent cette vérité. C'eſt pourquoi, comme la voix & la parole ne marchent pas toujours enſemble, je diviſerai les organes qui les produiſent en organes ſervant à former la voix & le ſouffle, & en organes qui les articulent & qui leur communiquent des formes variées.

Les organes communs à la voix & au ſouffle ſont ou éloignés ou prochains; les premiers ſont tous ceux qui ſervent à la reſpiration, & principalement à la partie de cette fonction que l'on nomme aſpiration. Tels ſont les poumons, la trachée artere, les bronches, les côtes & les muſcles intercoſtaux, le diaphragme, & la plupart des muſcles du bas-ventre. Tous ſe réuniſſent pour pouſſer l'air dans les véſicules du poumon par la trachée artere, & pour le ramener au-dehors par la même voie, comme nous voyons un ſoufflet chaſſer & recevoir ce fluide alternativement. Cet air eſt quelquefois ſonore, & quelquefois non. L'un ſe nomme la voix; on appelle l'autre du nom de ſouffle,

& il le tire de l'action de respirer. Il paroît évidemment par tout ce que nous venons de dire, que les organes de la respiration sont la cause éloignée de la parole, ou, comme on parle dans les Ecoles, la cause sans laquelle rien ne se fait; & quoique l'air en sortant du gosier, ne soit pas toujours sonore, la voix & la parole ont cependant une telle connexion avec la respiration, qu'elles n'ont jamais lieu sans celle-ci.

Je n'ajouterai rien à ce que j'ai déja dit du souffle simple & non sonore, qui n'est autre chose que l'air qui n'est point modifié : tel est celui que nous laissons échapper ordinairement par la bouche ou le nez, lorsque nous respirons. Il faut maintenant examiner ce qui le rend sonore, ou, ce qui est la même chose, quel est l'organe prochain & immédiat de la voix ?

Personne jusqu'ici n'a douté que ce ne fût le larynx ou cette partie supérieure de la trachée artere, qui est formée par la réunion de plusieurs cartilages articulés entr'eux. Presque tous les Auteurs s'accordent à dire que la voix se fait lorsque l'air sort par la fente du larynx ou la glotte, qui se resserre. Cette opinion est fondée sur

ce qui se passe dans les flûtes & autres instrumens à vent, dans lesquels l'air devient sonore par le seul resserrement du canal qu'il parcourt. Mais plusieurs raisons très-probables, à ce qui me semble, me portent à croire que les choses se passent autrement.

1°. L'air, dans les instrumens dont il est question, devient sonore, non pas tant par l'étroîtesse du tube qu'il parcourt; que par l'écartement qu'il y souffre, ou le resserrement qu'il est forcé d'y subir, & par les mouvemens de trémoussement & d'ondulation qu'on lui communique; mouvement dont les vibrations se répetent avec vîtesse.

2°. L'expérience m'a appris, & tout le monde peut l'éprouver sur soi-même, que l'air ne devient sonore, lors même qu'il est poussé avec les plus grands efforts à travers le larynx qu'on tient très-resserré, qu'autant que nous le voulons bien: tandis que chassé au-dehors, presque sans travail, & traversant la glotte qui est alors dans le relâchement, & par conséquent fort ouverte, il forme des sons vocaux, ce qui certainement ne pourroit avoir lieu, suivant l'opinion commune.

3°. Il arrive fréquemment qu'une fluxion catharrale nous ôte pour un temps l'usage de la voix, & cependant alors nous pouvons dilater & resserrer à volonté l'ouverture du larynx.

4°. On a essayé par toutes sortes de moyens, mais inutilement, de rétablir la voix dans le larynx des cadavres : j'ai vu cependant un Anatomiste fort habile, qui étoit parvenu par artifice à l'imiter.

5°. Je voudrois sçavoir quel diametre doit avoir l'ouverture du larynx pour la formation de la voix ? Je me suis convaincu par une observation journaliere, que lorsque nous parlons avec notre ton ordinaire, nous rendons des sons distants d'une quarte, ou tout au plus d'une quinte, du ton le plus grave que l'on puisse prendre en chantant ; & ce dernier exige la même ouverture du larynx, que lorsque nous respirons.

Ce sont les raisons que je viens de détailler, qui m'ont engagé à tenter de découvrir une autre cause de la voix. Je ne prétends pas nier que le larynx n'en soit l'organe principal & le plus immédiat ; mais la maniere dont l'air y devient sonore, me paroît bien diffé-

rente de celle que les Auteurs alleguent dans leurs ouvrages. Je vais expoſer ici en peu de mots la ſtructure méchanique du larynx, pour qu'on puiſſe concevoir plus facilement mon ſyſtême. Le larynx eſt formé par cinq cartilages, aſſez forts, liſſes & polis, & doués d'une grande élaſticité, leſquels, en ſe réuniſſant, laiſſent une ouverture ſuffiſante pour le paſſage de l'air & de la voix. Ces cartilages s'articulent enſemble par un méchaniſme admirable, au moyen de liens ligamenteux; ils donnent inſertion à différentes paires de muſcles grêles, propres à cet organe. Tous ces muſcles ont une correſpondance & un commerce vital très-intime, à raiſon de leurs nerfs, qu'ils reçoivent de la paire vague, du grand intercoſtal, & de la portion dure du nerf acouſtique; tant avec les oreilles, les yeux & preſque toutes les parties de la face, qu'avec le cœur, le diaphragme, la poitrine, &c. Ces muſcles, comme leur origine & leur inſertion le démontrent, agiſſent de concert & par la réunion de leurs forces mutuelles, & maintiennent ainſi dans la même ſituation, l'ouverture de la glotte, par

leurs poids respectifs qui s'équilibrent entre eux. Ils pourroient, à la vérité, changer le diametre de cette ouverture, si quelques-uns de ces muscles agissoient en particulier, & indépendamment de leurs antagonistes. Il n'est sans doute personne qui voulût assurer qu'il a la faculté de mouvoir séparément ceux de ces muscles destinés, soit à la dilatation, soit au resserrement de la glotte, hors de l'action de parler, ce qui devroit arriver nécessairement, leur mouvement étant purement volontaire.

Je soutiens donc que lorsque nous voulons parler, nous communiquons aux muscles du larynx un caractere vital qui émane du cœur & du cerveau; à l'instant ces muscles agissent sur les cartilages auxquels ils sont attachés; mais ils éprouvent de la part de ceux-ci une résistance qui l'emporte sur les forces qu'ils mettent en jeu; leur activité redouble, & de ce choc mutuel d'action, il résulte un mouvement d'oscillation & de tremblement qui se porte en même-temps & à l'air poussé au-dehors, & à la cavité de la poitrine, & aux os de la face; alors l'air devient

ſonore. C'eſt ainſi qu'en frottant les bords d'un verre à boire, avec le doigt mouillé, on y excite un mouvement oſcillatoire qui frappe l'air & forme des ſons, en communiquant en même-temps à l'eau qu'il renferme des ondulations très-marquées. On tire également des ſons d'une latte très-amincie, en la frottant auſſi avec le doigt mouillé, de maniere à la faire ſautiller; dans ce dernier cas l'air ambiant, par ces alternatives réciproques de compreſſion & de bondiſſement, donne à toutes les parties de la latte, & à l'air intérieur qui y eſt renfermé, un mouvement oſcillatoire qui fait naître des ſons; ce que ne produiroit pas le ſimple frottement. On obſerve quelque choſe de ſemblable dans pluſieurs inſectes aîlés, & notamment dans certaines groſſes mouches qui ont un bourdonnement conſidérable, qui doit ſon origine au mouvement vif & oſcillatoire de quelques muſcles cachés dans leur poitrine, plutôt qu'à celui de leurs aîles, puiſqu'il perſévere même lorſquelles ſont coupées. Nous offrons nous-mêmes deux exemples d'un pareil mouvement : l'un ſe paſſe dans la langue,

lorſque nous prononçons la lettre *r* ; l'autre dans les levres, lorſque nous les agitons doucement pour careſſer les enfans. La glotte à laquelle les Anatomiſtes donnent tant de fonctions, ne ſert donc uniquement qu'à rendre la voix, qui eſt déja formée, plus aigue ou plus grave, comme nous allons le voir dans la ſuite de ce Chapitre.

Tout ce que nous venons d'expoſer, indique clairement la différence qui ſe trouve entre la voix & le ſouffle non ſonore. Cette différence eſt très-importante à connoître, & ce n'eſt qu'à ce moyen que l'on peut apprendre aux Sourds de naiſſance à parler diſtinctement & à voix haute. En effet, ſi on ne leur faiſoit pas ſentir par le toucher le tremblement de la voix, ils auroient peine à concevoir le motif de ces modifications diverſes qu'on leur fait donner aux organes de la parole. Tous les hommes ont auſſi deux façons de parler, quoique la plupart en ignorent la raiſon. Examinons ce qui ſe paſſe lorſque nous voulons nous faire entendre de quelqu'un qui n'eſt pas trop éloigné ; ne voyons-nous pas que nous nous ſervons de la voix, &

que nous rendons ſonore l'air qui s'échappe de la glotte; tandis qu'au contraire ſi nous deſirons parler bas à l'oreille, alors dans la crainte d'exciter le trémouſſement qui nous trahiroit, nous modifions l'air par les organes de la voix; mais nous nous gardons bien de la rendre ſonore.

J'ai traité juſqu'ici des organes de la voix & du ſouffle non ſonore. L'ordre naturel ſembleroit demander que je décriviſſe ceux qui les modifient l'un & l'autre de mille & mille manieres. Il m'a cependant paru plus convenable de donner d'abord la ſolution, conſequemment à mon ſyſtême, de pluſieurs phénomenes que nous offre la voix.

Il n'eſt perſonne qui ne voye la raiſon, d'après tout ce qui précede, pourquoi la trachée artere étant coupée au-deſſus du larynx, ou bien les nerfs de cet organe, étant liés, obſtrués, ou enlevés par la diſſection, on perd totalement la voix; mais on ne conçoit pas auſſi facilement comment la voix devient rauque, & eſt quelquefois tout-à-fait ſupprimée dans des fluxions catharrales, la petite vérole, les fievres ardentes, ou après avoir crié forte-

ment & pendant long-temps. Ne peut-on pas dire que c'eſt parce que les cartilages du larynx, qui dans leur état naturel doivent être ſecs, ſolides, bien unis, & par conſéquent de la nature des corps ſonores, ſont alors couverts d'une matiere mucilagineuſe, épaiſſe & tenace qui s'attache à leurs parois, & qu'y verſent plus abondamment les glandes irritées par des cauſes morbifiques, ce qui leur fait perdre leur élaſticité naturelle. Nous obſervons tous les jours cet effet dans les cloches, ſur leſquelles on met un morceau d'étoffe, ainſi que dans les flûtes & autres inſtrumens à vent trop humectés par une vapeur onctueuſe & chargée de ſalive.

Il faut maintenant examiner ce qui rend la voix grave ou aigue. Il eſt deux raiſons de ce phénomene. Si on compare la voix d'un homme à celle d'un autre homme, lorſque tous deux cauſent enſemble avec leur ton de voix ordinaire, on peut dire que cela provient de la différente grandeur & de l'épaiſſeur différente des cartilages du goſier de l'une & de l'autre perſonne dont nous parlons. Plus ces cartilages ſont grands, plus leurs vibrations, lorſ-

qu'ils ſont en mouvement, ſont grandes & lentes à la fois, plus la voix eſt grave. Le contraire arrive lorſque les cartilages ſont petits. Mais ſi on me demande comment il ſe peut faire que le même homme ait la voix tantôt grave & tantôt aigue ; voici ma réponſe : le larynx, comme nous l'avons dit, a des muſcles qui lui ſont communs avec d'autres parties, telles que le ſternum, l'os hioïde, &c. par le moyen deſquels, en s'élevant, il reſſerre l'ouverture de la glotte, ou il en élargit la capacité en s'abaiſſant. Ainſi la voix, par la raiſon que nous avons donnée dans le premier cas, eſt aigue ſi elle paſſe par un canal étroit ; elle eſt grave quand elle franchit un eſpace plus large ; & c'eſt en cela que conſiſte tout le méchaniſme de l'art de chanter. Les ſons tremblans, que l'on nomme cadences, ſont produits par l'action réciproque & très-prompte des muſcles éleveurs & abaiſſeurs du larynx.

Il ſe préſente encore une autre queſtion à réſoudre. C'eſt de ſçavoir pourquoi la voix nous manque, lorſque nous voulons la rendre grave ou aigue au-delà de ce qu'il faut. Cet effet a lieu principalement, parce que l'effort qui éleve

ou abaisse le larynx est tel, que ses muscles peuvent le vaincre, d'où il résulte une douleur excessive qui se fait sentir dans le gosier. Tout le monde sçait que la voix change dans le temps de la puberté, qu'elle devient forte, rude & inégale. Ce phénomene a ses sources dans les rapports sympathiques qui existent entre les organes de la voix & ceux de la génération. A cette époque, les cartilages du larynx, ainsi que ses muscles, prennent plus de force & de grandeur, sur-tout chez les jeunes gens. Les os acquierent alors & la vigueur & la dureté convenables, à raison de l'intensité de la chaleur animale; ce qui donne, pour ainsi dire, à la voix toute sa fermeté & sa mâturité. On remarque effectivement que pendant que l'on parle ou que l'on chante, le frémissement dont nous avons parlé n'a pas lieu seulement dans le larynx, mais que les os du corps y participent, comme on peut s'en assurer en appliquant sa main, durant cet intervalle, sur le dos, la poitrine & le sommet de la tête. Les garçons, chez lesquels le larynx & la masse générale des os ne subit qu'une légere altération, conservent toujours une voix efféminée.

Ceci

Ceci nous explique comment nous distinguons presque toujours à la voix, les enfans d'avec les femmes adultes, quoique tous l'aient également aigue. Les os des premiers sont peu susceptibles de vibration, à cause de leur extrême mollesse, ce qui leur rend la voix plus foible.

Je ne donnerai point la raison pour laquelle ceux que l'on a fait eunuques avant l'âge de puberté conservent toujours une voix rude & aigue. Elle est évidente, d'après ce que nous venons de dire. Je vais examiner par quelle cause la voix passe quelquefois subitement d'une octave à l'autre, même malgré nous, & paroît se briser, comme on le dit vulgairement. Il faut ici remarquer deux choses, d'abord quand cet accident vient, & de quelle maniere il a lieu. Cela arrive le plus souvent aux personnes qui forcent leur voix, & sur-tout aux Prédicateurs qui ont crié à pleine tête, & de maniere à s'enrouer. Les flûtes & les cordes d'instrumens nous montrent assez comment cela se fait. C'est lorsqu'un obstacle quelconque partage un son ordinaire en deux tons. Si les deux portions de l'instrument ou de la corde, mis

en action, ſont égales, chacun des deux ſons eſt plus aigu d'une octave que le premier, & on ne les diſtingue point l'un de l'autre ; mais s'il y a de l'iné-galité dans ces portions, il ſe fait à la fois deux ſons différens, dont l'un eſt plus grave que l'autre ; & c'eſt ſans doute de cette façon que la voix ſe briſe.

Ce n'eſt pas par la voix ſeule, telle qu'elle ſe forme dans le larynx, que nous diſtinguons les perſonnes avec leſquel-les nous vivons familiérement, quand elles parlent, lors même que nous ne les voyons pas ; il faut encore que leur voix, en ſe modifiant diverſement, arti-cule des lettres, au moyen des autres organes de la parole. On trouve, en effet, des différences entre pluſieurs per-ſonnes qui prononcent la même lettre. J'ajouterai ici quelque lignes ſur la ma-niere dont la voix éclate avec fracas ſouvent ſans le ſçavoir, & même in-volontairement, ſur-tout lorſqu'on rit qu'on ſe lamente, ou qu'on gémit, &c. On peut dire d'abord, avec vérité, que notre vie entiere eſt tellement ordonnée que nous ſommes forcés de témoigner par le ſon de la voix nos chagrins les

plus cuisans, comme notre joie la plus grande : mais voici une raison plus satisfaisante, qui se tire de l'accord merveilleux & de la correspondance intime que nous avons dit exister, par le moyen des nerfs, entre le larynx, les oreilles, les yeux, la face & sur-tout le cœur. Aussi-tôt que les esprits animaux, qui parcourent les cavités de ces tubes nerveux, sont agités violemmens, & poussés de tel ou tel côté, le larynx entre en communication avec les parties voisines, & il se forme des sons de différentes especes qui constituent une langue particuliere, que parlent & qu'entendent tous les hommes quelconques, sans même en excepter les Sourds de naissance. Cette langue qui appartient en total aux organes sensibles, est cependant un léger indice de ce que fut autrefois la langue naturelle & universelle dont nous avons parlé plus haut, & que nous avons perdu presque en entier, ainsi que les connoissances purement mentales, assujettis que nous sommes, depuis la chûte du premier homme, à des affections toutes charnelles.

Je viens enfin aux organes particuliérement consacrés à la parole, & qui

impriment à la voix & au ſouffle la forme variée des lettres, d'où il puiſſe réſulter un diſcours ſuivi. On les diviſe en paſſifs & en actifs. Les premiers ſont les deux ouvertures, par l'une ou l'autre deſquelles l'air ſonore ou non ſonore eſt forcé de s'échapper. On peut en effet conſidérer l'air encore renfermé dans le larynx, placé comme dans un chemin à deux iſſues; & il tend à ſortir également par le nez comme par la bouche, s'il ne ſe rencontre aucun obſtacle qui l'en empêche. De ces deux conduits, le principal eſt la cavité intérieure de la bouche, qui s'étend de derriere en devant, depuis le fond du goſier juſqu'aux dents, qui a pour limites inférieurement & ſupérieurement la langue & le palais, & à laquelle ſe rapporte l'ouverture formée par les levres & les dents, ainſi que les interſtices de ces petits corps oſſeux. L'autre conduit, eſt l'ouverture des narines qui ſe prolonge juſques dans la gorge, & par où la voix & le ſouffle paſſeroient, ſi la langue & les levres ne s'y oppoſoient. Tous deux doivent être conformés de telle maniere que l'un ſoit exactement fermé, lorſque l'autre eſt ouvert, & réciproquement.

Les organes actifs de la parole sont ceux qui détérminent la voix & le souffle à sortir par l'un ou l'autre de ces conduits, avec des modifications variées. Tels sont la langue, l'os hyoïde, la luette, les deux mâchoires, les dents qui y sont implantées & les levres. La langue est une partie du corps humain, destinée à plusieurs usages. Elle est non-seulement l'instrument de la parole, c'est encore l'organe du goût. C'est elle qui distribue dans les diverses parties de la bouche les alimens qui doivent y subir la mastication. Elle concourt aussi à la déglutition de ces mêmes alimens. Par sa partie postérieure, elle s'unit fortement avec l'os hyoïde & le larynx; elle est également fixée dans sa partie inférieure par des muscles particuliers, & par un ligament que l'on nomme *le frein*; mais une portion de cette même partie inférieure, ses deux côtés, & toute sa partie supérieure qui regarde le palais, sont absolument libres & flottantes; elles ne sçauroient être gênées dans leur mouvement, qu'il n'en résulte un obstacle considérable pour la parole. La substance de la langue est composée, en grande partie, de fibres

musculaires de tous genres, entrelacées entr'elles, en forme de réseau, d'une maniere admirable. La nature l'a encore fortifié par plusieurs muscles, dont les uns lui sont propres, & d'autres lui sont communs avec l'os hyoïde qui lui sert de base. C'est par leur moyen qu'elle peut s'étendre & se retirer, s'élever & s'abaisser, se dilater & se resserrer, se recourber & se mettre en rond, s'appliquer fortement au palais & aux dents, & se relâcher tout d'un coup, & enfin se balancer à volonté. La langue détermine par ces divers mouvemens la sortie de la voix & du souffle, tantôt par les narines, & tantôt par la bouche. Elle les pousse dehors à plein canal, ou par un simple filet, d'une maniere non interrompue, ou avec une explosion momentanée; elle les force enfin de se glisser entr'elle & le palais, ses côtés & les joues, ou bien entre les dents.

L'os appellé hyoïde, à cause de sa forme qui ressemble à l'*U* des Grecs, sert de base à la langue, & donne insertion à plusieurs paires de muscles nécessaires pour les mouvemens de la langue & du larynx. Il a encore une autre fonction particuliere, qui est d'é-

lever le larynx & la langue de concert; de retrécir à ce moyen le premier par l'alongement qu'il lui procure, ainsi qu'à la trachée artere qui lui est attachée, & de rendre ainsi la voix plus aigue: au contraire, quant cet os est abaissé par l'action des muscles sterno-hyoïdiens, il s'appuie fortement sur le même larynx & sur la trachée artere, diminue leur longueur, & augmente conséquemment leur capacité, & la voix devient plus grave. Ainsi toutes les fois que nous changeons de voix, nous élevons le larynx, ou bien nous l'abaissons; & ces divers mouvemens donnent à la voix un ton plus grave ou plus aigu. On peut s'assurer de la certitude de ces faits physiologiques, en appliquant la main sur le gosier, lorsqu'on fait passer la voix du grave à l'aigu, & de l'aigu au grave, par des dégrés modérés, & non subitement. Telle est la raison pour laquelle on voit certains Musiciens employer en chantant tour-à-tour, & avec la même facilité, une voix semblable à celle des enfans, & celle qui convient aux hommes faits.

La luette est une caroncule lâche & glanduleuse, suspendue par une mem-

brane très-mobile au milieu de la voûte du palais. Elle ſert à la parole, ainſi que ſa membrane, en empêchant une partie de la voix, arrêtée, comme nous l'avons dit, dans le larynx, qui eſt pour elle une eſpece de carrefour à deux iſſues, de paſſer par le nez. Lorſque nous voulons ne faire paſſer que par la bouche la voix ou le ſouffle, ce qui a lieu ſur-tout par rapport à la prononciation des lettres que nous nommerons dans le Chapitre ſuivant, lettres exploſives, la luette fait la fonction de valvule, & bouche exactement le conduit des narines; mais lorſqu'elle manque, ou qu'elle ne peut fermer entiérement l'ouverture trop grande du nez dans l'arriere-bouche, alors nous prononçons du nez, & d'une façon déſagréable, les lettres *P*, *T*, *K*. C'eſt-là ſans doute la principale, & peut-être la ſeule raiſon pourquoi les animaux ſont privés de la luette.

L'uſage des mâchoires, des dents qui y ſont implantées, & des levres qui les ceignent, eſt d'ouvrir ou de fermer la bouche à propos & ſuivant le beſoin, & de contribuer par-là à la formation des lettres, en reſſerrant la voix & le ſouffle, & les rendans plus aigus. On

ſçait que les enfans, avant qu'ils ayent toutes leur dents, & ſur-tout les inciſives, ne peuvent prononcer pluſieurs lettres; & il n'eſt pas moins certain que les vieillards, qui ont perdu les leurs, n'articulent les lettres *S*, *F*, *I*, qu'avec beaucoup de difficulté, & très-imparfaitement.

Je n'ai décrit toutes les parties dont je viens de parler, que très-ſommairement, parce que mon plan n'exigeoit pas que j'en donnaſſe une connoiſſance plus parfaite, & que d'ailleurs elles ont été détaillées avec une exactitude ſcrupuleuſe par pluſieurs Anatomiſtes de réputation. Je n'avois rien de particulier ſur leur ſtructure à ajouter à ce qu'ils en ont dit; ſeulement je crois avoir donné ſur leur uſage bien des choſes neuves, que perſonne, que je ſçache, n'avoit remarqué avant moi.

Quand à ce que j'ai ajouté dans ma définition de la Parole, qu'il falloit apprendre par un long & fréquent uſage le mouvement de ces organes, il ne faut pas l'entendre dans ce ſens, que ce mouvement, en tant que mouvement, eſt le produit de l'art, mais ſeulement en ce ſens, que c'eſt par ſon

moyen que l'homme articule la voix. Il eſt clair que ſous le premier aſpect, le mouvement des organes eſt très-naturel; mais il n'eſt pas né avec nous. Nous venons tous au monde privés de la parole. Perſonne n'apprend par ſoi-même à parler, tandis que dans preſque tous les Arts il eſt des hommes qui y ont fait des progrès ſans Maître. On doit conclure que s'il exiſte un art, c'eſt certainement la parole qui pourroit être définie, à juſte titre, l'art de parler.

On m'objecteroit en vain qu'il eſt en nous un deſir inné d'exprimer, au moyen de la voix, nos penſées, & ſur-tout les paſſions de notre ame; deſir que nous avons remarqué même dans les Sourds & Muets, puiſqu'il y a une différence ſenſible entre les ſons inarticulés que ces êtres produiſent, & la voix véritablement humaine, néceſſaire pour la parole proprement dite. Les premiers ſont communs à tous les hommes, même aux muets : celle-ci, au contraire, s'apprend comme les autres Arts. Je ne nie pas d'ailleurs, & je l'ai même obſervé plus haut, que les hommes qui n'ont jamais appris à parler,

& non pas les Sourds, ce qui eſt bien différent, s'ils demeuroient en ſociété, ne puſſent venir à bout de former entre eux une langue nouvelle, mais qui ſeroit ſûrement très-imparfaite, par les trois raiſons ſuivantes.

1°. Ces hommes n'ayant aucune connoiſſance des lettres, & ignorant abſolument l'uſage des organes de la parole, rendroient néceſſairement des ſons que leurs ſemblables ne pourroient imiter, ou tout au moins qu'ils ne ſçauroient comprendre. La prononciation convenable des lettres, eſt également un don du Créateur, que la parole elle-même. Ce ſont les ſeuls veſtiges de la langue naturelle que nous avons perdue, veſtiges qui ſe ſont conſervés dans la mémoire des deſcendans de notre premier Pere?

2°. Comment pourroient-ils convenir entre eux de la nomination qu'ils voudroient donner aux choſes, puiſqu'ils ne s'entendroient pas les uns les autres?

3°. En ſuppoſant qu'ils ſe fuſſent accordé ſur les choſes qui tombent ſous les ſens, où auroient-ils trouvé le moyen de ſe découvrir mutuellement

les idées les plus abſtraites de leur eſprit, les mouvemens les plus ſecrets de leur cœur ? Ils ſeroient donc réduits à former une langue un peu moins imparfaite que celle de ces animaux qui s'entendent & s'expliquent mutuellement par des ſons variés. Nous voyons tous les jours les coqs appeller à grands cris leurs poules, & celles-ci raſſembler leurs pouſſins; le cochon qui ſe trouve en danger, invoquer le ſecours de tout le troupeau; les chiens, les chats & les ſerpens, peindre vivement la colere & le deſir de la vengeance; les premiers en grondant avec fureur, les autres en ſifflant avec force. Au reſte, s'il arrivoit que des hommes qui parleroient pluſieurs langues, ſe trouvaſſent réunis, ils compoſeroient ſans doute un nouveau langage pour l'utilité de tous, qui tiendroit de chacune. Nos idiômes modernes, & ſur-tout les langues Angloiſe, Françoiſe, &c. prouvent la vérité de cette aſſertion.

A peine l'enfant eſt-il né, qu'une foule d'objets externes agiſſent ſur ce nouvel habitant de l'Univers, & déployent ſur lui leurs forces par des mouvemens variés qui ne s'effacent pas

entiérement dans l'absence de ces objets; mais laissent après eux des vestiges ou des idées qui deviendront par la suite le principe & l'aliment de bien des pensées & des actions. Ces premieres impressions ne demeurent pas, s'il est permis de parler ainsi, dans l'oisiveté; mais semblables à des germes qui rencontrent une bonne terre bien préparée, elles tendent peu-à-peu à la maturité & à la perfection.

On distingue entre ces objets divers, des voix articulées & des sons de différente espece, qui agissent d'une maniere efficace sur l'enfant, sur-tout lorsqu'on les anime du feu de la passion; ils éveillent peu-à-peu dans lui la faculté de parler, à moins qu'il n'y ait quelque vice dans l'organe de l'ouie; & cet effet est produit par le rapport singulier qui se trouve entre les oreilles & les instrumens de la voix. Aussi-tôt que l'enfant a saisi la signification de quelque mot, ce qui arrive toujours auparavant qu'il sçache parler, l'idée de ce mot agit efficacement sur les organes qui le lui ont transmis; il s'essaye à plusieurs reprises à l'imiter, jusqu'à ce-qu'il s'apperçoive avec joie qu'il a at-

trappé la ressemblance du mot primitif. Et c'est ainsi que tous les enfans apprennent leur langue nationale.

Je remarquerai ici, par parenthese, qu'on ne réussira jamais à apprendre l'art de parler, soit à ceux qui sont sourds de naissance ou tout-à-fait stupides, ou élevés loin de la société des hommes, ou, ce qui arrive rarement, à ceux qui ayant d'ailleurs les organes de la parole bien conformés, ne peuvent cependant rendre le sens des mots qu'ils perçoivent & comprennent très-bien, ou enfin à ceux dans qui ces mêmes organes sont totalement dépravés.

Il résulte de ce que nous venons de dire, qu'on peut distinguer quatre à cinq especes de muets. Les sourds de naissance, & les enfans qui ont été élevés dans les bois parmi les bêtes sauvages, peuvent être rangés dans la même classe. Les uns & les autres n'ont jamais reçu, par l'organe de l'ouie, l'idée de la voix humaine, comment pourroient-ils chercher à répéter ce qu'ils ne connoissent pas? Ils sont donc nécessairement privés de la parole.

Les enfans qui ont l'esprit assez borné pour ne pouvoir comprendre ce qu'on

leur dit, ne parleront jamais par la même raison.

On ſent évidemment, par les détails que nous avons donné ci-deſſus, pourquoi les enfans qui ont l'organe de la parole mal conformé, ne peuvent pas articuler convenablement?

Mais il n'eſt rien de ſi rare que de voir des enfans qui, avec l'intelligence néceſſaire pour concevoir, & des organes bien diſpoſés, ne ſçachent pas parler. Je n'en ai rencontré dans ma vie que deux ou trois de ce genre; je me ſuis aſſuré par-là que l'union entre les inſtrumens de l'ouie, & ceux de la parole, n'eſt pas eſſentiellement telle qu'il ne s'y trouve quelquefois un éloignement qu'on ne peut rapprocher. Nous avons tous les jours ſous les yeux des perſonnes qui diſtinguent parfaitement à l'oreille les ſons harmoniques & leurs intervalles, & qui ne ſçauroient cependant les imiter avec la voix, quelque application qu'ils y donnent.

Ceux-là donc ſe trompent groſſiérement, qui ſe perſuadent que les enfans abandonnés à eux-mêmes, ou nourris parmi les animaux ſauvages, parleroient une langue qu'il leur plaît d'appeller

primitive. J'oſerois leur demander par quelle raiſon ces êtres adopteroient plutôt cette prétendue langue qu'une autre, puiſqu'ils n'auroient reçu l'idée d'aucune par le ſens de l'ouie. J'en conclus que J. C. notre Seigneur, ce divin reſtaurateur de la nature corrompue, en guériſſant les ſourds dont il eſt parlé dans St. Matthieu, *Chap. 9* & *12*, & dans St. Marc, *Chap. 9*, opéra un double miracle; il ne ſe contenta pas ſeulement de leur rendre l'uſage de l'ouie, il voulut encore qu'ils entendiſſent leurs ſemblables, & qu'ils exprimaſſent leurs idées par le moyen de la parole articulée. Quand on rendroit l'ouie ſeulement aux Sourds de naiſſance, ſoit par quelque opération de l'art, ſoit même par un miracle, ils ne parleroient pas plus qu'un enfant qui vient de naître, & ils ſeroient forcés d'apprendre quelque langue. J'ai ri ſouvent en moi-même des jugemens ridicules de quelques perſonnes ſur mon compte, qui, s'imaginant que je rends la parole aux Sourds, en leur faiſant avaler des potions médecinales, ſe plaignent que je mets trop d'importance à mon travail, lorſqu'en effet j'employe des ſoins in-

finis & preſque incroyables durant le cours d'une année, plus ou moins, pour inſtruire un ſeul Sourd. La méthode dont je me ſers, n'a rien, à la vérité, de commun avec un miracle; mais la patience néceſſaire pour la mettre en exécution, doit en tenir un peu.

Lorſque quelqu'un s'applique à l'étude d'une langue étrangere, il apprend, par ſa propre expérience, que l'art de parler, bien-loin d'être facile & naturel, exige, au contraire, beaucoup de ſoins, & ſur-tout un long uſage. Il ſe paſſe ſouvent pluſieurs années avant qu'on puiſſe venir à bout de prononcer convenablement toutes les lettres d'une autre langue que la ſienne, quoiqu'elles ſoient communes à celle du pays, ſi elles ſe prononcent différemment. Les François, les Anglois & les Italiens ne parviendront jamais à articuler comme il faut le *G* ou le *CH* des Flamands, ainſi que le *K* de l'Alphabet Suiſſe. Les Flamands, à leur tour, n'attrapperont jamais le *SCH* des Allemands, & le *CH* ou l'*J* des François. Le *TH* des Anglois eſt inacceſſible aux autres Nations. La prononciation des Abyſſins & des Caffres, donne beau-

coup de difficultés aux étrangers qui s'y appliquent; que si la prononciation de quelques lettre étrangere est si difficile pour nous qui sommes accoutumés de longue main à écouter & à parler, à combien plus forte raison le doit-elle être pour les Sourds & Muets, quand même on leur rendroit l'usage de l'organe de l'ouie.

J'ai dit enfin, dans ma définition de la parole, qu'il étoit essentiel que la voix fût tellement modifiée, qu'elle pût éviter dans les autres des idées semblables à leur archétype. Autrement, la parole seroit absolument imparfaite & presque nulle ; il est des personnes qui parlent si mal, qu'elles en sont inintelligibles, & cependant elles ne font aucune attention à ce défaut si important.

Je vais essayer de discuter, pour tenir lieu de corollaire, deux questions sur la parole, quoiqu'elles soient un peu étrangeres à mon sujet. Je me méfie cependant de mes propres lumieres, & je soumets volontiers mes sentimens au jugement des personnes plus éclairées que moi. On demande donc, 1°. d'où vient & comment s'est opérée cette diversité in-

finie de langues répandues ſur toute la terre ; 2°. de quelle maniere le don miraculeux, fait aux Apôtres le jour de la Pentecôte, de parler diverſes langues, doit-il être entendu ?

Voici mon ſentiment ſur la premiere queſtion. Comme les hommes ont parlé, même après la chûte de leur premier pere, & qu'ils parlent encore ; ce qui cependant, ainſi que nous l'avons vu, n'a pas lieu par la néceſſité de leur nature, mais par un effet de leur mémoire, puiſqu'ils ſont obligés aujourd'hui d'apprendre la parole avec art & méthode ; il me paroît que c'étoit une ſuite néceſſaire des attributs de Dieu ; que ce ſouverain Être, en créant Adam à ſon image, le forma de façon, & unit tellement ſon eſprit à cet ouvrage de ſes mains, que le premier homme dût avoir non-ſeulement une connoiſſance intime de l'intérieur des choſes, mais qu'il pût encore exprimer, par un nom ſignificatif, les idées les plus cachées que ces objets lui inſpiroient. Adam donna un eſſai de cette précieuſe faculté qui lui avoit été communiquée par le Créateur, en impoſant des noms à ſa compagne & aux animaux que Dieu lui

avoit aſſujettis. Mais cette langue toute intellectuelle s'effaça preſque entiérement par ſa prévarication. Elle a cependant reparu de temps en temps dans quelques fidèles choiſis, qui ayant connu par l'eſprit les penſées de leurs ſemblables, ainſi que l'intérieur des objets, leur ont donné des noms convenables. Quant aux autres deſcendans d'Adam, qui s'éloignerent de Dieu de plus en plus, & obſcurcirent leur eſprit par des penſées purement charnelles, ils ont perdu les véritables idées des choſes, & avec elle la langue primitive, de façon qu'ils ne parlent plus d'après l'illumination de leur eſprit, mais ils prennent pour guides des affections terreſtres qui les plongent dans les ténébres. La vraie ſcience a donc diſparu de deſſus la terre, & à ſa place ſe ſont répandues les opinions diverſes & les idées produites par de faux raiſonnemens, d'après leſquels les hommes ont donné aux choſes des noms de fantaiſie, & ſont ainſi parvenus au point qu'ils ne peuvent ni ne veulent plus s'entendre, chacun s'efforçant de faire adopter aux autres ſes ſentimens; & c'eſt ainſi que les choſes ſe paſſent ſous nos

yeux. Il eſt à peine dans cet Univers un ſimple Village qui n'ait des façons de parler particulieres, inintelligibles au reſte du monde. Qui prouve mieux ce que nous avançons, que ces noms ridicules qui ne doivent leur origine qu'au délire d'une imagination fantaſtique. Si l'on examine les langues des différentes Nations, on verra que les mêmes choſes y ſont non-ſeulement exprimées par des mots différens, mais que leurs conſtructions & les tournures propres à rendre les penſées, different à l'infini.

C'eſt ainſi que je réponds à la ſeconde queſtion. Les eſprits des Apôtres s'ouvrirent tellement par l'opération de cette flamme divine qui les illumina, qu'ils eurent auſſi-tôt l'intelligence des œuvres toutes puiſſantes du Très-Haut, & qu'ils les expliquerent en des termes qui répondoient à l'élévation des choſes qu'ils annonçoient. Je ne ſçaurois, en effet, me perſuader, & le Texte ſacré ne l'annonce pas, qu'ils parlerent chaque langue des diverſes Nations qui les écoutoient. Mais les fidèles, avides d'entendre les merveilles que récitoient ces hommes inſpirés, reçurent dans leurs cœurs comme dans des champs bien préparés,

leurs paroles qu'animoit une ardente charité, & qui y germerent profondément, semblables à des semences fécondes. Ils en goûterent la douceur, tandis que le reste de l'assemblée, qui ne vouloit point écouter, bien-loin de concevoir rien à ce que disoient les Apôtres, les regardoient comme des gens en délire & étourdis par le vin. (*a*) Donnons de tels auditeurs à J. C. lui-même, source de vérité & de charité, ils se refuseront à l'entendre. Au reste,

(*a*) Nous croyons devoir faire remarquer au Lecteur, que l'opinion proposée par *Conrad Amman*, sur le don miraculeux des langues fait aux Apôtres le jour de la Pentecôte, & qu'il ne donne, à la vérité, que comme une conjecture, n'est nullement admissible. Son explication de ce prodige est entiérement contraire au Texte sacré. Voici ce que portent les Actes des Apôtres, Chap. 2. vers. 4. » *Aussitôt ils* (les Apôtres) *furent tous remplis du* » *St. Esprit, & ils commencerent à parler diverses* » *langues.* » Et plus bas, vers. 6. » *Il s'assembla* » *un grand nombre* (de Juifs) *qui furent tout épou-* » *vantés, de ce que chacun d'eux les entendoit parler* » *en sa langue.* » Voyez encore les versets 8 & 11, qui sont aussi clairs & aussi formels que ceux que nous venons de citer. Au reste, notre Médecin est excusable, en ce qu'il n'avance son sentiment qu'avec circonspection, & en avouant, comme il l'a fait plus haut, *qu'il se méfie de ses propres lumieres, & qu'il se soumet volontiers au jugement des personnes éclairées.*

il eſt entre ceux qui parlent, la même différence qu'entre ceux qui écoutent. On voit des perſonnes dont les diſcours lâches & ſans vigueur n'atteignent jamais le but qu'elles ſe propoſent. Il n'eſt point du tout indifférent que celui qui parle, le faſſe du fond du cœur, & profere des paroles vives & animées, ou bien qu'il s'exprime ſeulement par habitude, qu'il énonce des choſes douteuſes, & de la vérité deſquelles il ne ſoit pas intimément perſuadé.



CHAPITRE SECOND.

Dans lequel on expose la nature des lettres, & les différentes façons de les former.

NOUS avons traité jusqu'ici du sujet général de la Parole, c'est-à-dire, de la voix & du souffle, de la maniere de les produire, & de leurs différences; toutes choses importantes & très-nécessaires à sçavoir. Examinons maintenant comment l'une & l'autre, semblables à une matiere flexible & propre à prendre diverses formes, se modifient en telles ou telles lettres. La voix & le souffle sont en effet la matiere unique des lettres dont la forme dépend de la différente configuration des organes & des conduits qui les transmettent au-dehors. Nous définirons les lettres, non en tant qu'elles sont des caracteres tracés avec la plume, mais en tant qu'on les prononce; la voix ou le souffle, ou l'une ou l'autre à la fois, diversement modifiés par les organes destinés à la parole.

On

On ne ſçauroit déterminer préciſément le nombre des lettres poſſibles ; elles peuvent être en effet auſſi multipliées que ſont variées les modifications que ſubiſſent les organes de la parole, pour produire la voix & le ſouffle ; il en eſt, en outre, pluſieurs qui ont une certaine latitude, & comme différens dégrés. Le même caractere dans le même idiôme, ne ſe prononce pas toujours avec la même configuration des organes de la parole. Ainſi l'*A* & l'*E* ſont quelquefois ouverts & quelquefois muets ; l'*O* & l'*I* ont également leur latitude, &c. Cette différence eſt de très-grande conſéquence, ſi on compare entre elles les diverſes langues, & c'eſt la raiſon principale pour laquelle nous apprenons ſi difficilement à prononcer les langues étrangeres. Il ſe paſſe bien du temps avant que nos organes ayent pu ſe plier à ces mouvemens inaccoutumés ; obſervation qui eſt plus utile qu'on ne le croit peut-être dans l'éducation des Sourds & Muets.

Ne voyons-nous pas tous les jours des perſonnes nées avec l'aptitude à imiter les cris de preſque tous les ani-

maux; mais ces cris articulés ſont ſans doute compoſés de lettres inconnues dans nos Alphabets. Malgré la quantité de ces lettres poſſibles, toutes les Nations ſont convenues, comme d'un commun accord, ce qui montre ſans doute leur divine origine, d'adopter les plus faciles, les plus ſimples, & celles qui s'accordent le mieux avec la poſition convenable & commode des organes. On leur a attaché certains caracteres, dont le nombre excede rarement celui de vingt-quatre. Ces caracteres ne ſe prononcent pas de même dans toutes les parties du monde; ſouvent la même lettre chez le même Peuple a des ſons différens, comme nous l'avons déja remarqué.

Il s'eſt rencontré des Nations beaucoup plus ingénieuſes que d'autres dans leur maniere d'exprimer les ſignes des lettres. La méthode la plus parfaite de les déſigner, & qui convient le mieux à la nature des choſes, c'eſt d'attacher à des lettres ſimples des ſignes du même genre, tandis qu'à leur tour les ſignes les plus ſimples déſignent des lettres ſemblables. Les Allemands l'emportent, ſans contredit, ſur les autres Peuples

dans ce point; leurs caracteres ont toujours le même ſon dans toutes les circonſtances; ſeulement pour faire valoir une voyelle qui précede, ils employent trop ſouvent la lettre *H*, devenue alors abſolument inutile. Leurs voyelles ſont tout-à-fait ſimples, & s'accordent à merveille avec leur nature propre. Les diphtongues qui en dérivent, conſervent toute la force des voyelles qui les compoſent, & qui ſe font entendre lorſqu'on les prononce. Ceci n'a pas lieu dans la plupart des autres langues qu'on nomme vivantes. En effet, dans preſque toutes, pour exprimer les plus ſimples voyelles, on écrit des diphtongues telles que *AU*, *OU*, *AI*, dans la langue Francoiſe; *OE* & *EU* dans celle des Flamands; ou bien on ſe ſert de diphtongues ſi impropres, qu'on entend à peine dans leur prononciation l'une ou l'autre des voyelles. Je ne citerai ici que l'*OI* des François, & l'*UY* des Flamands, pour ne pas multiplier les exemples. Enfin, les voyelles dans les langues dont nous parlons, ſe prononcent ſi différemment, ſelon la diverſité des lieux, que ſi j'avois quelque Sourd Anglois ou François à inſtruire, je ne

lui enseignerois d'abord que les lettre Allemandes, & non celles de l'idiôme de son pays, dans la crainte qu'en commençant il ne fût tout-à-fait dérouté. Les consonnes subissent le même sort que les voyelles, & la prononciation de quelques-unes d'entr'elles est si différente, qu'à peine se trouve-t-il deux Peuples qui articulent le caractere *G* de la même maniere. J'ai oui dire qu'en Amérique il existoit une Peuplade qui manquoit absolument des lettres *B*, *P*, *M* & *F*; ce qu'on doit peut-être attribuer aux anneaux que ces Sauvages portent à leurs levres percées pour les recevoir. Nous apprenons aussi par l'histoire, que les Chinois ne connoissent point la lettre *R*.

J'ai décrit dans mon Ouvrage sur *le Sourd qui parle*, les lettres telles que les Allemands les prononcent: pour être plus intelligible aux étrangers, & me rendre d'une utilité plus générale, je vais comparer les langues usitées dans toute l'Europe, tant Occidentale que Septentrionale, avec la langue Allemande, qui est mon idiôme naturel. Toutes les lettres de ces diverses langues, outre la division commune qu'on en fait en

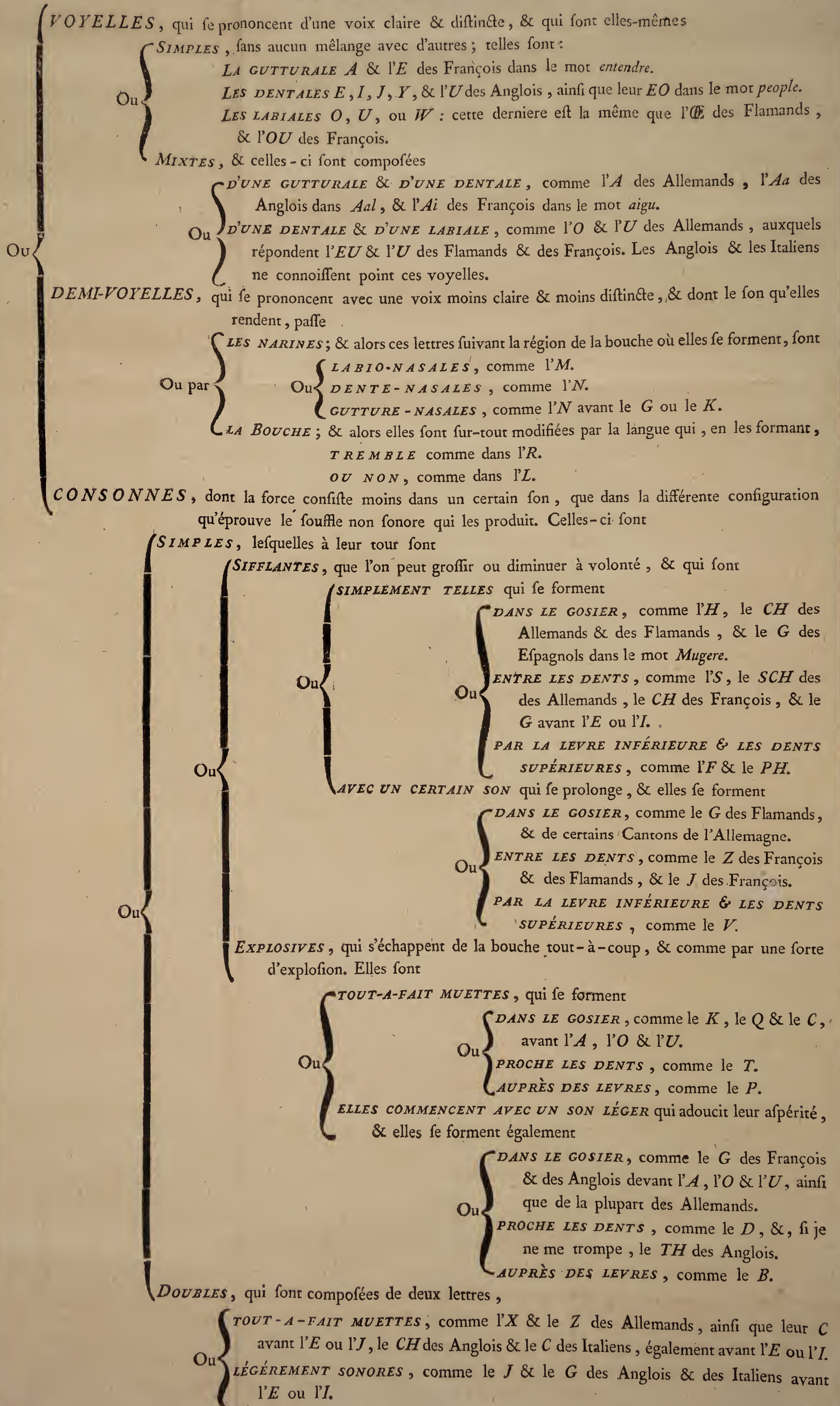


TABLEAU MÉTHODIQUE DES LETTRES.

Toutes les Lettres sont

- *VOYELLES*, qui se prononcent d'une voix claire & distincte, & qui sont elles-mêmes
  - *Simples*, sans aucun mêlange avec d'autres; telles sont:
    - *La gutturale A* & l'*E* des François dans le mot *entendre*.
    - Ou *Les dentales E, I, J, Y*, & l'*U* des Anglois, ainsi que leur *EO* dans le mot *people*.
    - *Les labiales O, U*, ou *W*: cette derniere est la même que l'Œ des Flamands, & l'*OU* des François.
  - Ou *Mixtes*, & celles-ci sont composées
    - *d'une gutturale & d'une dentale*, comme l'*A* des Allemands, l'*Aa* des Anglois dans *Aal*, & l'*Ai* des François dans le mot *aigu*.
    - Ou *d'une dentale & d'une labiale*, comme l'*O* & l'*U* des Allemands, auxquels répondent l'*EU* & l'*U* des Flamands & des François. Les Anglois & les Italiens ne connoissent point ces voyelles.
- Ou *DEMI-VOYELLES*, qui se prononcent avec une voix moins claire & moins distincte, & dont le son qu'elles rendent, passe
  - Ou par *les narines*; & alors ces lettres suivant la région de la bouche où elles se forment, sont
    - *labio-nasales*, comme l'*M*.
    - Ou *dente-nasales*, comme l'*N*.
    - *gutture-nasales*, comme l'*N* avant le *G* ou le *K*.
  - *la Bouche*; & alors elles sont sur-tout modifiées par la langue qui, en les formant,
    - *tremble* comme dans l'*R*.
    - *ou non*, comme dans l'*L*.
- *CONSONNES*, dont la force consiste moins dans un certain son, que dans la différente configuration qu'éprouve le souffle non sonore qui les produit. Celles-ci sont
  - *Simples*, lesquelles à leur tour sont
    - *Sifflantes*, que l'on peut grossir ou diminuer à volonté, & qui sont
      - *simplement telles* qui se forment
        - *dans le gosier*, comme l'*H*, le *CH* des Allemands & des Flamands, & le *G* des Espagnols dans le mot *Mugere*.
        - Ou *entre les dents*, comme l'*S*, le *SCH* des Allemands, le *CH* des François, & le *G* avant l'*E* ou l'*I*.
        - *par la levre inférieure & les dents supérieures*, comme l'*F* & le *PH*.
      - Ou *avec un certain son* qui se prolonge, & elles se forment
        - *dans le gosier*, comme le *G* des Flamands, & de certains Cantons de l'Allemagne.
        - Ou *entre les dents*, comme le *Z* des François & des Flamands, & le *J* des François.
        - *par la levre inférieure & les dents supérieures*, comme le *V*.
    - Ou *Explosives*, qui s'échappent de la bouche tout-à-coup, & comme par une sorte d'explosion. Elles sont
      - *tout-a-fait muettes*, qui se forment
        - *dans le gosier*, comme le *K*, le *Q* & le *C*, avant l'*A*, l'*O* & l'*U*.
        - Ou *proche les dents*, comme le *T*.
        - *auprès des levres*, comme le *P*.
      - Ou *elles commencent avec un son léger* qui adoucit leur aspérité, & elles se forment également
        - *dans le gosier*, comme le *G* des François & des Anglois devant l'*A*, l'*O* & l'*U*, ainsi que de la plupart des Allemands.
        - Ou *proche les dents*, comme le *D*, &, si je ne me trompe, le *TH* des Anglois.
        - *auprès des levres*, comme le *B*.
  - Ou *Doubles*, qui sont composées de deux lettres,
    - *tout-a-fait muettes*, comme l'*X* & le *Z* des Allemands, ainsi que leur *C* avant l'*E* ou l'*J*, le *CH* des Anglois & le *C* des Italiens, également avant l'*E* ou l'*I*.
    - Ou *légérement sonores*, comme le *J* & le *G* des Anglois & des Italiens avant l'*E* ou l'*I*.

voyelles, demi-voyelles & conſonnes, ſuivant l'uſage des Juifs, pourroient être diſtinguées en labiales, dentales, linguales, gutturales, & j'ajouterois, même naſales; mais comme la langue eſt l'organe principal de la prononciation de ces différentes lettres, & qu'il ſeroit aiſé par conſéquent de confondre les linguales avec les autres, & ſurtout avec les gutturales, j'ai jugé à propos de diſtinguer chaque claſſe des lettres ſelon les trois régions de la bouche où elles ſe forment, en y ajoutant toutefois l'organe & la maniere dont s'exécute cette formation. J'en ai tracé un tableau abrégé, où elles ſont rangées dans leur ordre naturel, avec les variétés de leur prononciation. *

L'ordre que j'ai obſervé eſt très-ſimple, & je le crois le plus naturel. Pour juger cependant de ſa juſteſſe, il faut plutôt s'en rapporter au témoignage des oreilles qu'à celui des yeux. Bien des perſonnes peut-être trouveront abſurde que j'aye placé au rang des voyelles les diphtongues *OU*, *EU*, *Œ*; que j'aye changé en voyelles les conſonnes *J* & *W*; que de deux ou trois conſonnes, comme *CH* & *SCH*,

Je n'en aye fait qu'une seule ; & qu'enfin j'aye retranché du nombre des lettres simples plusieurs lettres qu'on regardoit comme telles ; le *C*, par exemple, avant l'*E* & l'*I*, &c. Quoi qu'il en soit, j'aime à me persuader que le Lecteur équitable imputera plutôt ces changemens aux anomalies de sa langue, qu'à mon goût pour les nouveautés, sur-tout s'il discute avec impartialité la nature des lettres, & qu'il consulte plutôt ses oreilles que ses yeux, & les préjugés vulgaires. Il est également important qu'il sépare des voyelles la plupart des lettres qu'on n'y joint que pour la prononciation, & qu'il soumette à l'examen, seulement ce qui est essentiel à chaque lettre. Qu'il me soit permis de faire ici une remarque très-nécessaire ; c'est que lorsque je parle de la formation des demi-voyelles & des consonnes, je ne les conçois point telles que les enfans, lorsqu'on leur fait répéter des syllabes, les prononcent, je veux dire, jointes à des voyelles, comme *PE*, *EF*, *KA*, *EL*, *EM*, *EN*, &c. mais que je n'y considere que ce qui leur est propre & essentiel, en excluant les voyelles, & ce

qui les diſtingue formellement les unes des autres, par exemple, l'*M* de l'*N*, le *P* du *T*, l'*S* de l'*F*. On ne ſçauroit imaginer combien on facilite la lecture, en montrant aux ſourds à prononcer les lettres de cette façon; j'ai même appris à lire par cette méthode à des enfans qui ne connoiſſoient aucune lettre, dans l'eſpace de deux fois vingt-quatre heures.

Après avoir donné la diviſion générale & commune des lettres en voyelles, demi-voyelles, & conſonnes, je les ai ſous-diviſées ſelon les trois différentes régions de la bouche, dans leſquelles les lettres quelconques ſe forment principalement: on voit clairement à ce moyen comment la même voix & le même ſouffle, ſuivant qu'ils ſont modifiés par les organes de la parole dans le fond du goſier, ou vers le palais & les dents, ou enfin proche les levres, ſe forment en lettres congéneres; & c'eſt ce qui fait qu'on trouve dans chacune de ces trois claſſes, cinq, ſix, & même un plus grand nombre de lettres. Ainſi parmi les gutturales, il y a l'*A*, l'*N* avant le *G* ou le *K*, le *CH*, le *G*, le *K*: parmi les dentales,

on compte l'*E* & l'*I*, l'*N*, l'*S*, le *Z* & le *T* : on trouve enfin dans la claſſe des labiales, l'*O*, l'*U*, l'*V*, l'*M*, l'*F* & le *P*. Négligez cette diſtinction, & vous ne pouvez donner la raiſon pour laquelle les enfans, dont la parole eſt encore tellement embarraſſée qu'ils ſont dans l'impuiſſance de prononcer l'*N* avant le *G* ou l'*U*, l'*V*, le *K*, pour remplir le vuide que forme l'abſence de ces lettres, ne ſe ſervent pas indiſtinctement de toutes ſortes de lettres, mais qu'ils emploient preſque toujours de préférence une lettre dentale du même ordre, telle que l'*L* pour l'*R*, l'*N* pour l'*M*, le *T* pour le *K*.

Au reſte, avant que d'entrer dans l'explication détaillée de la nature de chaque lettre en particulier, & de la maniere de les former, je ſuis bien aiſe de faire remarquer à mon Lecteur que de même que toutes les lettres, ſans en excepter les voyelles, peuvent en quelque maniere ſe prononcer comme un ſouffle ſimple & non ſonore, ainſi que nous le faiſons lorſque nous murmurons quelques mots bas à l'oreille de quelqu'un; les conſonnes, & je ne parle pas ſeulement de celles que j'ai nommé ſim-

plement explosives, peuvent de même être articulées avec la voix sonore, & il est des peuples qui ne les prononcent pas autrement; ce qui n'est point du tout contraire à ma division, comme je le prouverai dans la suite de cet Ouvrage.

Je vais prévenir ici une objection qu'on ne manquera pas sûrement de me faire en lisant mon troisiéme Chapitre; sçavoir, que ma doctrine sur l'Institution des Sourds & Muets sera toujours fort imparfaite, par la raison que tous les mouvemens nécessaires à la parole, & que nous exécutons avec la langue, les levres, &c. ne pourront pas être saisis tellement par les yeux de mes Eleves, qu'ils comprennent toujours ce qu'on leur voudra dire. Je réponds à cela, qu'indépendamment de ce que la vue est douée d'une sensibilité aussi exquise que l'ouie, les sourds & muets n'auront pas besoin de connoître la totalité des mouvemens dont il est question, si les choses dont on les entretient leur sont tant soit peu familieres. Il nous arrive souvent, en effet, lors même que nous n'entendons pas les consonnes que prononce une personne qui est éloignée de nous, de les deviner par les voyelles & demi-

voyelles que nous saisissons. On observe tous les jours que cet effet a lieu dans l'auditoire d'un Prédicateur, & telle est la raison principale pour laquelle lorsque nous écoutons quelqu'un en cachette, & pour le surprendre, si nous entendons distinctement un seul mot, il nous donne l'intelligence de tout le discours; & c'est aussi ce qui nous empêche communément de répéter d'abord correctement un mot quelconque d'une langue étrangere qu'on dit devant nous pour la premiere fois.

Je vais maintenant examiner les premiers élémens des lettres; celles des Allemands, à cause de leur parfaite simplicité, me serviront de regle, & j'y rapporterai les lettres de quelques autres Peuples. Je montrerai les convenances qu'elles ont avec elles, & ce en quoi elles different : par-là les étrangers apprendront, avec plus de facilité, la maniere dont nous les formons, & pourront instruire les sourds & muets qui leur seront confiés, avec moins de travail. J'observerai dans cette explication des lettres le même ordre que j'ai mis dans leur division, & j'en partagerai les classes selon les trois ré-

gions de la bouche où elles ſe forment.

Les voyelles ne ſont autre choſe que la voix modifiée ſeulement par l'ouverture variée de la bouche. Elles ſont ou ſimples & uniformes, telles que l'*A*, l'*E*, l'*I*, le *J*, l'*Y*, l'*O* & l'*U*; ou mixtes, formées par la réunion de deux lettres liées enſemble, de façon qu'on les prononce à la fois ; & voilà ce qui les différencie d'avec les diphtongues, dont les voyelles ſe prononcent ſucceſſivement. Les voyelles mixtes ſont l'*A*, l'*E*, l'*I*, l'*U* des Allemands ; lettres qui manquent à pluſieurs langues, ou qu'elles expriment fort mal. Nous allons bientôt nous occuper de la maniere dont s'opere leur formation.

La premiere des voyelles ſimples eſt la gutturale *A*, la plus ſimple de toutes, la clef de l'alphabet, & par conſéquent la lettre initiale chez toutes les Nations, excepté les ſeuls Abyſſins que je ſçache, dans l'alphabet deſquels, ſuivant le témoignage du ſçavant *Ludolf*, elle n'occupe que le troiſiéme rang. Cette lettre peut ſe prononcer en donnant à la langue différentes ſituations : la plus commune cependant, & la plus convenable, c'eſt lorſque cet organe placé

dans un état de repos, alongé mollement dans toute l'étendue de la bouche, ne touche cependant point, ou ne fait qu'effleurer légérement le bord des dents inférieures. Si la mâchoire inférieure est renversée fortement en bas, & que l'ouverture de la bouche soit telle que la voix formée dans le gosier ne puisse aller frapper sensiblement les levres ni les dents, on entendra un *A* ouvert ; mais si on resserre les levres de façon à leur faire prendre une forme circulaire, alors l'*A* que l'on prononcera, ressemblera à l'*O*. Les Anglois articulent leur *A* de deux manieres, la premiere est telle que nous venons de le dire, comme dans les mots *Shall*, *Call* ; ou bien ils inclinent d'avantage vers le palais la partie moyenne de la langue, & alors il en résulte une voyelle mixte ou composée de l'*A* & de l'*E*, comme dans les mots *James*, *Have*. Ils emploient aussi quelquefois pour leur *O* & leur *AU*, la même prononciation que pour l'*A* ; comme dans les mots *Knol.*, *Schop*, *cause*, &c. Les François en usent de même par rapport à leur *E*, s'il est suivi de l'*N* ou de l'*M*, comme dans le

mot *entendement*. Ces obſervations ſont eſſentielles à faire de la part de celui qui ſe deſtine à l'éducation des ſourds & muets. On doit accoutumer ces derniers à prononcer par-tout les lettres de la même maniere.

Les lettres *E*, *I*, *J*, *Y*, ſont des voyelles dentales, c'eſt-à-dire, que dans leur formation, la voix en ſortant de la bouche, frappe les dents plus ou moins vivement : & voilà pourquoi les enfans, quoiqu'ils diſent fort bien *papa*, *bo*, &c. ne ſçauroient prononcer ces voyelles juſqu'à ce qu'ils aient leurs dents, au moins les inciſives. L'*E* ſe forme quand la voix va heurter contre les dents qui ſont médiocrement entr'ouvertes, les levres étant auſſi légérement écartées. La poſition de la langue doit être telle alors, que ſa partie antérieure s'appuie un peu des deux côtés ſur les dents canines de la mâchoire inférieure, tandis que ſa partie moyenne s'éleve en ſe courbant, & s'approche plus près du palais qu'elle ne fait lorſqu'on prononce l'*A*. Ainſi le conduit de la voix eſt retréci de toutes parts, & l'*E* eſt bien plus clair. Le ſon de cette lettre

eſt le même dans preſque toutes les langues ; mais on la prononce quelquefois plus ouverte, quelquefois plus fermée. Les Anglois l'articulent très-ſouvent comme l'*I* des Allemands, dans les mots *Evil*, *Ever*, &c. & les François lui donnent, dans bien des occaſions, le ſon de l'*A*, ſuivant que nous l'avons dit plus haut.

L'*I*, l'*J* & l'*Y* chez les Allemands, ne forment qu'une ſeule & même voyelle, tantôt plus adoucie, tantôt prononcée plus fortement. C'eſt ſans fondement que l'on a avancé que l'*I* devenoit quelquefois une conſonne appellée *J*, ou *Jota*. Cette lettre ſe prononce ſeulement plus rapidement quand on veut en former une diphtongue, en la faiſant ſuivre d'une voyelle. Au reſte l'*I* eſt produit preſque de la même façon que l'*E*, ſi ce n'eſt qu'en reſſerrant un peu plus les dents, ou en élevant d'avantage la courbure de la langue, ou enfin en faiſant l'un & l'autre à la fois, on augmente le retréciſſement du conduit de la voix, d'où il ſort par conſéquent un ſon plus aigu, que quelquefois cependant on a de la peine à diſtinguer

de l'*E* fermé. Quant à l'*Y*, c'eſt un *I* prononcé plus fortement, & double en quelque ſorte. Telles ſont les variations de cette lettre. Les Anglois prononcent l'*I* & l'*Y*, & pluſieurs Flamands l'*Y* ſeulement, comme *EI* dans les mots *time*, *cry*, *wyn*, *tyd*, &c. Nous parlerons plus bas du *J* des Anglois, des Italiens & des François. La ſyllabe *EE*, en Anglois, a toujours le même ſon que l'*I*.

L'*O*, l'*U* & l'*W*, ſont des voyelles labiales, formées par la différente poſition des levres. L'*O* & l'*U* different entre elles, comme l'*E* & l'*I*, & l'*W*, eſt à l'*U*, ce que le *J* eſt à l'*I*. Dans la formation de ces lettres, la langue & les dents gardent la même ſituation que pour l'*A*; mais les levres s'ouvrent plus ou moins, comme font les dents pour l'*E* & pour l'*I*. Il ſe fait un *O* quand elles ſont médiocrement écartées; & ſi elles ſe ſerrent d'avantage, c'eſt un *U* ou un *W* que l'on prononce. C'eſt à l'Inſtituteur d'un ſourd de prendre garde que ſon Éleve, lorſqu'il prononce l'*O* ou l'*U*, ne pouſſe ſon ſouffle contre les dents, ou qu'il ne pouſſe trop ſa langue; car alors, à la place de ces deux lettres, il articu-

seroit infailliblement l'*EU* & l'*U* des François. Les voyelles labiales sont communes à toutes les langues ; mais elles ne s'expriment pas dans toutes par le même caractere. L'*O*, à la vérité, est le même par-tout, quoique toutefois les François prononcent de la même maniere leurs monosyllabes *AU* & *EAU*. L'*U* des Allemands, qui leur est commun avec les Anglois & les Italiens, se prononce *OU* par les François, & *OE* par les Flamands ; il n'est cependant rien moins qu'une diphtongue. L'*W* n'est autre chose que l'*U* rapidement & fortement prononcé.

Les voyelles muettes sont l'*A*, l'*O* & l'*U* des Allemands, auxquelles répondent l'*AI*, l'*EU* & l'*U* des François. La voyelle *A* manque aux Flamands ; mais ils rendent l'*O* & l'*U*, comme les François, par *OU* & *U*. Les Anglois n'ont dans cette classe que l'*A*, qu'ils expriment par un *A* particulier, comme dans les mots *take*, *make*. Enfin les Italiens ne connoissent aucune de ces lettres. Les caracteres de ces voyelles sont particuliers à la langue Allemande ; ils ont été très-ingénieusement inventés par nos ancêtres, quoique la plupart

des Modernes en ignorent la raiſon. Ces caracteres ſont ſimples, & ſurmontés d'un petit *E*, parce que le ſon qu'ils ſignifient eſt unique, quoique mixte ; car on articule tellement ces lettres *A*, *O* & *U* dans l'idiôme dont nous parlons, que l'on rend le paſſage de la voix plus étroit, la langue & les dents étant placées comme il convient pour prononcer un *E* ; ainſi l'*E* forme avec l'*A*, l'*O* & l'*U*, une voyelle unique & muette ; & c'eſt en cela que conſiſte leur différence d'avec les diphtongues.

J'ai cru qu'il ſeroit ſuperflu de rien ajouter ſur les diphtongues formées par ces voyelles, ou qui pourroient en être compoſées. Mon projet n'eſt point du tout d'écrire un Traité de Grammaire, mais d'examiner la nature des lettres. Je dirai cependant en général, à ce ſujet, que les diphtongues ſe forment, quand on parle, par la prononciation ſucceſſive & plus prompte qu'à l'ordinaire de deux, & rarement de trois voyelles. J'ajoute que c'eſt les écrire correctement, que de les exprimer par les caracteres des voyelles qui les compoſent. Mais comme la plupart des Nations écrivent ſi mal leurs diphtongues,

qu'on n'entend dans la prononciation qu'une des deux, ou même aucune des ſyllabes dont elles ſont formées ; je n'entreprendrai point de les ſoumettre chacune en particulier à l'examen, & j'abandonne ce travail à ceux qu'il intéreſſe. Il ne ſera difficile à perſonne, en conſultant ce qui précede, de rapporter toutes les diphtongues quelconques, à ce que j'ai dit ſur les voyelles, & de les éprouver, comme à une pierre de touche, aux regles que j'ai tracées pour ces dernieres.

On place dans la ſeconde claſſe générale des lettres les demi-voyelles, ainſi appellées, parce qu'elles ſe forment par un ſouffle ſonore, ou par la voix, mais qui diminue de force dans le trajet qu'elle parcourt : on peut cependant les enfler à volonté, comme les voyelles pleines. Il y en a, comme je l'ai déja dit, de naſales, dont le ſon s'échappe par le conduit qui s'ouvre des narines dans la cavité de la bouche. La voix modifiée par les cartilages du larynx, eſt forcée d'enfiler cette route, ſoit lorſque pouſſée vers les dents, elle les trouve ſerrées l'une contre l'autre, ce qui la fait refluer &

ſortir par les narines, & c'eſt alors une *M* que l'on prononce ; ſoit quand la pointe de la langue eſt appliquée au palais antérieur & aux dents ſupérieures, & que la voix ne peut pas trouver d'iſſue par la bouche, elle retourne du côté des narines qui lui ſont ouvertes, & on articule une *N* : ſoit enfin quand la voix eſt tellement reſſerrée par l'union de la partie poſtérieure de la langue avec le palais, qu'elle n'a pas d'autre voie à prendre que celle des narines, & alors le ſon qui eſt produit, eſt celui de l'*N* avant le *G*, le *K* ou le *Q* ; ſon qui n'a point de caractere particulier dans aucun idiôme, ſi ce n'eſt peut-être dans la langue Hébraïque, & qui differe cependant autant des autres naſales, que le *K* reſſemble peu au *T* ou au *P*. Pour conſtater la vérité de ce que nous venons d'avancer ſur ces voyelles, on n'a qu'à ſe ſerrer fortement le nez avec les doigts, qu'on multiplie alors ſes efforts pour prononcer une de ces trois lettres, ils feront infructueux. La prononciation des voyelles naſales & des orales, dont nous allons parler, eſt la même dans toutes les langues. Je n'ajouterai qu'une

obſervation qui regarde l'*N ;* c'eſt que lorſqu'un mot quelconque ſe termine par cette lettre, & que le ſuivant commence par un *B* ou un *P*, un *G* ou un *K*, un *E*, un *Q ;* alors, pour éviter l'euphonie, nous la changeons dans la prononciation, même ſans nous en appercevoir, en *M*, ſi elle ſe rencontre devant un *B* ou un *P :* ſi au contraire elle eſt ſuivie d'un *G* ou d'un *K*, nous prononçons cette lettre du mot précédent, comme ſi elle ne ne faiſoit qu'une ſyllabe avec elles. Ceci peut aider beaucoup les Sourds, & leur faciliter l'uſage de la parole & de la lecture.

J'appelle demi-voyelles orales, les lettres qui ſe prononcent bien par l'ouverture de la bouche, mais dont le ſon ne ſort pas librement & à plein canal, comme dans les vraies voyelles. On en compte deux, l'*L* & l'*R*. La premiere ſe forme lorſque la partie antérieure de la langue ſuffiſamment étendue, s'applique fortement au palais & aux dents ſupérieures, de façon que la voix ne peut ſortir que comme un filet très-petit, & en ſe gliſſant le long des parois de la langue. Si vous ſerrez les joues contre les dents molaires,

vous fermez toute iſſue à la voix, & vous ne pouvez plus prononcer cette lettre qu'avec la plus grande difficulté. L'*R* eſt un ſon qui ſe balance avec une très-grande rapidité. Cette lettre a lieu lorſque la partie mobile de la langue frappe le palais vivement & à pluſieurs repriſes, en ſe retirant auſſi-tôt, tandis que la portion épaiſſe reſte en repos. Par ce moyen, la voix modifiée dans le larynx éprouve durant la prononciation un mouvement oſcillatoire, &, pour ainſi dire, de flux & de reflux, qui lui communique un certain tremblement; de-là vient que chez les perſonnes qui ont la portion antérieure de la langue très-épaiſſe & ſi peſante, qu'elle ſe meut plus difficilement que ſa partie poſtérieure, lorſqu'elles veulent lui donner ces inflexions; la lettre *R* ſe forme ſeulement dans le goſier: mais jamais elles ne viennent à bout de la prononcer convenablement, ſoit qu'elles jouiſſent de l'organe de l'ouie, ſoient qu'elles en ſoient privées.

La troiſiéme claſſe des lettres eſt occupée par les conſonnes produites par l'air ou le ſouffle non ſonore, dans les diverſes modifications duquel conſiſ-

tent toute leur force & leur différence. Il eſt cependant quelques-unes de ces lettres qui mériteroient peut-être le nom de demi-voyelles ; telles ſont le *Z*, le *V*, & le *J* des François ; le *TH* des Anglois, &c. & j'ai ſouvent penſé à leur donner ce rang. Quoi qu'il en ſoit, je m'en ſuis abſtenu, dans la crainte de mériter la qualification de novateur, qui eſt toujours odieuſe ; & je n'ai point voulu paroître empiéter ſur les limites des conſonnes, en reculant celles des demi-voyelles. Ces lettres que je viens de citer, ſont d'ailleurs accompagnées d'un certain ſouffle rude, qui paroît tenir de plus près à leur nature, que le léger murmure qu'on y ajoute. Je leur conſerverai donc la dénomination que ſemble exiger la partie qui domine chez elle.

Les conſonnes en général, ſont ou ſimples ou doubles, & dans toutes le ſon paſſe par la bouche, & non point par le nez. Les ſimples ſe partagent en ſifflantes, qui, à l'exemple des voyelles & des demi-voyelles, peuvent être enflées & adoucies à volonté ; & en exploſives, dont l'exploſion ſe fait tout-à-coup & par un ſeul effort. Enfin j'ai ſous-diviſé les unes & les autres en deux

claſſes différentes ; ſçavoir, en ſimplement telles, & en celles qui ſont jointes à un très-léger ſon.

Les conſonnes ſifflantes, ſimplement telles, ſont produites par l'air comprimé dans quelque partie de la bouche, & qui ſort avec ſifflement par une ouverture très-étroite, ce qui donne le ſon de la lettre *H*; telles ſont les conſonnes *H*, *CH*, *S*, *SCH*, qui ne different point de la même lettre de l'alphabet Hébraïque, & *F*, ou *PH*. La lettre *H* eſt la plus ſimple de toutes les conſonnes ; elle ne differe de l'air que nous laiſſons échapper ordinairement par la bouche durant la reſpiration, qu'en ce que le ſon qui la produit eſt un peu plus reſſerré dans l'ouverture du larynx, ou la glotte. Elle eſt auſſi la matiere commune des lettres ſuivantes. Lorſque le goſier, à l'aide de la portion poſtérieure de la langue, eſt élevé, & qu'il forme au-dehors une eſpece de nodoſité, ce qui le retrécit de maniere que le ſouffle ne peut plus ſortir qu'avec ſifflement, & par effort, l'*H* devient le *CH* des Flamands & des Allemands, qui eſt le même que le *X* des Grecs, & le *G* des Eſpagnols dans

le mot *mugere*. Les langues Françoiſe, Italienne & Angloiſe, manquent de cette conſonne, quant à la prononciation, quoiqu'elles en aient le caractere; de-là il arrive que, lorſque quelques particuliers de l'une de ces Nations veulent s'appliquer à l'étude de l'Allemand & du Flamand, ils rencontrent toujours quelque obſtacle lorſqu'ils en ſont à cette lettre. Si on éleve doucement la partie moyenne de la langue, tandis que l'on applique contre les dents ſa partie antérieure, de façon à ne laiſſer échapper le ſouffle que par des filets très-déliés, & à travers les interſtices de ces dernieres, la lettre *S* ſe forme & prend un ſon qui eſt commun à toutes les Nations: que ſi le paſſage de la voix eſt moins étroit, parce que la langue eſt plus déprimée, il ſe fait une *S* plus obtuſe, que les Allemands rendent par *SCH*, les François par *CH* & *G*, quand elle ſuit les lettres *E*, *I* ou *Y*; & les Anglois par *SH*: ces caracteres ſont inconnus aux Italiens & aux Flamands. Enfin l'*F* ou le *PH* a lieu quand la levre inférieure ſe poſe tellement ſur les dents ſupérieures, que le ſouffle n'a pas d'autre iſſue

iſſue que leurs intervalles. Cette lettre ſe prononce également dans toutes les langues. J'ai vu un enfant qui ne pouvant l'articuler, parce que ſa levre inférieure étoit trop courte, je lui preſcrivis de placer la levre ſupérieure ſur les dents inférieures, & par-là je lui en facilitai la prononciation.

Les lettres ſifflantes, avec un ſon qui ſe prolonge, ſont le *G* des Flamands, ſur-tout lorſqu'il eſt au commencement d'un mot; le *Z* des mêmes, & des François; le *J* de ceux-ci, & le *V* de preſque tous les Peuples. Il faut avouer que ces lettres ſont précisément les mêmes que celles que j'ai appellé plus haut ſimplement ſifflantes. Le *G*, en effet, eſt le *CH*; le *Z* eſt l'*S*; le *J* eſt le *SCH*, & le *V* eſt l'*F*; avec cette différence cependant, que lorſqu'on prononce celles dont nous parlons, elles ſont accompagnées d'un ſon très-léger, ce qui les rend plus douces que les autres.

L'autre eſpece de conſonnes ſont les exploſives, dans la formation deſquelles le ſouffle raſſemblé dans la partie poſtérieure de la bouche, moyenne ou antérieure, eſt écarté des narines par la luette qui l'empêche d'entiler

leurs conduits, & ſort tout-à-coup avec une ſorte d'exploſion. Ces lettres ſont ou tout-à-fait muettes, & n'ont aucune eſpece de ſon qui les accompagne, telles que le K, le *P*, le *T*; ou bien elles commencent par un ſon très-léger, & leur exploſion ſe fait plus doucement, comme dans le *G* des François, lorſqu'il ſuit un *A*, un *O*, ou un *U*; & qui leur eſt commun avec les Allemands, les Anglois & les Italiens, dans le *D*, &, ſi je ne me trompe, le *TH* des Anglois, & enfin dans le *B*.

Les premieres, c'eſt-à-dire, les conſonnes exploſives muettes, ſe forment lorſque la partie poſtérieure de la langue s'attache fortement au palais, alors l'air que nous ſommes néceſſités de chaſſer au-dehors, durant cet intervalle, ne peut ſortir ni par la bouche, ni par les narines, il ſe fait bientôt un relâchement ſubit dans ces parties; l'air répand librement tout ſon jeu, il s'échappe, & on prononce un *K*, un *Q*, ou un *C*, à moins qu'il ne ſoit précédé d'un *E*, ou d'un *I*. Si le ſouffle, après avoir été raſſemblé vers la partie moyenne de la bouche, dans le voiſinage des dents, eſt relâché tout-

à-coup, il ſe fait un *T* : enfin, lorſque l'on donne iſſue à l'air renfermé dans la cavité de la bouche par la compreſſion exacte des levres l'une ſur l'autre, c'eſt un *P* qui ſe forme. Ces lettres ont la même prononciation chez tous les peuples ; chez quelques-uns cependant, on les prononce en aſpirant.

Les ſecondes ſont au même nombre que les premieres, & ſe forment de la même maniere, excepté cependant que lorſque nous voulons les proférer, l'effort que nous avons à faire pour chaſſer l'air au-dehors, eſt bien moindre. Nous commençons, en prononçant ces lettres, par donner un ſon obſcur & très-court, au moyen de ce que le paſſage, par la bouche & par les narines, lui eſt totalement fermé : c'eſt ainſi que du *K*, ſe fait le *G*, tel que les François, les Allemands, &c. l'articulent, (lettre que les Flamands n'ont point ;) du *T* ſe fait le *D*, & le *P* ſe change en *B*. J'avertis ici le Lecteur qui auroit le deſſein d'inſtruire des ſourds & muets, de ne pas s'occuper beaucoup de cette différence. Comme le ſon qui accompagne les lettres *G*, *D*, *B*, ne peut s'échapper,

ainsi que nous venons de le dire, ni par la bouche, ni par les narines, mais qu'il doit être légérement agité dans le gosier, il pourroit arriver très-aisément que les Eleves ajoutassent à ces lettres quelques-unes des demi-voyelles nasales, & qu'ils prononçassent *M B*, à la place de *B*, *N D* au lieu de *D*; ce qui seroit pire que s'ils omettoient entiérement ce son. On se contentera donc de leur montrer que cette derniere classe des consonnes explosives, ne differe de la premiere que d'un dégré.

Suivent enfin les consonnes doubles qui terminent le tableau, & sur lesquelles j'ai peu de chose à dire. J'irai même plus loin, & s'il m'est permis d'exposer ici mon sentiment, j'avancerai, avec confiance, que nous pourrions nous en passer sans qu'il en résultât, pour le langage, aucune incommodité. On ne trouve point, en effet, de telles lettres dans la nature des choses; mais comme il a plu aux anciens d'inventer de semblables caracteres, & que les modernes en ont ajouté d'autres qui, quoique réellement plus simples, n'en expriment pas moins deux

consonnes, lesquelles sont les mêmes que celles que j'ai décrites jusqu'ici : je me crois obligé de rapporter aux consonnes simples, les doubles qui sont aujourd'hui en usage. Ces consonnes doubles sont composées quelquefois de deux lettres tout-à-fait muettes, telles que l'*X*, formé par le *K* & l'*S*, ou par le *G*, & la même lettre. Le *Z* ou le *C* des Allemands, quand il suit l'*E* ou l'*I*, est dû à l'union du *T* & de l'*S*; le *Z* & le *T* des Italiens s'y rapportent, quand il est précédé de l'*I* pur. Le *C* du même idiôme, placé devant l'*E* ou l'*I*, est la même chose que la consonne *CH* des Anglois, composée du *T* & de *SCH*. Deux lettres légérement sonores, entrent quelquefois dans la formation de ces mêmes consonnes; telles sont le *J* & le *G* des Anglois & des Italiens, devant l'*E* ou l'*O*, toutes deux résultantes de l'union du *D* & du *J* des François. Je n'entrerai pas dans un plus long détail, & il seroit superflu d'exposer la formation de chacune de ces consonnes en particulier, puisque j'ai déja expliqué la nature des lettres qui les composent.

J'aurois pu donner beaucoup plus

d'étendue à ce Catalogue des lettres, & détailler la maniere dont plusieurs autres, bien différentes de celles que j'ai décrites, sont formées par les organes de la parole; mais à quoi cela auroit-il servi, je le demande? Il seroit seulement à souhaiter que les Juifs, les Grecs & les Romains nous eussent laissé de telles descriptions de leurs lettres; on ne disputeroit pas encore à présent, comme on fait tous les jours, sur la véritable prononciation qui leur convient.



CHAPITRE TROISIÉME.

Dans lequel j'expose la méthode dont je me sers pour montrer à parler aux Sourds & Muets de naissance, ou qui ne sont devenus tels que par maladie, & pour corriger les défauts de la parole qui ne sont pas incurables.

Je n'aurois pas besoin de pousser mon Ouvrage plus loin, & ce que j'ai dit jusqu'ici des lettres & de leur formation, devroit suffire à un Lecteur attentif pour le mettre en état de rendre la parole aux Sourds & Muets; il lui seroit même facile, avec un peu de réflexion, de suppléer aux matieres que j'ai promis de traiter dans ce Chapitre, quand je n'ajouterois rien à mes principes, puisqu'ils contiennent le fondement de ma doctrine, & tout le méchanisme de ma méthode; mais bien des personnes auroient peut-être à se plaindre que je n'ai fait qu'exciter leur curiosité sans la satisfaire. Je vais donc développer avec candeur, & sans re-

ſerve, tout ce que j'ai obſervé d'important & de néceſſaire à l'inſtitution des Sourds & Muets, durant l'eſpace de dix ans que je me ſuis appliqué à l'éducation, tant de ceux qui étoient nés avec cette infirmité, que de ceux qui ne l'avoient contracté que par accident : car je remarquerai ici en paſſant, que les enfans qui deviennent ſourds avant d'avoir parlé leur langue naturelle, d'avoir appris à la lire & à l'écrire, perdent bientôt l'uſage de la parole. J'eſpere, par mon exemple, encourager quelqu'un à me ſuivre dans cette carriere, & à me faire ainſi des coopérateurs dans un travail bien digne d'exciter l'émulation des cœurs ſenſibles. Les circonſtances feront que, peut-être, je paroîtrai obſcur à certains Lecteurs; mais j'oſe me perſuader d'avance que ce ſera plutôt leur faute que la mienne, & que ſans doute dans ce cas ils auront parcouru mon livre avec la négligence que l'on apporte en liſant un Roman. Je puis aſſurer, ſans témérité, que mes principes peuvent le diſputer d'évidence avec les principes mathématiques. En effet, depuis le temps que je me ſuis livré à ce genre d'occupation,

je n'ai encore renvoyé, sans être suffisamment instruits, qu'une jeune fille, née avec une pesanteur d'esprit qui la rendoit incapable de tout progrès ; & un sale Juif, de la plus basse extraction, dont je prévoyois que le pere ne me remercieroit même pas, pour toutes les peines que je m'étois donné. Il y a plus, je suis parvenu, dans l'espace de deux mois, à faire lire mes Éleves, & à leur faire prononcer plusieurs mots. La vérité de ce que j'avance n'échappera à personne, pour peu qu'on se rappelle que le discours consiste dans des mots prononcés comme il convient, & dans un ordre naturel ; que les mots eux-mêmes sont composés de lettres qui se combinent de différentes façons : enfin, que la nature & la force des lettres dépendent de la voix & du souffle, modifiés de mille & mille manieres. Si donc il est clair que chaque lettre, en particulier, demande une configuration spéciale & déterminée des organes vocaux, & que la différence de l'une à l'autre, ainsi que je l'ai enseigné dans mon second Chapitre, est sensible à l'œil ; qui pourroit nier que les sourds & muets, qui

ne ſont point privés de la vue, à l'aide d'un maître intelligent, ne parviennent, avec le temps, à connoître les lettres, à en former des mots, en les articulant ſucceſſivement, & enfin à prononcer des diſcours ſuivis & conſéquens.

La premiere qualité que j'exige dans un ſourd & muet, que je me propoſe d'inſtruire, c'eſt qu'il ait l'eſprit vif, & le caractere docile : je veux qu'il ne ſoit pas d'un âge trop tendre ou trop avancé, mais qu'il entre dans l'adoleſcence; c'eſt-à-dire, depuis ſa huitiéme, juſqu'à ſa quinziéme année. Je demande, en dernier lieu, que ſes organes de la parole ſoient bien conſtitués : voici mes raiſons. Les enfans ſtupides ne ſont ſuſceptibles de rien apprendre ; ceux qui végetent encore dans la premiere enfance, ſont trop inappliqués, & ne connoiſſent nullement l'uſage & les avantages des choſes qu'on leur enſeigne. Les prend-on un peu trop âgés, ou leur humeur eſt difficile, ou leur timidité eſt exceſſive & inſurmontable ; enfin, ceux qui, outre la ſurdité qui les afflige, ont encore les organes de la parole mal

difpofés, pourront bien, à la vérité, avoir l'intelligence de ce qu'on leur dira, exprimer même leurs propres penfées par écrit, mais fûrement ils n'apprendront jamais à parler.

Mon premier foin, lorfque je me fuis chargé d'un Éleve qui me con vient, eft de lui faire produire quelques fons : s'il n'y peut parvenir, c'eft en vain qu'on fe difpoferoit à lui donner des leçons de langage; tout travail deviendroit infructueux auprès de lui, & jamais il ne parlera avec une voix claire & diftincte. Le moyen par lequel les fourds, que j'avoue avoir été mes maîtres en cette partie, diftinguent en eux-mêmes la voix, du fouffle non fonore, eft, fans contredit, le grand myftere de notre Art; il eft en quelque forte leur organe de l'ouie, ou du moins il leur en tient lieu. Ce moyen, dis-je, n'eft autre chofe que ce mouvement de tremblement, & ce chatouillement qui fe fait fentir dans leur gofier, durant qu'ils font éclater librement leur voix, ce qui leur arrive affez fréquemment. Comment, fans cela, un fourd comprendroit-il jamais quel eft mon deffein, lorfque j'ouvre la

bouche pour prononcer une lettre, & que je lui fais répéter le même exercice ? Qui lui enſeigneroit à diſtinguer ſi je bâille ſeulement, ſi je pouſſe un ſouffle privé de ſon, ou bien ſi je produis une voix qu'il doit imiter ? J'approche donc ſa main de mon goſier, que je lui fais toucher, & il ſent à merveille ce mouvement de tremblement qui s'y paſſe, lorſque je rends un ſon. Je lui fais mettre enſuite cette même main ſur ſon propre goſier, & je lui fais ſigne de m'imiter ; par-là il parvient à modérer, à ſon gré, ſous le doigt, ſa voix, de telle maniere qu'il eſt bientôt en état de percevoir les plus légers accens. Je ne ſuis point ſurpris lorſque dans les commencemens la voix eſt rude & difficile, le temps & la répétition des exercices remédient à ce défaut. Les organes ſe prêtent, & la voix devient ſucceſſivement douce & facile. C'eſt de la même maniere que je déshabitue mes Éleves de jetter ce cri déſagréable qui eſt familier à preſque tous les ſourds, & qui differe ſinguliérement de la voix ordinaire. Je leur fais y ſubſtituer la voix humaine, qu'ils produiſent au

moyen du tremblement qu'ils communiquent au larynx.

Dès que j'ai obtenu la voix que je desirois de mon Éleve, ce qui arrive communément à la premiere tentative, je me mets sur le champ à lui montrer comment on prononce les voyelles, c'est-à-dire, que je lui fais modifier l'ouverture de la bouche, tandis qu'il forme le son dans le larynx, de la même maniere que je l'ai décrit ci-dessus, en parlant de la formation de ces lettres. Pour lui faciliter ce travail, je lui place un miroir devant les yeux; par-là il acquiert plus aisément l'habitude des mouvemens multipliés & divers de la langue, de la mâchoire & des levres, nécessaires pour former des voyelles; habitude que peut-être il auroit de la peine à contracter, en cherchant seulement à imiter ceux qu'il me voit faire, s'il ne les essayoit pas lui-même de temps en temps devant son miroir. C'est, en effet, un principe généralement reçu, que nous ne réussissons à mouvoir tous les muscles de notre corps, selon nos desirs, qu'après nous être exercés très-long-temps; & c'est également une expérience que

ſont tous les jours les perſonnes qui apprennent à danſer, à chanter, ou à jouer de quelque inſtrument de muſique. J'accoutume donc mon Eleve à imiter les mouvemens qui lui ſont néceſſaires, devant un miroir, juſqu'à ce que ſes organes aient pris, en quelque ſorte, leur pli, & les exécutent avec facilité. Ces différentes obſervations m'ont fait connoître combien on ſe trompe de croire que les ſourds parleroient auſſi-tôt qu'on leur rendroit l'uſage de l'ouie. Il y a bien, à la vérité, un rapport très-intime, & une correſpondance parfaite entre les organes de l'ouie & ceux de la parole, au moyen deſquels il nous eſt preſque naturel d'imiter les ſons que nous entendons; mais je les crois inſuffiſans pour produire dans nous cet effet dès la premiere fois. Ce n'eſt qu'en nous efforçant long-temps d'imiter les ſons que prononcent les autres, & en écoutant notre propre voix, que nous parvenons à en ſaiſir les rapports mutuels; & telle eſt la maniere dont tous les enfans apprennent à parler par dégrés. Que ſi quelqu'un veut apprendre à parler, qu'il ſoit ſourd ou qu'il

entende, il n'eſt pas moins néceſſaire qu'il tienne la même marche que s'il s'inſtruiſoit dans un Art quelconque; & alors, comme je l'ai déja inſinué dans mon premier Chapitre, il a beſoin d'un long uſage pour donner à ſes organes l'aptitude & la flexibilité requiſes. C'eſt par cette raiſon qu'il nous faut un long eſpace de temps pour prononcer correctement les lettres d'un idiôme étranger.

Qu'on me permette de faire ici une obſervation eſſentielle; c'eſt que toutes les fois que je montre aux ſourds à prononcer quelque lettre, je l'écris ſur le champ devant eux, dans la perſuaſion où je ſuis, qu'autrement ils ne ſçauroient ſe graver dans la mémoire l'idée de cette lettre, ce qui leur eſt cependant indiſpenſable. Pour m'aſſurer davantage de leurs progrès, je leur fais quelquefois répéter quelques lettres que j'ai écrites ſous leurs yeux, ſans les avoir prononcées, & quelquefois auſſi je les leur fais articuler & imiter avec la plume, après que je les ai ſimplement prononcées : cet exercice eſt pour eux d'une incroyable utilité. Les lettres s'impriment plus pro-

fondément dans leur mémoire, & ils ſont par-là en état de les répeter aiſément durant mon abſence. Enfin, ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt que lorſqu'ils connoiſſent toutes les lettres de l'alphabet, & qu'ils les liſent facilement, dès-lors même je leur fais écrire correctement tout ce qu'il me plaît de leur dicter. Mon uſage eſt de leur montrer rarement plus de deux ou trois lettres dans un jour, pour ne point apporter de confuſion dans leurs idées.

La prononciation des voyelles eſt un exercice très-délicat, & que l'on doit diriger avec prudence, parce que le moindre changement dans la poſition de la langue, en altere néceſſairement le ſon. Les ſourds, de même que ceux qui jouiſſent de l'organe de l'ouie, ne les prononcent pas toutes avec la même ouverture de la bouche; il faut donc varier ſa méthode auprès d'eux. Le ſon des voyelles *E* & *I*, *O* & *U* ordinaires, *O* & *U* des Allemands, étant preſque le même, il arrive ſouvent que les ſourds les confondent enſemble, ſur-tout dans les commencemens, & en articulent une,

tandis que je leur en demande une autre ; j'emploie la ruſe pour remédier à cet inconvénient. Je ne reprends point mes Éleves dans ce cas, au contraire, je les applaudis, comme s'ils euſſent prononcé la lettre que j'avois exigé d'eux ; je leur preſcris ſeulement de répéter pluſieurs fois ce ſon qu'ils ont déja rendu ; & enfin j'écris devant eux le caractere qui exprime cette même lettre, après avoir effacé celui de la premiere que je leur avois demandé. C'eſt ainſi que j'obtiens, comme par haſard & ſans aucun travail, la voyelle que peut-être autrement ils n'euſſent dite qu'avec beaucoup de difficultés. Je ſuis auſſi dans l'habitude, lorſque mes Éleves apprennent les voyelles, de leur faire mettre ſouvent leurs doigts ſur mon goſier, & de comprimer doucement, avec les miens, leurs narines : je les accoutume ainſi à donner, en parlant, une voix forte & à plein canal.

Lorſque l'uſage a rendu la prononciation des voyelles familiere à mes Éleves, nous paſſons aux demi-voyelles, qui ſont un peu plus difficiles à ſaiſir, & ſur-tout les naſales. Les ſourds

ne pouſſent jamais la voix du côté des narines, ſi on ne leur apprend à le faire. Je commence donc par la lettre *M*, c'eſt la plus diſtincte & la moins difficile ; avec elle ils s'accoutumeront plus aiſément à faire paſſer la voix par le nez. Je preſcris aux ſourds que j'inſtruis, de preſſer leurs levres l'une contre l'autre, & d'appliquer la main ſur leur goſier, tandis qu'ils produiſent un ſon. Ce ſera néceſſairement dans ce cas celui de *M*, & non pas comme on le fait prononcer ordinairement, & ſi mal à propos *EM*. La fille d'un *M. Kolard*, avant qu'elle fût confiée à mes ſoins, prononçoit bien *papa*, expreſſion familiere, & plus facile à être ſaiſie par les yeux, que bien d'autres ; mais il lui étoit impoſſible d'articuler *maman*, quoique, ſuivant l'aveu de ſon pere, on eût tenté mille fois de le lui faire dire. J'y réuſſis cependant en moins d'une minute, par le moyen que je viens d'indiquer.

Je ne puis aſſez répéter au Lecteur, & lui faire trop ſentir la néceſſité de ce que j'ai preſcrit au Chapitre ſecond, touchant les demi-voyelles & les conſonnes. J'y ai avancé très-expreſſément

qu'il ne falloit point que les ſourds, confiés à nos ſoins, prononçaſſent jamais ces lettres avec les voyelles qu'on y joint d'ordinaire ; telles, par exemple, que *em*, *en*, *ka*, *ef*, &c. ce ſeroit les mettre dans le cas de ne jamais ni lire, ni parler correctement. La force & la propriété des demi-voyelles & des conſonnes, ne réſide pas dans ces voyelles ſur-ajoutées, mais dans une voix ou ſouffle particuliers, & d'un genre déterminé qui leur convient. C'eſt ainſi que dans le mot *man*, la propriété de la lettres *M* conſiſte toute entiere dans le ſon qui ſort par les narines ; car on ne prononce point *emman*. L'inſtituteur qui ſe conduiroit autrement, & qui auroit appris à ſes Éleves à prononcer ces lettres ſuivant la méthode routiniere, auroit le déſagrément, s'il vouloit leur faire articuler les mots *tafal* ou *hond*, de les entendre prononcer ainſi *TE*, *A*, *EF*, *E*, *EL*, ou *HA*, *O*, *EN*, *DE*, ce qui ſeroit tout-à-fait ridicule. Mais la difficulté de corriger ce défaut, ſeroit d'autant plus grande, que dans les commencemens on n'a pas pu converſer avec eux. Par ma méthode, au con-

traire, mes Éleves commencent à lire aussi-tôt qu'ils connoissent leurs lettres : qu'est-ce en effet que la lecture ? Sinon la prononciation successive des lettres dont les mots sont composés. Par exemple, pour prononcer le mot *mond*, il ne faut rien faire autre chose qu'articuler les lettres *M*, *O*, *N*, *D* de suite & sans intervalle, & le mot *mond* se dira de lui-même.

N. B. La méthode dont je parle, pourroit être adoptée dans les Ecoles de la Jeunesse, & je suis convaincu qu'elle y réussiroit, sur-tout par rapport aux langues dont les lettres s'expriment par des mots, comme *alpha*, *omega*, *gimel*, *dubbeld*, *u*, *y grec*, &c. Les enfans perdent beaucoup de temps, & souvent le desir de s'instruire, avant qu'ils soient parvenus à séparer par abstraction les lettres initiales de ces mots, & à les lier à d'autres en lisant. Je puis me glorifier, tout ennemi que je sois d'une sotte jactance, d'avoir ainsi, par pure bienveillance, montré à lire à des enfans qui n'avoient jamais fréquenté les écoles, & qui ne connoissoient point la méthode vulgaire d'épeler, & ce, dans l'espace de deux ou

trois jours, par maniere de récréation, & en paroiſſant m'occuper de toute autre choſe. J'appris également au fils d'un Tailleur d'habits, d'Amſterdam, né ſourd & muet, dans le cours de deux ſemaines, à lire & à ſçavoir par cœur toute l'Oraiſon dominicale. Combien doit-il me paroître étonnant que cette méthode abrégée de lecture, ait été ou tout-à-fait inconnue, ou du moins négligée juſqu'ici ?

Je ne connois rien de particulier aux deux autres naſales, qui ſont l'*N* commune, & l'*N* telle qu'elle ſe prononce avant le *G* ou le *K*, & qui differe totalement du premier. Pour les enſeigner à mes Éleves, je les fais voir dans un miroir quelle eſt la ſituation de la langue qu'elles exigent toutes deux. J'approche une de leurs mains de mes narines, de façon qu'ils puiſſent ſentir l'air ſonore qui s'en échappe, & je place l'autre ſur mon goſier, pour qu'ils reçoivent l'impreſſion du tremblement qui s'opere dans le larynx. J'avertis ici que la lettre *N*, lorſqu'elle eſt ſuivie d'un *B* ou d'un *P*, ainſi que la lettre *M*, quand elle précede les lettres *G*, *K* ou *Q*, ſe prononcent comme *NG*,

pour la plus grande commodité, par presque tout le monde, ce qui n'est point à négliger vis-à-vis les Sourds & Muets. Les François donnent presque toujours à leur *N* finale, le son de *NG*; observation que doivent faire les personnes qui auroient à instruire un Sourd de cette Nation.

Pour enseigner à mes Éleves la lettre *L*, je leur prescris d'appliquer la langue aux dents incisives & canines supérieures seulement, & à la partie du palais qui les avoisine. Dès qu'ils ont ainsi disposé convenablement leurs organes, je leur fais signe avec la main de donner de la voix; mais afin qu'ils ne se trompent pas, & qu'ils ne prononcent point une *N* au lieu de *L*, ce qui arrive toujours lorsqu'on ferme tellement le passage à la voix, qu'elle reflue vers les narines; je comprime doucement avec les doigts cette derniere partie, jusqu'à ce qu'elle ait pris son pli, & je force ainsi la voix à sortir par la bouche avec le son de *L*.

De toutes les lettres, l'*R* est la plus difficile à prononcer; & c'est la seule qui, jusqu'ici, ait résisté à mes tentatives. Parmi les Sourds auxquels j'ai donné mes

ſoins, il n'en eſt cependant que deux qui la modifient dans le goſier, ſans pouvoir le produire au-dehors ; ce qui, je crois, vient de ce qu'ils ont l'un & l'autre la langue ſi épaiſſe, qu'ils ne fuſſent jamais venu à bout de l'articuler, quand même l'organe de l'ouie ne leur eût pas manqué. Je m'y prends de cette façon pour montrer cette lettre. Je place la main de mon Éleve alternativement ſur mon goſier & ſur ma bouche, pour lui faire palper l'air qui ſort en frémiſſant, & qui quelquefois eſt interrompu. Je lui fais auſſi remarquer dans un miroir le mouvement de tremblement & d'ondulation qui agite la langue. Au reſte, je ne conſeille à perſonne d'attendre d'un Sourd, pour la premiere fois, une belle prononciation de cette lettre. Je dis plus, il ne faut point trop fatiguer l'Éleve en réitérant fréquemment, ou en prolongeant long-temps l'exercice qu'elle demande. On doit remettre ce travail à un temps plus commode, & attendre que les organes de la parole ayent acquis, par le long uſage, la mobilité néceſſaire.

Je regarde ma carriere comme très-avancée, lorſque je ſuis parvenu à gra-

ver dans la mémoire de mes Éleves, les voyelles & les demi-voyelles. Il ne faut, pour ainsi dire, aucune espece de travail pour leur enseigner les consonnes. Ces lettres sont formées par un souffle tout-à-fait muet, ou bien légérement sonore; lequel, par les différens dégrés d'ouverture ou de clôture exacte qu'on sçait donner à propos aux trois régions de la bouche, sort successivement ou avec une sorte d'explosion, & tout-à-coup. Les Sourds peuvent distinguer facilement ces lettres, en plaçant leur main devant la bouche, pour estimer la force du souffle qu'elle chasse au-dehors.

La lettre *H*, la plus simple de toutes les consonnes, n'est autre chose que l'air qui sort dans le moment de l'expiration; mais avec un peu plus de densité & d'agitation qu'à l'ordinaire.

Je montre à prononcer la consonne *CH*, dont le son est beaucoup plus rude que celui de l'*H* simple, en faisant voir à mes Éleves dans un miroir la courbure que prend la langue, & en leur faisant palper le souffle qui la produit. Je m'y prends de la même maniere pour les consonnes

consonnes *S*, *SCH* ou *CH* des François, *SH* des Anglois, & *F* ou *PH*. Rien n'est plus aisé à prononcer que ces différentes lettres; & la méthode que j'ai donné précédemment, m'a toujours tellement facilité leur enseignement, que je ne me ressouviens pas d'avoir employé pour elles plus d'un quart d'heure d'instruction.

Aux lettres que nous venons d'énoncer, répondent les suivantes qui sont presque les mêmes avec elles, telles que le *G* des Flamands avec *CH*, le *Z* de ceux-ci & des François, avec l'*S* ; le *J* des mêmes François, avec *SCH*; & le *V*, avec l'*F* ou *PH*. Les dernieres cependant sont accompagnées d'un léger murmure qui se prolonge autant que leur durée; murmure que je fais imiter aux sourds, en leur faisant mettre une fois seulement la main sur mon gosier. Au reste, il importe peu que mes Éleves ajoutent à ces lettres ce son prolongé, ou l'omettent, pourvu qu'ils les prononcent un peu plus doucement que les premieres.

Il seroit très-facile d'enseigner les consonnes explosives, même à un sourd aveugle; il en prononceroit né-

ceſſairement une d'entre-elles, en lui faiſant ſentir l'exploſion du ſouffle, chaſſé au-dehors avec force & vîteſſe. Je me contente, pour ces lettres, d'ordonner à mes Éleves de tenir les yeux fixés ſur ma bouche & ma langue : j'applique leur main ſur mon goſier, & je prononce le *K*, le *T* ou le *P*, lettres que je leur fais répéter ſur le champ. A peine s'en trouve-t-il un ſeul qui ſe trompe même pour la premiere fois. Ces trois lettres en ont également trois autres qui leur correſpondent ; ſçavoir, le *G*, tel qu'il ſe prononce par les François & les Allemands, avec le *K*, le *T* avec le *D*, & ſous un certain rapport avec le *TH* des Anglois, & enfin le *P* avec le *B*. Il ſuffira de montrer aux ſourds à prononcer ces dernieres lettres plus doucement & avec moins de force que les premieres.

Je n'ai rien à dire ſur les conſonnes doubles, ſinon que je ne les fais voir à mes Éleves, qu'après avoir épuiſé toutes les ſimples, & lorſqu'ils ſçavent en combiner deux enſemble. En effet, s'ils prononcent bien *KS*, je leur apprends alors la lettre *X*, en leur diſant qu'elle équivaut au *K* & à l'*S* réunis ;

j'en agis de même pour le reſte des conſonnes. Le *Z* des Allemands, ainſi que le *C*, avant l'*E* ou l'*I*, n'eſt autre choſe que *TS*; le *J* des Anglois eſt le *D* & le *J* des François; & le *CH* des mêmes Anglois ne differe point du *T* & du *SH*, &c.

Telle eſt ma méthode de procéder, pour montrer aux ſourds à prononcer toutes les lettres les unes après les autres; cela ne ſuffit pas, il faut encore qu'ils ſçachent parler. Je vais donner ici quelques principes ſur la maniere de joindre ces lettres enſemble, très-importans pour la parole & pour la lecture.

J'exige de mes Éleves, dans les commencemens, qu'ils prononcent toutes les demi-voyelles & les conſonnes, en tenant la bouche très-ouverte, afin que leurs levres & leurs dents ne m'empêchent point de voir les mouvemens de leur langue. Lorſqu'ils ſont ſuffiſamment exercés, je les habitue à donner ſeulement à la bouche l'ouverture convenable, en articulant les demi-voyelles *N*, *NG*, *L*, *R*, & les conſonnes *H*, *G*, *CH*, *S*, *SCH*, *Z*, *K*, *D*, *T*; autrement il pourroit arriver qu'ils

joigniſſent ces lettres à des voyelles, & à d'autres conſonnes, d'où réſulteroient des hiatus & une cacophonie déſagréables. Ils prononceroient, par exemple, *Wiel* pour *Wil*; *Tien*, au lieu de *Tin*, &c. Or, tout l'agrément de la parole & de la lecture, conſiſte dans l'union immédiate, & non interrompue, des voyelles avec les conſonnes, & il faut bien ſe garder d'y mêler quelques ſons étrangers. Quoiqu'il en ſoit, la ſaiſon de l'hiver eſt, en général, la plus favorable pour l'inſtruction des ſourds & muets, par la raiſon que le ſouffle qui ſort de la bouche & des narines, durant la prononciation, eſt ſenſible à la vue.

Lorſque les ſourds, confiés à mes ſoins, prononcent correctement toutes les lettres dont j'ai parlé juſqu'ici, je leur en fais articuler deux ou trois des plus faciles, & dont le mouvement eſt le plus évident, de maniere qu'elles ſe joignent entr'elles immédiatement, & qu'il n'y ait point d'intervalles; telles que les ſyllabes, *ab*, *am*, *af*, *ba*, *fa*, *ef*, *aſt*, *tam*, *mof*, &c. je leur fais, par-là, contracter l'habitude de donner à ces lettres le ſon qui leur con-

vient. Je les aſſujettis enſuite, & par dégrés, à des combinaiſons plus difficiles, en mêlant enſemble, & de pluſieurs manieres, des voyelles, des demi-voyelles & des conſonnes. Je leur propoſe tantôt les unes, tantôt les autres ; je leur apprends ainſi à lire avec un peu d'attention, dans un court eſpace de temps, & preſque ſans travail. J'ai ſoin, pour inculquer d'avantage dans leur mémoire les idées des mots, de leur faire compoſer, ſur le champ, de ces derniers avec des lettres que je prononce ſucceſſivement, & qu'ils répetent après moi; puis je lès leur fais mettre ſur le papier. Je réitere très-fréquemment cet exercice. Je leur apprends ainſi à peindre, non-ſeulement les lettres, mais encore tous les mots dont ils ont des idées, en y joignant l'orthographe convenable. J'ai réuſſi, par cette méthode, à montrer en un mois à un enfant de la Ville de *Harlem*, dont l'eſprit étoit lent & borné, la prononciation exacte des lettres, à laquelle il joignoit la lecture & l'écriture, dans un dégré très-médiocre à la vérité.

Si une conſonne eſt ſuivie d'une

autre consonne, comme *ps*, *ts*, *kt*, *gd*, *lf*, &c. ou d'une demi-voyelle, comme *ls*, *lk*, *lm*, *md*, *mf*, *ms*, &c. je prends les plus grandes précautions pour que mes Éleves les joignent ensemble immédiatement ; autrement il arrive souvent, si on n'y fait point attention, qu'ils mettent entre chaque lettre, durant la prononciation, ou un ou un *I*. Je préviens cet inconvénient, en les habituant, comme je l'ai remarqué plus haut, à prononcer les demi-voyelles & les consonnes, en n'ouvrant la bouche que suivant le besoin, & à sa volonté. J'avoue cependant que les trois combinaisons suivantes *pm*, ou *bm*, *tn*, ou *dn*, *tl* ou *dl*, m'ont donné une peine incroyable. Je n'obtenois, à leur place, de la part de mes Éleves, que *pem*, *ten*, *del*, jusqu'à ce que j'eusse remarqué qu'il n'étoit pas nécessaire de prononcer ces consonnes explosives, mais que le seul effort requis pour leur formation suffisoit; ce qui m'a réussi.

Il arrive très-fréquemment, & surtout dans les commencemens, que les Sourds ne prononcent pas assez rapidement les voyelles jointes à une de-

mi-voyelle, ou à une consonne, mais qu'ils en prolongent le son bien au-delà des bornes, ce qui ôte tout l'agrément de la lecture. Je remédie à ce défaut, en faisant précéder les demi-voyelles & les consonnes par les voyelles que je plie le mieux, si je puis ainsi parler, & que je modere, en quelque sorte, avec la main; par exemple, dans ces syllabes *kam*, *stem*, *stof*, *tip*, *lub*, les voyelles *A*, *E*, *I*, *O*, *U*, doivent être articulées avec une extrême rapidité; mais pour que mes Éleves ne disent point *kaam*, *stéem*, *stoof*, *tiip*, *luub*, dès que j'ai entendu le son de la voyelle, je presse leurs levres de mes doigts. Je leur montre à modifier ainsi, à leur gré, les voyelles, non-seulement dans les mots dont il est question, mais même dans tous les autres.

Après avoir exercé de cette maniere mes Eleves, pendant quelque temps, je leur donne à lire dans un Livre, que je ferme, lorsqu'ils en ont parcouru une ligne. Je leur prescris alors de tenir les yeux attachés sur moi, tandis que je prononce tous les mots de la phrase qu'ils ont lue, que je leur

fais répéter après moi. On ne ſçauroit croire combien cet exercice leur eſt avantageux. Ils s'accoutument ainſi à imiter, au premier coup d'œil, les mots du Livre qu'ils ne font que quitter, & dont l'idée eſt encore préſente à leur mémoire. C'eſt par cette raiſon qu'il arrive tous les jours que, lorſque nous avons ſous les yeux le livre que quelqu'un lit auprès de nous, ou que nous ſçavons par cœur ce qui y eſt contenu, nous ſuivons aiſément la lecture; ce que nous n'euſſions pas fait autrement, ſoit à cauſe de la diſtance où nous ſommes du Lecteur, ſoit à cauſe de l'obſcurité de l'Ouvrage. Je ne voudrois cependant pas fatiguer les Sourds par cet exercice qui eſt aſſez déſagréable, juſqu'à ce qu'ils euſſent fait des progrès ſuffiſans. Ces ſortes de perſonnes veulent être conduites avec beaucoup de douceur & de prudence.

Il ſe préſente ici pluſieurs difficultés à réſoudre; mais elles ne ſont qu'apparentes. La premiere, c'eſt que certaines lettres, comme l'*E* & l'*I*, l'*O* & l'*U* ordinaires, l'*O* & l'*U* des Allemands ſe prononcent preſque avec une égale ouverture de la bouche. La ſeconde,

qu'il en eſt d'autres qui different très-peu de celles qui leur correſpondent : telles ſont les naſales, *M*, *N*, *NG*, relativement aux exploſives *P*, *T*, *K*. Enfin, il s'en trouve dont le ſon ne paſſe pas, pour ainſi dire, le goſier, ainſi qu'on l'obſerve dans *CH*, ou dans *K*; ce qui doit néceſſairement apporter de la confuſion dans l'eſprit des Éleves : mais ces difficultés ſont réellement de peu de conſéquence. Je remarque d'abord que l'expérience des Sourds & Muets, que l'on voit parler, & comprendre ce qu'on leur dit, milite abſolument pour moi. Je réponds à préſent à la premiere difficulté, en diſant qu'on ne doit point exiger des Sourds un diſcernement parfait des lettres, juſqu'à ce qu'ils ſe ſoient rendus familiers un certain nombre de mots. Une fois parvenus à ce point, ils n'héſiteront pas davantage que le Lecteur le plus exercé ne le fait tous les jours, en liſant une Lettre miſſive écrite avec précipitation, dans laquelle il rencontre à chaque ligne des lettres plus différentes les unes des autres, que l'*M* ne l'eſt de l'*N*, l'*R* de la même lettre, l'*A* de l'*O*, &c. qui ſont cependant tracées avec le même caractere, & qu'on ne

peut diſtinguer entr'elles, que par ce qui précede, ou ce qui ſuit. Je dis à la ſeconde difficulté, qu'il faut accoutumer les Sourds à jetter les yeux ſur le goſier des perſonnes qui leur parlent; & la raiſon eſt que les conſonnes exploſives ſe prononcent toujours avec une certaine élévation du larynx, & ſe diſtinguent par-là des naſales qui leur ſont paralleles. Quant à la troiſiéme difficulté, à peine mérite-t-elle qu'on s'y arrête. La lettre *K* eſt une conſonne exploſive; & les modifications que fait ſubir aux organes *CH*, ſont ſenſibles à la vue. On doit prendre quelques précautions pour s'accommoder à l'infirmité naturelle des Sourds, telles que celles de parler lentement, diſtinctement & la tête élevée; précautions qu'il ne faudra pas négliger, ſur-tout dans les commencemens. Je blâme beaucoup les perſonnes qui ſont dans l'uſage de ſe contourner ridiculement la bouche, en mille manieres, ſous le prétexte de ſe rendre plus intelligibles à nos Eleves, & qui, par des mouvemens de tête continuels, prétendent donner plus d'énergie à leur parole, laquelle, dans le fait, par ce moyen,

devient presque inutile aux Sourds.

On m'arrête encore par une objection, & on me dit : Les Sourds que vous aurez instruit, parleront, à la vérité ; mais peut-être qu'à l'exception de vous, ils ne comprendront jamais ce qu'on voudra leur dire. J'avoue que cette difficulté est de quelque importance : on remarquera cependant que, dans le cours ordinaire des choses, la plupart des hommes prononcent avec aussi peu de soin quelques lettres, qu'ils en tracent mal les caracteres sur le papier. Or, avec ces sortes de personnes, celui qui apprend à parler est dans une position semblable à celle de quelqu'un à qui on montre à lire différentes écritures ; mais le Sourd, dont les oreilles, si je peux ainsi m'exprimer, sont dans les yeux, n'a l'intelligence des paroles qu'on profere devant lui, que par une sorte de lecture. Voici donc quel est mon raisonnement. Comme l'enfant qui apprend à lire l'écriture, ne peut se faire d'abord qu'à celle de son Maître, que peu-à-peu il parvient à se rendre familiere celle de ses camarades, & qu'enfin il vient à bout de déchiffrer les écritures les plus mauvaises & les plus in-

lisibles ; il n'eſt pas ſurprenant que mes Eleves comprennent dans les commencemens bien plus facilement ce que je leur dis, que ce que d'autres pourroient articuler devant eux, ſur-tout accoutumé que je ſuis à prononcer les lettres dans toute leur étendue, & non-pas à les mutiler comme on fait trop ſouvent dans la converſation. Mais je ſoutiens qu'ils entendront, par dégrés, leurs parens, leurs amis & leurs domeſtiques, & que bientôt il n'y aura perſonne qu'ils ne puiſſent entendre.

Dès que j'ai mis un de mes Éleves né ſourd, en état de lire & d'imiter un peu les paroles que je prononce devant lui, je dirige mon inſtruction ſur ce principe que j'ai à faire à un nouvel habitant du monde où nous vivons, & dont l'eſprit, ſemblable à une table raſe, eſt ſuſceptible de recevoir toutes les connoiſſances qu'on y voudra graver. Je commence par lui apprendre les noms, tant ſubſtantifs qu'adjectifs, des choſes les plus communes. J'y joins les verbes & les adverbes néceſſaires, avec quelques conjonctions. Je paſſe enſuite aux déclinaiſons & aux conjugaiſons. Enfin je lui montre les conſtruc-

tions particulieres, ou la ſyntaxe des langues qu'il doit étudier. J'ai ſoin de mêler dans mes leçons des exemples qui joignent l'utile à l'agréable. J'inſiſte beaucoup ſur la maniere d'exprimer les demandes des choſes néceſſaires à la vie; ſur le reſpect dont ils doivent être pénétrés pour la Divinité, & pour leurs peres & meres, qui en ſont la plus vive image; ſur les principes de la juſtice que l'on doit à chacun; ſur la politeſſe, &c. J'ai tiré les plus grands ſecours des cinq cercles mobiles que j'ai trouvé dans l'Ouvrage de *Schwenterus*, intitulé: *les Délices des Mathématiques*. Je regarde ces cercles comme le tréſor de la langue Allemande; j'y ai même fait des additions, & je les ai adaptés à l'idiôme Flamand. On peut apprendre à l'aide de cette machine promptement, & même avec plaiſir, non-ſeulement toutes les combinaiſons poſſibles des voyelles, des demi-voyelles & des conſonnes, mais encore la terminaiſon de tous les mots Allemands, ainſi que leurs dérivés & leurs compoſés. Ces cercles ſont faits d'un carton fort épais; ils augmentent de grandeur depuis le premier, qui eſt le plus petit, juſqu'au cinquiéme,

dont la circonférence surpasse celle des autres. Tous ont un bord qui excede le cercle précédent, & ce bord seul est chargé de caracteres. Ils sont tellement disposés, qu'on peut, suivant le besoin, les faire mouvoir autour d'un centre commun. Le premier de ces cercles contient toutes les prépositions, & les autres particules avec lesquelles sont composés & les noms & les verbes, comme *ab*, *an*, *in*, *mit*, *be*, *ge*, *ver*, &c. Sur le second sont les lettres initiales *s*, *st*, *str*, *fr*, *fl*, *kr*, *kl*, *sch*, *schr*, &c. La troisiéme renferme toutes les voyelles & les consonnes, qui forment avec les précédentes lettres, ou une syllabe, ou une partie de syllabe. Le quatriéme est occupé par les lettres finales qui terminent tous les monosyllabes Allemands, comme *rt*, *rin*, *rs*, *rf*, *rsch*, *rt*, *rn*, *rk*, *mt*, *nt*, *st*, *lm*, &c. Enfin on voit sur le dernier les terminaisons des mots de la même langue, comme *en*, *er*, *in*, *ung*, *heit*, *sam*, &c. En faisant tourner ces différends cercles, on conçoit aisément comment d'un mot *racine*, il sort plus de cent dérivés & composés, ce qui est fort commode dans l'étude d'une

langue, & abrege beaucoup le travail.

Il ne me reste plus, pour dégager ma parole, qu'à exécuter la seconde promesse que j'ai faite en commençant cet Ouvrage. Je vais m'en occuper, & donner les moyens de corriger les défauts du langage; ils sont en si grand nombre, que je dégoûterois sûrement mes Lecteurs en les retraçant tous; & d'ailleurs, qui ignore que très-souvent

Aux remedes de l'Art il est des maux rébelles.

Je n'exposerai donc ici que les principaux, & ceux qui entrent plus particuliérement dans mon plan. Je les distingue en généraux, où la parole en entier est viciée; & en particuliers, quand c'est seulement la prononciation d'une ou de deux lettres qui est défectueuse. Les uns & les autres peuvent être accompagnés, ou non, d'une insigne dépravation des organes de la voix & de la parole.

Des défauts universels de la parole compliqués avec l'altération des organes, il en est qui appartiennent à la voix, tels que l'aphonie, ou sa perte absolue, & les autres façons dont elle

peut pécher, ſoit dans ſa qualité, ſoit dans ſa quantité, ſoit dans la maniere de l'élever; d'autres tirent leur origine de plus loin, & ſont dûs à la foibleſſe de la langue & des autres organes de la parole, ou à leur paralyſie, ou bien encore à l'exceſſive peſanteur de cette partie; ou enfin à l'immobilité de celles dont le mouvement libre eſt indiſpenſable; immobilité qu'elles contractent par leur adhérence avec d'autres. L'art dont nous nous occupons maintenant, & cette réflexion n'échappera à perſonne, ne peut rien contre de tels défauts; leur guériſon eſt du reſſort de la Médecine & de la Chirurgie, & nous leur en abandonnons bien volontiers le ſoin.

Il n'en eſt pas ainſi des défauts univerſels de la parole ſans vice dans les organes: ces derniers ſont de mon reſſort. J'en diſtingue deux principaux; l'un eſt celui que j'appelle *hottentotiſme*; l'autre eſt le bégayement. J'ai déja décrit l'un dans le premier Chapitre de cette Diſſertation, & il eſt très-rare de le rencontrer. Il conſiſte en ce que celui qui en eſt affligé, entend, à la vérité, & diſcerne à mer-

veille les ſons proférés par un autre ; mais les modifie de telle maniere en les faiſant paſſer par les organes de la parole, lorſqu'il veut les rendre au-dehors, qu'il en devient inintelligible à tout le monde. J'ai vu dans cet état la fille de M. *Jean Weer*, Echevin de Harlem ; de toutes les lettres elle ne pouvoit prononcer que le *t*, & ſes diſcours n'étoient qu'un aſſemblage confus & ridicule de cette lettre quelle répétoit à l'infini. Je lui ai cependant montré à prononcer clairement & diſtinctement toutes les lettres, en n'employant d'autre méthode que celle que j'enſeigne aux Eleves ſourds & muets. Je ſuis venu à bout, dans l'eſpace de trois mois, de corriger tellement ce défaut regardé juſqu'alors comme incurable, qu'il n'en eſt pas reſté de veſtiges, & qu'à compter de cette époque, cette jeune & aimable perſonne parle très-correctement.

Le bégayement eſt une continuelle mépriſe dans les diſcours, qui doit preſque toujours ſon origine à une mauvaiſe habitude anciennement contractée, laquelle s'eſt invétérée. Il conſiſte la plupart du temps dans la répé-

tition laborieuſe des lettres exploſives ; répétition qni ſe fait avec tant d'agitation, que le viſage de ceux qui bégayent, paroît quelquefois rouge, & ſouvent même livide ; ce qui eſt occaſionné par le mouvement trop prompt de l'aſpiration de l'air, & la lenteur de l'inſpiration. La lecture faite à voix claire & élevée ; le récit devant quelque ami, de ce qu'on a lu récemment ; le ſoin d'apprendre chaque jour quelque choſe par cœur, & de le répéter ſouvent ; les paroles articulées poſément & avec réflexion : tout cela s'oppoſe aux progrès du mal, & y remédie en quelque ſorte. J'acheve la curation, en exerçant ces ſortes de perſonnes à prononcer fréquemment des lettres exploſives, combinées de toutes les façons, comme dans les ſyllabes *tak*, *tek*, *tik* ; *pak*, *pek*, *pik* ; *kuyt*, *tuyt*, &c.

Les défauts particuliers de la parole conſiſtent en ce qu'on ne peut prononcer, ou qu'on prononce mal une, deux ou pluſieurs lettres. Ils ſont occaſionnés, ſoit par la mauvaiſe conformation de quelque organe, ou leur débilité, ſoit par une habitude imprudemment

contractée. Les organes susceptibles d'altération, sont actifs ou passifs seulement. Ces derniers sont les conduits de la bouche & des narines, qui donnent passage à la voix & au souffle, & qui, par leur trop grande ouverture, ou leur excessive étroitesse, alterent la parole. L'ouverture de la bouche est viciée par la luxation de la mâchoire inférieure, ou par son immobilité dûe à une autre cause, & alors on ne peut rétablir la parole, qu'en détruisant le principe de ces infirmités. Le conduit nasal est souvent trop ouvert, de façon que la voix & le souffle s'échappent en partie par cette voie. Dans ce dernier cas, indépendamment du vice universel de la parole, & de la dépravation marquée de la voix, il existe un défaut particulier, qui n'est autre chose que l'impossibilité de prononcer les lettres *K*, *T*, *P*, & celles de cette espece, dont le son doit sortir par la bouche. Il est facile d'obvier à cet inconvénient par l'usage d'un obturateur, ou d'une lame très-mince de métal, qui, en bouchant convenablement ce canal, force la voix & le souffle à prendre le chemin de la

bouche .Si cet excès d'ouverture dans les narines n'eſt pas conſidérable, on prononce les lettres dont nous venons de parler, en comprimant, ou en bouchant entièrement les narines. Il vaudroit encore mieux s'accoutumer à fermer ce conduit avec la partie poſtérieure de la langue. On me fit voir la fille d'un Libraire de cette Ville d'Amſterdam, dont le conduit naſal ſe prolongeoit juſqu'au milieu du palais. L'enfant, par cette raiſon, ſe refuſoit à articuler les lettres ci-deſſus : je lui en rendis la prononciation facile par la ſeule compreſſion des narines.

Le conduit, dont nous parlons, péche quelquefois par le défaut contraire : il n'eſt que peu ouvert, ou bouché tout-à-fait. De-là naît la difficulté très-grande, ou l'impoſſibilité de prononcer les naſales *M*, *N*, *G*. La ſeule reſſource eſt alors de lever les obſtacles, & d'ouvrir le canal : toute autre tentative ſeroit inutile. Les perſonnes attaquées du *coryza*, vulgairement appellé le *rhume de cerveau*, ou dont les narines ſont engorgées par un *mucus* très-épais, n'articulent qu'avec peine les lettres en queſtion : mais c'eſt mal-

à-propos qu'on dit qu'elles parlent du nez, puiſque, dans ces cas, la voix ne paſſe pas du tout par ce conduit.

Les organes actifs de la parole, ſuſceptibles d'altération, ſont la langue, la luette, l'une & l'autre mâchoire, les levres & les dents. La langue peut pécher par ſon volume, par ſa qualité, par ſon mouvement; & ces trois défauts ſont quelquefois ſéparés, quelquefois réunis. Le volume de la langue eſt ſouvent exceſſif, manque plus rarement, à moins qu'il n'y en ait eu une portion coupée, ou rongée par un ulcere. La langue eſt quelquefois ſi grande, qu'elle remplit toute la capacité de la bouche; ce qui ne peut avoir lieu, que la parole n'en ſouffre. Cet organe alors heurte, durant qu'on parle, tous les points de la bouche; d'où il réſulte, ou qu'on prononce mal certaines lettres, ou qu'on les eſtropie, pour ainſi dire, déſagréablement. Dans ce cas, ſi toutefois ſon volume le permet, la langue doit être dirigée avec la main devant un miroir. J'ai gardé quelque temps chez moi un Gentilhomme Danois qui, indépendamment de ce qu'il articuloit mal certaines let-

tres, à cauſe du volume énorme de ſa langue, ne pouvoit, quelque effort qu'il fît, prononcer le *K*, mais diſoit le *T* à ſa place. Je m'y pris de cette façon : je plaçai ſur cet organe mes deux doigts, que j'y fixai fortement, & je lui preſcrivois de prononcer la ſyllabe *ka*. Je m'apperçus qu'il tentoit, ſuivant ſon uſage, de dire *ta* ; mais ne pouvant approcher la langue des dents, il fut forcé de prononcer *ka*, au grand étonnement de tous les aſſiſtans. Ce même Gentilhomme modifioit dans le fond de la bouche, & d'une maniere fort imparfaite, la lettre *L*, qui doit ſe former près des dents. Je l'accoutumai en peu de temps à appliquer ſa langue à ces parties oſſeuſes, & il eſt parvenu à la prononcer par la ſuite aſſez correctement. Il faut obſerver que, dans les circonſtances dont nous parlons, on ne doit pas s'attendre à réuſſir, lorſqu'il ſera queſtion de la lettre *R*. La qualité de la langue eſt dépravée, lorſque ſes fibres motrices étant trop relâchées, elle en contracte une certaine pareſſe, qui nuit principalement à la prononciation des lettres *L* & *R*. On voit que, dans quelques-uns, l'âge corrige

ce défaut : l'accroiſſement de la chaleur naturelle, qui ſe développe ſucceſſivement, fortifie par dégrés le ton des fibres, ainſi que le ſyſtême général des nerfs. Chez d'autres, il eſt héréditaire, & ne doit nullement être négligé. J'en ai guéri un grand nombre aſſez heureuſement, & tout récemment encore le fils & la fille d'un Marchand de Roterdam, qui n'articuloient point du tout les lettres *R* & *L*, & ſubſtituoient à leur place la lettre *I* par-tout où les autres étoient néceſſaires. Au moyen de ce que je leur ai appris la vraie ſituation qu'il faut donner à la langue pour la prononciation de ces deux lettres, l'un & l'autre articulent l'*L* correctement & avec promptitude, & prononcent l'*R* du goſier, comme on dit communément. Enfin, la langue peut pécher dans ſon mouvement de trois manieres : ou toute la partie inférieure & latérale de cet organe eſt immobile, comme je l'ai vu autrefois, chez l'illuſtre *Ruyſch*, dans une jeune perſonne, & alors l'art s'oppoſe difficilement à ce défaut de la Nature ; ou ſa partie antérieure trop bridée par le frein qui eſt ſerré & court au-delà

de ce qu'il faut, ne ſçauroit ſe prêter aux mouvemens de la langue vers les dents ſupérieures, & rend la prononciation des lettres *L* ou *R* difficile ou totalement impoſſible ; obſtacle que leve cependant la ſection du frein, qui doit être ſuivie de l'exercice fréquent de cette partie pour en faciliter le mouvement ; ou enfin le même frein manque totalement à la langue, ce qui, à la vérité, ne nuit qu'à la lettre *L*. En effet, durant ſa prononciation la langue eſt élevée ſupérieurement & un peu retirée en arriere ; mais ſi elle n'eſt pas retenue par le frein, elle tombe néceſſairement dans le fond de la bouche, & forme en ſe rétabliſſant une eſpece d'*R* obſcur, à la place de l'*L*. Ce défaut de conformation eſt très-rare, & ſon effet diſparoît facilement, avec la ſeule attention, lorſqu'on veut prononcer l'*L*, de porter & de ſoutenir ſa langue en haut, & un peu antérieurement.

Il arrive quelquefois que la luette manque, & ce défaut nuiſible à la parole, eſt abſolument irréparable ; quelquefois elle péche par ſon trop grand volume. L'abſence de la luette altere

&

& la voix, c'eſt ce qu'éprouvent tous les jours les perſonnes qui ont perdu cet organe à la ſuite d'un ulcere vénérien ou d'une autre nature, & la prononciation des lettres exploſives, par la raiſon que le ſouffle ne peut être retenu dans la cavité de la bouche, il trouve toujours une iſſue prompte & facile par le conduit naſal, que ne ferment plus dans ce cas la luette, ni le voile du palais. L'excès de volume dans la luette eſt de moindre conſéquence; il contribue ſeulement à rendre plus obtus le ſon des lettres naſales. D'ailleurs on y remédie facilement en en retranchant une partie avec le fer.

J'ai parlé des défauts propres à la mâchoire inférieure, en traitant de l'ouverture vicieuſe de la bouche. La ſupérieure eſt quelquefois attaquée de carie, ce qui produit une léſion générale de la voix & de la parole. Je n'ai que quelques mots à dire ſur les dents & les levres.

Les dents peuvent nuire à la parole de deux façons, ou ſi elles manquent tout-à-fait, ou ſi elles ſont tellement ſerrées qu'il n'y ait entre elles aucun intervalle. Dans l'un & l'autre cas, l'S

& l'*F* ſe prononcent d'une maniere vicieuſe ; ce qui arrive auſſi, dans le premier cas ſeulement, aux voyelles *E* & *I*, dont le ſon devient plus aigu près des dents. L'inſertion des dents artificielles ſupplée aux naturelles qui manquent, & on peut, à l'aide de la lime, ménager un intervalle entre les canines & les inciſives, pour que le ſouffle traverſe librement dans la prononciation de l'*S*, de l'*F*, du *Z* & du *V*.

La parole peut être altérée en dernier, lieu par ce vice de conformation des levres, que l'on nomme *bec-de-liévre*, ou lorſque ces organes ont été détruits ou déformés à la ſuite d'une bleſſure ou d'une playe. Dans ces circonſtances, on ne ſçauroit prononcer les lettres *M*, *B*, *P*, *F*, *V*, & c'eſt bien imparfaitement qu'on articule les lettres *O* & *U* ordinaires, *O* & *U* des Allemands : au reſte, l'opération remédie efficacement à l'inconvénient que procure le bec-de-liévre. Elle doit cependant être ſuivie d'un exercice fréquent, pour la formation des lettres labiales, juſqu'à ce que les organes y ſoient accoutumés. Si les deux levres ſont détruites, je ne vois point de remede, ſi ce n'eſt

que par le moyen des doigts, on ait l'ingénieuſe ſubtilité de remplacer ces parties. S'il reſte un de ces organes bien conſervé, il tiendra lieu des deux, en l'exerçant avec induſtrie. J'ai vu un enfant dont la levre inférieure étoit ſi petite, & le menton ſi retiré, qu'il ne pouvoit former la lettre *F*. Je lui fis appliquer la levre ſupérieure ſur les dents inférieures, & il prononça l'*F* à la premiere aſpiration.

On ne ſçauroit déterminer le nombre des vices de la parole contractés par une mauvaiſe habitude, ni leur donner de nom, ni les définir autrement que de vive voix; ils conſiſtent dans la prononciation de quelques lettres, ou trop foible ou trop rude, trop baſſe ou trop aigue, trop ouverte enfin, ou trop ſerrée. Ce ſont des taches qu'on peut faire aiſément diſparoître, en ſuivant les principes que nous avons expoſés dans le cours de cette Diſſertation. Les perſonnes qui s'appliquent à l'étude d'une langue étrangere, ſont toutes dans cette claſſe.

Il eſt encore un autre défaut de la parole, commun à certains Prédicateurs, qui, en parlant très-haut, ne peu-

vent cependant ſe faire entendre de la centiéme partie de ceux qui les écoutent; la cauſe n'en eſt pas difficile à trouver. Trop occupés à faire valoir leur voix, ces Orateurs font diſparoître, en quelque ſorte, les conſonnes des mots, ſous le ſon des voyelles. Ils prodiguent ainſi leur voix, & la rendent trop aigue. Leurs périodes ne ſont pas terminées, qu'ils ont déja chaſſé tout l'air de leurs poumons, ce qui les met dans la néceſſité de ne donner aux derniers mots de chaque phraſe, qu'une prononciation très-imparfaite, & qui ſe fait en inſpirant; ils ſemblent donc dévorer une partie de ce qu'ils diſent, ſuivant l'expreſſion vulgaire, qui peint bien ce défaut. Ils ſe corrigeront en modérant leur voix, & en ne l'élevant point impétueuſement & ſans meſure; il en naîtra un avantage qu'ils partageront avec leurs Auditeurs.

Ce que j'ai dit juſqu'ici, touchant la parole & la voix, doit s'entendre de l'uſage ordinaire & journalier qu'on fait de l'une & de l'autre, durant le mouvement d'aſpiration. Il eſt encore une façon de la former pendant l'inſpiration que peu de perſonnes connoiſ-

ſent, & que j'ai quelquefois admiré dans des *ventriloques* ou *gaſtrymithes ;* c'eſt ainſi qu'on les nomme. J'ai entendu autrefois à Amſterdam une vieille femme qui parloit de ces deux manieres ; elle répondoit, en inſpirant, aux queſtions qu'elle ſe faiſoit à elle-même, & j'aurois juré qu'elle converſoit avec un homme éloigné d'elle de dix pieds au moins ; car je croyois que la voix qu'elle abſorboit en inſpirant, venoit d'aſſez loin. Cette vieille femme auroit pu facilement jouer le perſonnage d'une Pythoniſſe.

Tous les détails dans leſquels je ſuis entré juſqu'ici, ſeront ſans doute d'une plus grande utilité aux Sourds & Muets, en faveur deſquels j'ai donné mon Ouvrage, qu'au reſte des hommes. Ces derniers cependant pourront profiter de quelques-uns des principes répandus dans ma Diſſertation, en les réduiſant en pratique.

Et d'abord, 1°. les perſonnes qui entendent aſſez difficilement, pour ne pouvoir aſſiſter aux Sermons, & ſe répandre dans les Sociétés, qu'en eſſuyant beaucoup d'incommodités, doivent s'exercer devant un miroir, &

parvenir ainſi à ſe paſſer du miniſtere des oreilles, & à les faire ſuppléer par les yeux. Ils réuniront, par ce moyen, à une utilité réelle, un agrément inexprimable.

2°. Les enfans dirigés par un Maître intelligent, apprendront avec ma méthode, & en très-peu de temps, à lire non-ſeulement une langue quelconque, mais encore, pour peu qu'ils s'appliquent, à remarquer la formation de chaque lettre :

3°. Ils pourront les entendre également à l'aide de l'organe de la vue, comme par celui de l'ouie; avantage dont il n'eſt perſonne qui ne ſente toute l'importance. Il eſt en effet preſque toujours de notre intérêt de connoître ce que l'on fait, ou ce que l'on dit à notre inſçu, qui nous concerne, & de n'ignorer point les deſſeins ſecrets qu'on trame contre nous; deſſeins qui peuvent être formés ſous nos yeux, & être dérobés à notre intelligence, lorſqu'on prend la précaution de parler à voix baſſe. Ne devons-nous pas nous eſtimer heureux de découvrir par les yeux ce que l'on cherchoit à ſouſtraire à nos oreilles, d'éviter ainſi les piéges

qu'on nous tendoit, & de pénétrer des ſecrets contraires à notre ſûreté ?

4°. Les perſonnes, dont la parole eſt notablement altérée, pourront, comme je l'ai déja remarqué, d'eux-mêmes, & ſans le ſecours d'aucun Maître, en ſuivant mes principes, corriger ces défauts, & les faire même diſparoître, à moins que leurs organes ne s'y refuſent.

5°. Enfin, ma méthode préſervera de l'oubli la prononciation convenable des langues quelles qu'elles ſoient; & quand le temps, ou d'autres circonſtances viendroient à l'altérer, ou à l'effacer entiérement, il ne faudroit qu'un travail médiocre pour la rétablir, en articulant les lettres, & les modifiant, ſuivant le plan que j'ai donné.

Heureux l'Ecrivain, a dit *Horace*,

Qui ſçait joindre en tout point l'agréable à l'utile.

Puiſſé-je me flatter d'être dans le cas de la maxime de ce Poëte du goût & de la raiſon ! Peut-être qu'il ſe trouvera des Lecteurs qui me rendront cette juſtice. En conſidérant attentivement le méchaniſme admirable de la parole, ils verront ſans doute avec

quelque plaiſir la verité des principes que j'ai ſuivi dans mon Ouvrage ; & ſi les circonſtances leur en rendent la pratique néceſſaire, ſoit pour leur utilité propre, ſoit pour celle d'autrui, je ne leur demande que de ſe joindre à moi, pour chanter les louanges d'un Dieu Créateur. Ils reſtitueront ainſi à la noble fonction de la parole, ſa plus belle, comme ſa plus ancienne prérogative.

FIN.

AVIS AU RELIEUR.

Le Relieur placera la Figure du Bureau Typographique, à la page 175.

Et celle de l'Alphabeth Manuel, à la pag. 199.

A ORLEANS, de l'Imprimerie de COURET DE VILLENEUVE, Imprimeur du Roi.





